

# CHAP. 10 : HALLSTATT OU LE PREMIER ÂGE DU FER.

## 10.1. L'APPARITION DU FER : LE CONTEXTE GÉNÉRAL.

L'arrivée du fer a tout chamboulé une fois de plus, d'autant que la séquence climatique fraîche et riche en précipitations (pluie et neige) que nous avons vu s'esquisser entre la fin du XIe siècle et le milieu du IXe siècle a perduré jusqu'au IVe siècle, entrecoupée peut-être pendant cette longue installation de séquences encore assez violentes même si elles étaient relativement brèves et les épisodes qu'elles abritaient sans commune mesure avec ceux qui l'avaient précédée.

Entre autres, car il y a sans doute eu plusieurs foyers, la métallurgie du fer a été inventée en Anatolie où les Hittites se livraient déjà au commerce de ce métal vers 1.500 avant notre ère. Ce n'est qu'au IXe siècle qu'elle est apparue en Europe centrale, et notamment dans le village autrichien de Hallstatt qui a donné son nom à la période : on y exploitait activement le sel gemme, et c'était donc un point de convergence important pour les différents trafics qui pouvaient se faire jour dans la région. Le nouveau métal a pu alors emprunter les grands axes continentaux - fondamentaux, comme on l'a vu, tout au long de l'âge du bronze - pour se propager très rapidement à travers toute l'Europe occidentale.

Mais le fer était également connu à Chypre dès le XIVe siècle, et en Phénicie à partir du XIe siècle au moins. On sait l'importance occupée dans les relations avec l'Occident lointain par les Chypriotes - puis les Phéniciens qui, à la fin du XIe s. justement, se sont rendus maîtres d'une partie de la grande île<sup>1</sup>. En plus des axes continentaux, le fer a donc pu être introduit en Tyrrhénienne tour à tour par les uns ou les autres, et de là gagner plus tardivement notre arc

---

<sup>1</sup> Dès son accession au pouvoir autour de 970 avant J.-C., Hiram de Tyr a dû mater une révolte dans la colonie chypriote d'Itykaïa-Kition.

côtier méditerranéen (et spécialement le Languedoc) par un cheminement maritime. En Sardaigne, où se trouvait une importante plate-forme du commerce levantin, l'apparition du fer remonte au XIII<sup>e</sup> siècle, si tôt que l'on s'est parfois interrogé sur la possibilité d'une invention locale - mais le plus ancien morceau de fer travaillé que l'on y a retrouvé voisinait avec un fragment de poterie chypriote<sup>1</sup>...

Sur notre arc côtier, quelle que fût son origine, ce n'est pas avant le Bronze terminal que le fer a fait son apparition : on a en effet déjà trouvé quelques pièces de ce métal (notamment des coutelas à tout faire) parmi les tombes des grandes nécropoles à incinération du Bronze final IIIb languedocien, une séquence qui a pris fin vers 725 avant notre ère.

Dans la continuité du Bronze final IIIb, le premier âge du fer qui lui a succédé se présente comme une période relativement calme sur le plan climatique : dans un contexte dominé par un indice NAO majoritairement négatif, on a pu observer dans les Alpes diverses avancées glaciaires jusqu'au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Elles y définissent la séquence de Göschenen I (850-250 avant notre ère). Elles provenaient pour certaines d'oscillations négatives des températures (pic radiocarbone), mais on ne peut exclure l'importance des fluctuations dans le régime des entrées d'air océanique : en fournissant plus de précipitations, il n'est pas exclu qu'elles aient pu faire progresser sensiblement les glaciers, à températures à peu près constantes. Cela pourrait expliquer en partie le décalage d'un siècle observé dans les Alpes au début et surtout à la fin de la séquence. Au début, l'amélioration des conditions observée sur notre arc côtier au Bronze final IIIb (850-725 avant notre ère) s'est traduite dans les Alpes par une péjoration qui a été très sensible dès les années 850-750<sup>2</sup> - mais les conditions étant très différentes les changements se sont traduits très différemment. A la fin, le réchauffement qui s'est fait jour plus globalement à partir du IV<sup>e</sup> siècle ne semble souvent se retrouver dans les glaciers alpins qu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle.

Dans le Midi méditerranéen, le climat a retrouvé un aspect sinon plus normal (ce qui ne signifie rien) tout au moins plus proche de ce que nous connaissons - quoique sans doute nettement plus frais ou plus froid, selon les moments, et beaucoup plus arrosé<sup>3</sup>.

C'est en effet l'époque (trois premiers quarts du VII<sup>e</sup> siècle, puis troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle) où une remontée du niveau des étangs se dessine sur le littoral languedocien<sup>4</sup>. Comme ces lagunes communiquent avec la mer, on a été tenté jadis de la mettre en relation avec une remontée du niveau de la mer, une transgression<sup>5</sup>. Toutefois celles-ci, associées à la fonte des

---

<sup>1</sup> D. Ridgway, Relations de Chypre avec l'Occident pendant l'ère précoloniale, p. 118.

Plus récent, pour des objets ou des scories de fer associés à du matériel mycénien ou chypriote du XIII<sup>e</sup> s. avant notre ère, et la possibilité d'une sidérurgie locale en relation avec Chypre à la fin de l'âge du bronze : A. Mossa, La siderurgia quale indicatore di contatti tra la Sardegna e Cipro : il caso del settore nuragico di Via Monastir di San Sperate (CA), ds Quaderni, Rivista di Archeologia, 27, 2016, pp. 107-124, spécialement pp. 107, 108 et 112. En ligne : [www.quaderniarcheocaor.beniculturali.it/index.php/quaderni/article/viewFile/334/196](http://www.quaderniarcheocaor.beniculturali.it/index.php/quaderni/article/viewFile/334/196)

<sup>2</sup> B. van Geel, La crise climatique de 850 avant notre ère, ds J.-F. Berger, Des climats et des hommes, Paris, La Découverte, 2012, pp. 257-267, ici p. 257.

<sup>3</sup> On le comparerait sans doute avec succès au Petit Age Glaciaire.

<sup>4</sup> M. Py, Les gisements lagunaires au premier âge du fer, ds B. Dedet, M. Py, L'occupation des rivages de l'étang de Mauguio (Hérault) au bronze final et au premier âge du fer, Tome III, Synthèses et Annexes, Caveirac, Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc Oriental (A.R.A.L.O.), Cahier n° 13, 1985, pp. 50, 53 et 77.

<sup>5</sup> En 1973, M. Guy rattachait le phénomène à une "transgression dunkerquienne" qui aurait exhaussé le niveau des océans de +0,5 m à +1,5 m vers le milieu du VI<sup>e</sup> s.

Sur la foi de cette étude, c'était encore l'option retenue en 1978 par G. Marchand qui a évoqué « *la correspondance de datation entre une période la transgression marine est la plus sensible et l'abandon de la plupart des gisements lagunaires* » à propos du troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle.

M. Guy, Le cadre géographique et géologique de Montlaurès, ds Narbonne, Archéologie et Histoire, Montpellier, Fédération Historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon, 1973, pp. 27-43, ici pp 28 et 29.

grands glaciers - continentaux ou polaires - sont liées à un contexte général relativement chaud. Or ce n'est pas le cas ici. Deux hypothèses subsistent donc, qui font appel à des ressorts très différents.

La première est purement géologique. Il s'agirait simplement d'un mouvement de l'écorce terrestre. Pour comprendre ce qui a pu se passer, il faut garder à l'esprit en effet que celle-ci ne représente qu'une mince peau à la surface d'un océan de magma liquide, un peu comme celle formée par de la crème sur un (grand) bol de lait. Pendant les milliers d'années et même les dizaines de milliers d'années de la dernière glaciation (les Würmiens III et IV) le magma proche de la croûte terrestre, repoussé par l'énorme masse des glaciers, avait constitué une sorte de bourrelet circulaire autour de ceux-ci. La remontée des zones précédemment englacées a créé un appel. Le bourrelet circulaire s'est alors résorbé, mais pas d'une manière continue. Il a engendré dans les zones périglaciaires, sur plusieurs centaines de kilomètres, des ondes successives - plus ou moins concentriques selon la nature de l'écorce terrestre et la viscosité du magma, qui sont évidemment variables selon les régions<sup>1</sup>. Le phénomène rappellerait de loin les ondes propagées à la surface d'un lac par une pierre que l'on y jette, mais à l'envers. Loin de traduire une variation du niveau de la mer, les observations effectuées reflèteraient donc une variation... du niveau de la côte. De tels mouvements ont donné lieu à certaines curiosités observables encore très récemment. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, on a ainsi recueilli le long des côtes de France et d'Angleterre les témoignages de "forêts submergées"<sup>2</sup>. Les légendaires cités marines, Ys en tête, n'ont sans doute pas d'autre origine tangible que les troncs de chênes engloutis par ces mouvements de l'écorce terrestre, nettement visibles depuis la surface, qui achevaient lentement de se désagréger dans la mer... Mais cette hypothèse a ses limites. Elle s'applique à des phénomènes pluriséculaires. Sur le littoral languedocien, au VIIe siècle, pendant les trois quarts de siècle du premier abandon des rivages des étangs héraultais, il pourrait s'agir de l'aboutissement d'un phénomène engagé bien longtemps auparavant. Mais on voit mal comment le niveau (apparent) de la mer aurait alors baissé pendant trois autres quarts de siècle avant de remonter au milieu du VIe s.

Une autre approche peut cependant être esquissée. La remontée du niveau des eaux des étangs ne traduirait pas une fluctuation du niveau de la mer ou de la côte, mais des précipitations trop importantes pour que les exutoires éventuels<sup>3</sup> ou la nappe phréatique (surchargée malgré la proximité de la mer)<sup>4</sup> puissent les évacuer. Il faudrait alors envisager à chaque fois un gonflement momentané de ces étangs interdisant l'installation sur leurs rives. Le scénario paraît possible dans le cadre d'une année : toujours précis, M. Py a reconnu les indices d'un abandon saisonnier des berges de l'étang pendant la saison humide<sup>5</sup>. Pour peu que parfois il n'y ait pas eu de saison sèche, on pourrait envisager de l'étendre à plusieurs années. On sait que la fréquentation a été discontinuée, mais on ne connaît pas la dimension des intervalles. Il n'y a pas d'indice que pendant les séquences où les rives des étangs languedociens ont été

---

G. Marchand, Importation de céramique grecque archaïque sur le littoral lagunaire des environs de Montpellier, ds *Gallia*, 36, 1, 1978, pp. 1-19, ici pp. 18-19.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/galia\\_0016-4119\\_1978\\_num\\_36\\_1\\_1584](https://www.persee.fr/doc/galia_0016-4119_1978_num_36_1_1584)

<sup>1</sup> Sur ce phénomène, voir par exemple J. Labeyrie, Discussion par rapport à G.F. Mitchell et N. Stephens, Is there an evidence for an Holocene sea-level higher than that of to-day on the coasts of Ireland ? ds J. Labeyrie (dir.), Variations du climat au cours du Pléistocène : Les méthodes quantitatives d'étude des variations du climat au cours du Pléistocène, Colloques internationaux du C.N.R.S., n° 219, Gif-sur-Yvette juin 1973, Paris, CNRS, 1974, ici pp. 123-124.

<sup>2</sup> Voir par exemple W. Rosier, L'Océan Atlantique (suite), ds *Le Globe*, Revue genevoise de géographie, tome 16, 1877, pp. 79-140, ici pp. 95-96.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/globe\\_0398-3412\\_1877\\_num\\_16\\_1\\_4514](https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_1877_num_16_1_4514)

<sup>3</sup> On n'a aucune idée de l'importance du cordon littoral de l'époque.

<sup>4</sup> Autres exemples en mer du Nord : B. van Geel, La crise climatique de 850 avant notre ère, ds J.-F. Berger, Des climats et des hommes, Paris, La Découverte, 2012, pp. 257-267, ici pp. 260-261.

<sup>5</sup> M. Py, Les gisements lagunaires au premier âge du fer, p. 69.

fréquentées, l'occupation ait été régulière, année après année. Les lessivages qui ont été observés<sup>1</sup> et qui ont enlevé de la matière, notamment toutes traces de structures, brouillent les pistes. En fait on devine que l'occupation des rivages des étangs languedociens pouvait avoir des causes économiques et alimentaires (pêche, ramassage des coquillages), sociales (rassemblement de clans différents venus de l'arrière-pays)<sup>2</sup> ou commerciales (échanges avec des navigateurs méditerranéens). Mais cela n'empêchait pas qu'elle pût être tributaire de conditions météorologiques variant chaque année. L'abandon du déplacement saisonnier vers les étangs littoraux pendant les trois premiers quarts du VIIe siècle indiquerait dans ce cas une séquence particulièrement pluvieuse. Ce serait moins net pour l'abandon définitif de la migration saisonnière, trois quarts de siècle encore plus tard, entre 550 et 525<sup>3</sup> - car si le climat a peut-être son mot à dire, il faut également compter alors avec l'évolution des sociétés protohistoriques, notamment sous l'effet des contacts méditerranéens.

Quoi qu'il en soit, il apparaît clairement que la fraîcheur (et même le froid) ne sont pas les seuls facteurs climatologiques déterminants pour la séquence. Sans avoir la violence qu'elles avaient connu dans le passé, les pluies abondantes et très fréquentes à certaines saisons (de même que la neige en hiver) ont dû fortement influencer les milieux naturels (et la vie des populations qui demeurait étroitement liée à ceux-ci).

Dans le Luberon, cette pluviométrie importante a dû influencer sur les cheminements que les hommes empruntaient. Précédemment la violence des précipitations avait déjà pu contrarier la circulation dans certains passages naturels. On a vu que c'était probablement le cas du lit de l'Aiguebrun. Celui-ci offrait tout une série d'obstacles - principalement des resserrements, en bas de la Combe de Bonnieux, à la Recense, au rocher des Abeilles, au niveau du petit anticlinal arasé qui imposait un méandre à l'Aiguebrun jusqu'en bas de la Combe de Saint-Jaume, ou à l'entrée de la Combe de Lourmarin à hauteur du Paradou<sup>4</sup>. Pendant le premier âge du fer comme pendant l'âge du bronze, ces obstacles ont pu amener les hommes à privilégier les sentiers puis les pistes menant aux crêtes en empruntant des vallons pas trop encaissés - ne risquant pas d'accueillir des torrents ou de rester englacés une partie de l'hiver. On doit noter que le cheminement empruntant l'actuel chemin des Chaux pour rejoindre le bas de la Combe de Saint-Jaume (qui eût permis d'éviter l'entrée de la Combe de Lourmarin et ses obstacles) n'a semble-t-il jamais été utilisé. Peut-être parce qu'il y avait encore un défilé assez étroit à franchir entre le bas de la Combe de Saint-Jaume et le début du méandre de l'Aiguebrun. Mais on aurait pu rejoindre le lit de l'Aiguebrun un peu plus en amont. On pourrait donc envisager une autre hypothèse. Ce manque d'intérêt pour une solution alternative *a priori* intéressante pourrait situer la mise en usage du chemin de la Combe de Lourmarin, longeant l'Aiguebrun, avant l'époque romaine. Les Romains en auraient hérité et l'auraient simplement repris à une époque où les obstacles de l'entrée de la combe posaient moins de difficultés du fait d'un climat bien plus clément - et puis à cette époque, comme on le verra, on a dû utiliser largement les autres pistes traversières, notamment pour les transhumants. On pourrait donc situer l'origine du chemin de la combe de Lourmarin, succédant à une piste naturelle mais fort peu utilisée, à une époque guerrière - où il pouvait être intéressant qu'un axe stratégique fût à la fois assez malaisé et facile à bloquer. La Combe de Lourmarin, et les nombreux oppida qui la bordent, de Castel Sarrasin à l'Illet, répondait bien à ce souci. On pourrait donc envisager de réserver l'ouverture du "chemin de la Combe" (et de l'Aiguebrun) au deuxième âge du fer.

---

<sup>1</sup> M. Py, Les gisements lagunaires au premier âge du fer, p. 69.

<sup>2</sup> Avec une fréquence insaisissable, car la présence de cannibalisme rituel (M. Py, Culture, économie et société préhistoriques dans le région nîmoise, pp. 799-802.) indique que ces rassemblements entretenaient d'étroites relations avec les croyances.

<sup>3</sup> M. Py, Les gisements lagunaires au premier âge du fer, p. 77.

<sup>4</sup> Détails dans le chapitre précédent : L'âge du bronze.

## 10.2. LA CULTURE MATÉRIELLE : MOBILIER MÉTALLIQUE ET CÉRAMIQUE INDIGÈNE.

Pour le moment, à part quelques exceptions notoires, la rareté ou l'absence des vestiges interdit de se faire une idée plus approfondie des cheminements dans le Luberon et sur ses marges. De la même manière, il reste très difficile d'y cerner les modes de vie et la culture matérielle. Nous ferons donc souvent référence à d'autres régions mieux connues, comme le Languedoc oriental.

Aux débuts de l'âge du fer le poids de la tradition paraît avoir été toujours très fort. Ses outils, ses armes et ses poteries restaient tout imprégnés des séquences passées.

### 10.2.1. Le mobilier métallique.

Le mobilier métallique offre un grand nombre d'objets déjà connus et les nouveautés ont longtemps fait figure d'exception.

Parmi les premiers, outre l'outillage qui demeure très traditionnel (couteaux et coutelas), les objets de parure sont encore bien représentés : épingles à tête simplement repliée ou aplatie et enroulée, boutons à bélière, bracelets ou anneaux de jambes creux (en tôle de bronze bombée en arc de cercle) ou encore pleins (de section souvent faible ou très aplatie). Les bracelets souvent pleins, ouverts, et de section quadrangulaire, que l'on rencontrait au VIIe siècle, tendent à s'affiner pendant le VIe siècle (bracelets filiformes, de section quadrangulaire ou ovale) selon un mouvement qui conduit aux armilles (bracelets très fins, de section carrée ou rectangulaire) de la seconde moitié du VIe s. et de la première moitié du Ve siècle. Ces dernières sont parfois groupées en grand nombre. D'une manière générale ces objets de parure semblent moins variés, le catalogue en paraît moins riche et plus ordinaire qu'au terme de l'âge du bronze<sup>1</sup>.

Pour les nouveautés alors importées du monde continental on peut retenir au début de la séquence les grandes épées en bronze (0,70 m - 0,80 m) du type de Gündlingen. Dans leur zone d'origine en Europe moyenne, l'étape de Gündlingen est datée de 800-730<sup>2</sup>, ce qui les renvoie nettement au Bronze final. Mais en Provence comme en Languedoc on rencontre souvent ces épées dans des tombes du VIIIe voire du VIe siècle<sup>3</sup>. Comme elles n'apparaissent plus dans leur région d'origine après 730, on peut envisager qu'elles sont arrivées dans le Midi vers le dernier quart du VIIIe siècle, au début du premier âge du fer. Elles traduisent donc des contacts anciens, sans doute très ponctuels, avec le monde celtique - peut-être les premières incursions d'aventuriers en quête de territoires où se tailler une place...

---

<sup>1</sup> P. Arcelin, Les civilisations de l'âge du fer en Provence, ds J. Guilaine (dir.) La préhistoire française, Tome II, Paris, CNRS, pp. 657-675.

<sup>2</sup> Voir par exemple P.-Y. Milcent, Le premier âge du fer en France centrale, Thèse, Paris, Société Préhistorique Française, Mémoire XXXIV, 2004, pp. 97, 105 et 107 (avec une chronologie absolue).  
En ligne : [www.prehistoire.org/offres/file\\_inline\\_src/515/515\\_pj\\_141216\\_092733.pdf](http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_092733.pdf)

<sup>3</sup> P. Arcelin, Les civilisations de l'âge du fer en Provence, ds J. Guilaine (dir.) La préhistoire française, Tome II, Paris, CNRS, pp. 657-675, ici p. 659.

C. Tendille, Le mobilier métallique, ds M. Py, La Liquière (Calvisson, Gard) Village du premier âge du fer en Languedoc oriental, Supplément 11 à la Revue Archéologique de Narbonnaise, Paris, C.N.R.S., 1984, pp. 279-294, ici pp. 285, 287 et 291.

G. Costantini, B. Dedet, G. Fages, A. Vernhet, Vestiges de peuplement du Bronze Final II au Premier Age du Fer dans les Grands Causses, ds Revue Archéologique de Narbonnaise (RAN), 18, 1985, pp. 1-123 ici p. 26.

En ligne : [http://www.persee.fr/doc/ran\\_0557-7705\\_1985\\_num\\_18\\_1\\_1264](http://www.persee.fr/doc/ran_0557-7705_1985_num_18_1_1264)

Il peut paraître paradoxal que le premier armement de l'âge du fer ait été en bronze. Mais son usage ne s'était pas encore largement répandu dans la région, et on peut penser que le fer à ses débuts demeurait fragile, rempli d'impuretés, et à ce titre réservé à la parure et à l'outillage - et plus spécialement encore semble-t-il aux outils agricoles<sup>1</sup>. Avec des réserves, c'est ce qui pourrait ressortir de l'Iliade, où la seule mention qui semble certaine du fer, en tout cas commune à la plupart des traducteurs (chant XXIII, vers 826 et 832-835) vante son utilité pour le laboureur et le berger<sup>2</sup> qui pouvaient en faire des instruments aratoires et des cisailles de tonte (des forces que l'on actionnait en serrant dans la main le dos des lames). Il faut cependant noter qu'une ambiguïté subsiste dans le texte grec, certains traducteurs ayant nommé fer ce que d'autres ont préféré appeler bronze. C'est le cas dans le même chant pour les vers 175 et 412<sup>3</sup>. Plus bas, on trouve encore souvent employé le terme de fer, voire d'acier<sup>4</sup>, pour les doubles haches qu'Achille offre aux archers participant aux jeux funéraires (vers 850-851) - mais le texte ne dit pas à quoi ce fer est destiné, et la mention de haches et de doubles haches (des lingots) jette un doute sur la nature du métal, car c'est plutôt le cuivre ou le bronze qui s'échangeaient sous cette forme... Il faut néanmoins rapprocher le texte de l'Iliade des données fournies par l'archéologie, en Sardaigne notamment, où l'on a vu que des objets en fer<sup>5</sup>, et probablement une métallurgie locale de ce métal, étaient attestés dès les XIIIe-XIIe s. avant notre ère, en relation avec du matériel chypriote et mycénien. Si l'on situe comme on l'a fait avec la Chronique de Paros, la guerre de Troie vers 1.220 avant notre ère, on peut donc considérer que le fer était connu des Achéens (Mycéniens) et que leur métallurgie devait être assez évoluée pour produire des armes. Il reste que dans les régions arriérées<sup>6</sup> du fond de la mer occidentale (que les premiers navigateurs orientaux devaient connaître comme la mer de Sardaigne) l'usage du fer a mis longtemps à se développer - et que sa métallurgie, lorsqu'elle a enfin été maîtrisée par ses populations primitives, a dû produire en premier lieu un métal d'assez mauvaise qualité, un métal de laboureurs et de bergers.

---

<sup>1</sup> Contra (en milieu continental et cinq siècles plus tard) P.-Y. Milcent, Le passage de l'âge du bronze à l'âge du fer en Gaule au miroir des élites sociales : une crise au VIIIe s. avant J.-C. ? ds Actes du XXXe colloque international de l'Association Française d'Etude de l'Age du Fer (AFEAF), Saint-Romain-en-Gal, 2006, 27<sup>e</sup> Supplément à la Revue Archéologique de l'Est, 2009, pp. 453-476, p. 460 : « *En dépit de la progression observée au VIIIe siècle av. J.-C., on notera que la production d'objets en fer demeure cantonnée [...] à la sphère des petits objets bricolés et surtout à celle des objets luxueux, essentiellement des parures annulaires et des épées. La sidérurgie n'avait alors pour ainsi dire aucune ou très peu d'incidence sur l'économie vivrière, la productivité artisanale ou encore la guerre, et le stock de fer disponible était certainement très réduit : il faut attendre en effet la première moitié du VIIe siècle av. J.-C. pour voir apparaître les premiers outils agricoles (mais ils demeurent rarissimes)* ».

En ligne :

[https://www.academia.edu/1631925/Milcent\\_2009\\_LE\\_PASSAGE\\_DE\\_L%20C3%82GE\\_DU\\_BRONZE\\_%20C3%80\\_L%20C3%82GE\\_DU\\_FER\\_EN\\_GAULE\\_AU\\_MIROIR\\_DES\\_%20C3%89LITES\\_SOCIALES\\_UNE\\_CRISE\\_A\\_U\\_VIIIe\\_SI%88CLE\\_AV.\\_J.-C.](https://www.academia.edu/1631925/Milcent_2009_LE_PASSAGE_DE_L%20C3%82GE_DU_BRONZE_%20C3%80_L%20C3%82GE_DU_FER_EN_GAULE_AU_MIROIR_DES_%20C3%89LITES_SOCIALES_UNE_CRISE_A_U_VIIIe_SI%88CLE_AV._J.-C.)

<sup>2</sup> Iliade, chant XXIII, vers 826 et 832-835 : « *Approchez, ô guerriers qui voulez tenter la fortune de ce combat ; celui qui sera maître de ce bloc, lors même qu'il posséderait une vaste étendue de champs fertiles, aura du fer à son usage durant cinq années ; pendant tout ce temps ni le laboureur ni le berger n'en manqueront, et ne seront pas obligés d'aller à la ville prochaine : ce bloc leur en fournira abondamment.* » (vers 832-835, dans cette traduction, le mot fer n'apparaît pas au vers 826).

En ligne (sans numérotation des vers) : <http://kulturica.com/k/litterature/iliade-chant-23/>

<sup>3</sup> Traduits en fer par J.-B. Dugas-Montbel dans la version mise en ligne par Kulturica (citée ci-dessus) et en bronze par d'autres traducteurs dont F. Mugler (Homère, L'Iliade, Arles, Actes Sud, 1995, pp. 488 et 496).

<sup>4</sup> Pour en rester aux deux traducteurs cités, fer pour F. Mugler, acier pour J.-B. Dugas-Montbel.

<sup>5</sup> Notamment une petite dague ou un stylet, *pugnaletto o forse stiletto* : A. Mossa, La siderurgia quale indicatore di contatti tra la Sardegna e Cipro : il caso del settore nuragico di Via Monastir di San Sperate (CA), ds Quaderni, Rivista di Archeologia, 27, 2016, pp. 107-124, ici p. 107 (pour les datations pp. 107, 113).

En ligne : [www.quaderniarcheoaoar.beniculturali.it/index.php/quaderni/article/viewFile/334/196](http://www.quaderniarcheoaoar.beniculturali.it/index.php/quaderni/article/viewFile/334/196)

<sup>6</sup> Notre arc côtier.

### 10.2.1.1. Mobilier en fer.

A la différence de la Sardaigne, on ne peut pas dater les débuts de la métallurgie du fer en Provence. Mais on sait que c'est seulement à partir du deuxième quart du VI<sup>e</sup> siècle, dans la phase récente du premier âge du fer, que l'on a importé dans le Midi méditerranéen quelques épées en fer, dites "à antennes" parce que la poignée était ornée latéralement, à son extrémité, d'appendices souvent bouletés. Elles étaient originaires du monde continental - probablement parce que les Grecs ou les Etrusques, s'ils avaient prospecté la région depuis presque un demi-siècle, devaient fort peu se soucier de doter les indigènes d'armes de meilleure qualité... Avec elles, en fer également, on rencontre parfois les bouterolles de leurs fourreaux, des chaînettes probablement destinées à suspendre ceux-ci, ainsi que des couteaux ou poignards à rivets<sup>1</sup>. On rencontre aussi quelques rares éléments de harnachement et à la toute fin de la séquence, au début du Ve s. les premiers bracelets en fer.

Dans ce contexte la découverte effectuée en 1909 à Pertuis, dans le tumulus dit de l'*Ænochoë*, au quartier de l'Agnel à Pertuis<sup>2</sup>, n'en a que plus de valeur. Il s'agissait d'une panoplie d'objets de toilette (une pince à épiler, et deux tiges dont l'une a été reconnue comme un *scalptorium*)<sup>3</sup> attachés par un anneau. Ces "trousses de toilettes" sont déjà extrêmement rares<sup>4</sup> mais en plus celle-ci est en fer. Or elle semble pouvoir être datée de la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Elle était accompagnée de la bouterolle en fer d'un fourreau d'épée, ainsi que d'une chaînette en fer<sup>6</sup> sans doute destinée à accrocher celui-ci. Un fragment de tôle a permis d'envisager qu'il était peut-être partiellement en fer et recouvert d'un bronze à forte teneur en cuivre<sup>7</sup>. On a également retrouvé un fragment de la lame, également en fer, de l'épée elle-même (ou bien

---

<sup>1</sup> On connaît par exemple des poignards en fer à rivets dans le tumulus dit des Trois-Quartiers (ou tumulus 1 du Renard) à Pertuis (qui renferme aussi une coupe "protocorinthienne" de facture vraisemblablement étrusque) ainsi que dans le tumulus 2 du Renard situé à 45 m du précédent : C. Cotte, Les Tumulus Hallstattiens Provençaux à vases grecs archaïques, ds L'homme préhistorique, Revue mensuelle illustrée d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, 1910, n° 12 (décembre 1910), pp. 353-368, ici pp. 358 et 367.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5864517t/f1.image>  
sur l'exemplaire des Trois-Quartiers voir aussi B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis (Vaucluse) et la chronologie des *ænochoës* rhodiennes, dans Gallia, 36, 2, 1978, pp. 219-241, ici p. 220.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/galia\\_0016-4119\\_1978\\_num\\_36\\_2\\_1640](https://www.persee.fr/doc/galia_0016-4119_1978_num_36_2_1640)

<sup>2</sup> Sur ce tumulus, vaste amas de pierres de 12 à 14 m de diamètre pour une élévation de 0,70 m, C. Cotte, Découverte d'une *ænochoë* dans un tumulus de Provence, ds L'homme préhistorique, Revue mensuelle illustrée d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, 1909, n° 7 (juillet 1909) et n° 9 (septembre 1909), pp. 193-205 (dimensions pp. 195, 197) et 257-274.

En ligne :

juillet 1909 (pp. 193-205) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5864495p/f1.image>

septembre 1909 (pp. 257-274) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5864498x?rk=107296;4>

B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis (Vaucluse) et la chronologie des *ænochoës* rhodiennes, dans Gallia, 36, 2, 1978, pp. 219-241 (datation pp. 231, 239, 240).

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/galia\\_0016-4119\\_1978\\_num\\_36\\_2\\_1640](https://www.persee.fr/doc/galia_0016-4119_1978_num_36_2_1640)

<sup>3</sup> Il s'agit, comme l'a indiqué J. Déchelette (Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. III, Premier Age du Fer. Paris, Picard, 1927, p. 369), d'un gratte-peau ou plutôt d'un gratte-pou formé d'une petite tige ou plaquette métallique à pointe bifide rappelant une main pouce écarté, que le poète Martial a évoqué dans ses épigrammes (Epigrammes, XIV, LXXXIII) : « *Ce grattoir en forme de main préservera tes épaules des morsures importunes de la puce, ou de tout autre insecte plus dégoûtant encore.* »

Malgré la référence à Martial, c'est ici un objet typiquement hallstattien.

En ligne (Martial) : <http://remacle.org/bloodwolf/satire/Martial/livre14.htm>

<sup>4</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis (Vaucluse) et la chronologie des *ænochoës* rhodiennes, p. 229.

<sup>5</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, p. 239.

<sup>6</sup> C. Cotte en a reconstitué 45 cm et a pu définir que certains anneaux étaient creux : C. Cotte, Découverte d'une *ænochoë* dans un tumulus de Provence, ds L'homme préhistorique, 1909, n° 7 (juillet 1909), p. 203.

<sup>7</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, pp. 232 et 229.

d'un poignard)<sup>1</sup> et une tige en fer qui a été interprétée comme un possible fragment de fibule en fer<sup>2</sup>. La concentration d'objets en fer dans cette tombe datée peut-être du troisième quart du VIe s.<sup>3</sup> est donc assez exceptionnelle.

### 10.2.1.2. Mobilier en bronze.

La majorité du matériel importé en Provence était néanmoins en bronze. D'origine continentale toujours, on trouve encore une fois des éléments de harnachement (qui permettent de souligner la montée en puissance des cavaliers) ainsi que des cnémides (ou protège-tibias). D'inspiration méditerranéenne, celles-ci sont néanmoins de facture alpine ou rhénane (régions touchées par l'axe danubien bien plus tôt que la nôtre). Les objets de parure sont représentés par des bracelets massifs à boules terminales, ou encore en forme de brassards. Originaires d'Allemagne du Sud, du plateau suisse ou des Alpes, on voit apparaître des éléments de soin corporel : de rares trousseaux de toilette avec *scalptorium*, et des rasoirs en croissant.

Mais ce n'est pas tout. On trouve également des objets importés du monde méditerranéen. C'est le cas des premières fibules à ressort unilatéral ou bilatéral, arc cintré et pied relevé (en bronze). Elles semblent cette fois d'inspiration italique, mais le petit bouton conique qui termine le pied situe leur origine en Languedoc. Elles sont connues dans cette région depuis le Bronze terminal, et elles définissent un type appelé "Golfe du Lion" auquel on a rattaché les modèles provençaux. Faisant suite à trois modèles des VIIIe-VIIe s retrouvés à Avignon (à arc cintré peu renflé, ou renflé)<sup>4</sup>, elles allaient remplacer peu à peu le vieux système d'agrafe composée d'une grande épingle plantée dans une fusaiole.

On peut encore signaler ici des bassins en tôle de bronze, souvent ornés d'une guirlande de perles repoussées ou de cannelures concentriques sur leur large bord. Ils sont originaires d'Etrurie, ainsi que les rares pièces de vaisselle métallique de prestige.

Parmi celles-ci on peut compter sur les marges du Luberon la belle *ænochoë* (ou cruche) en bronze, à bec trilobé, qui a été découverte en 1909 dans le tumulus de l'*Ænochoë* à Pertuis déjà évoqué plus haut pour son riche mobilier métallique en fer. Accompagnée en outre d'un bassin à rebord perlé, de fragments de seau (ou situle) ainsi que des restes probables d'une cuirasse en tôle de bronze<sup>5</sup>, elle a été utilisée comme urne cinéraire. Comme les autres exemplaires connus, qu'ils soient en bronze ou en céramique, cette *ænochoë* (haute de

---

<sup>1</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, pp. 231-232.

<sup>2</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, p. 232.

C. Cotte y avait vu un talon de lance : C. Cotte, Découverte d'une *ænochoë* dans un tumulus de Provence, ds L'homme préhistorique, 1909, n° 7 (juillet 1909), p. 202.

<sup>3</sup> On y a également retrouvé une armille (bracelet fin) d'un modèle qui marque en Provence la séquence 540-450 : B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, p. 239.

<sup>4</sup> J.-P. Mohen, C. Eluère, A. Duval, Les fibules antérieures au VIe siècle avant notre ère, trouvées en France, ds Gallia, 1974, 32, 1, pp. 1-61 ici pp. 12-13, 20-21 et 27-28.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/galia\\_0016-4119\\_1974\\_num\\_32\\_1\\_2652](https://www.persee.fr/doc/galia_0016-4119_1974_num_32_1_2652)

<sup>5</sup> Il y avait également à proximité, dans la masse du tumulus, mais un peu plus haut, un pendentif constitué d'une plaque de bronze émaillé ornée de cercles concentriques rouges et de 4 points jaunes au milieu (C. Cotte, Découverte d'une *ænochoë* dans un tumulus de Provence, ds L'homme préhistorique, 1909, n° 7, pp. 196 et 203). Il serait plus récent et se serait infiltré entre les pierres du tumulus. La présence de ce pendentif, s'il est vraiment plus récent, pourrait indiquer que les tumulus ont servi de repère et de lieu fédérateur pour les populations indigènes bien après leur construction.

C. Cotte a par ailleurs raconté la facilité de perdre des objets s'infiltrant profondément entre les pierres avec l'exemple d'un noyau de fruit : C. Cotte, Les Tumulus Hallstattiens Provençaux à vases grecs archaïques, ds L'homme préhistorique, Revue mensuelle illustrée d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, 1910, n° 12 (décembre 1910), pp. 353-368, ici p. 358.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5864517t/f1.image>

29,6 cm à son anse pour un diamètre maximal de 18 cm) a dû servir avant ce dernier usage à puiser le vin dans les cratères où on le mêlait d'eau pour le rendre buvable. Celle de Pertuis a été datée de la fin du VII<sup>e</sup> siècle, ce qui en fait un objet vraiment exceptionnel. On peut lier sa présence, de même que celle du bassin à rebord perlé et des éléments de cuirasse en bronze qui l'accompagnaient, à l'avènement de chefferies dont l'emprise a dû s'affirmer sur les territoires et les populations avec de plus en plus de force au fil des générations.

A travers ces exemples, on se rend compte d'une évolution de la société, ou plutôt de ses éléments dominants, chefs ou déjà dynastes - ces derniers se distinguant par le caractère héréditaire de leur pouvoir. La multiplication des objets de prestige, vases ou armes, affiche clairement une volonté de paraître déjà remarquée depuis longtemps (notamment à travers la possession de grandes lames en silex à la fin du Néolithique). Mais l'apparition d'éléments de soin corporel suggère aussi cette fois un souci de mieux vivre qui semble avoir été étranger - ou inaccessible - aux populations de l'âge du bronze. Il faut toutefois signaler que s'ils les partageaient (peut-être) avec leurs compagnes, les trousseaux de toilettes appartenaient apparemment toujours à des hommes : on ne les a en tout cas retrouvés que dans des tombes masculines, en compagnie de couteaux en fer et de fibules serpentiformes en bronze ou en fer<sup>1</sup>.

### 10.2.2. La céramique traditionnelle.

Pour la céramique certaines formes du Bronze final IIIb ouvertes (coupes tronconiques et coupelles décorées, coupes simples inornées) étaient encore courantes durant la phase ancienne du premier âge du fer (725-575) - aux côtés de jarres à panses hautes et cols larges sans doute plus représentatifs de la séquence<sup>2</sup>.

Passées les premières décennies, le trait dominant réside dans un phénomène d'évolution négative : perceptible dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle, il se manifeste par un faible renouvellement des séries tombant en désuétude. A terme n'ont donc plus subsisté que quelques formes parmi les plus courantes : ce sont elles qui ont fourni la majorité du mobilier céramique indigène jusqu'au deuxième âge du fer.

Il y a là des urnes destinées essentiellement à la conservation des denrées ou des boissons, dont les parois internes faisaient parfois l'objet d'un soin tout particulier (engobage et polissage), des écuelles, parfois décorées, utilisées pour l'alimentation (usées intérieurement par le frottement de cuillers en bois), des jattes servant pour la cuisson des aliments, et enfin des coupes ou des urnes de petites dimensions faisant office de gobelets à boire. En dépit de la diffusion du four à tirage variable dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, dans tous les cas il s'agit d'une poterie fruste dont le caractère utilitaire est très affirmé.

En dehors d'un peignage ou frotassage de la panse des urnes, les décors (séries d'impressions fusiformes réalisées juste en dessous du contact col-panse sur les urnes, parfois chevrons ou croisillons incisés) sont également peu soignés.

A partir du second quart du VI<sup>e</sup> siècle le rôle de la belle poterie est en effet dévolu à d'autres céramiques - littéralement, faites au tour...

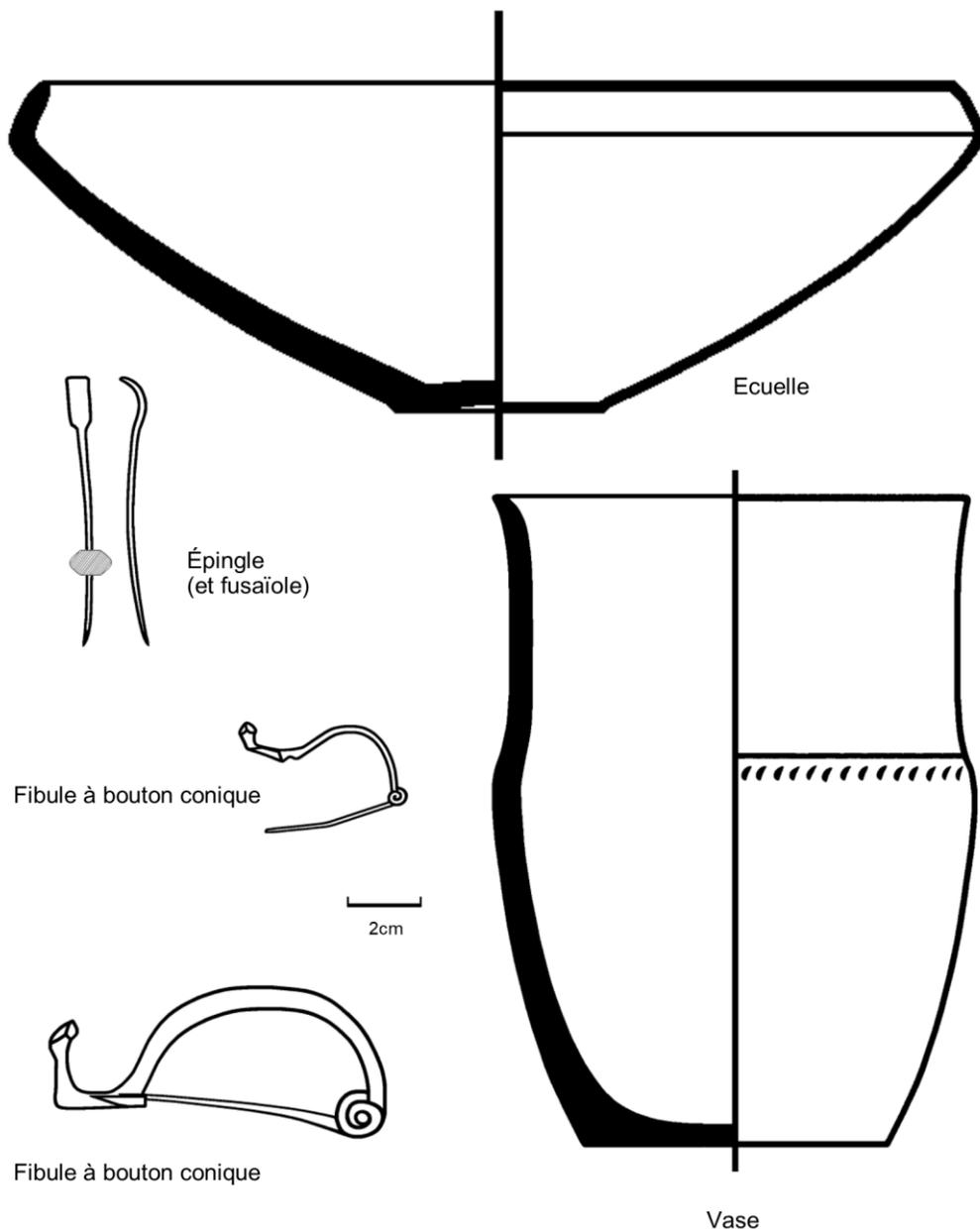
---

<sup>1</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis (Vaucluse) et la chronologie des *ænochoés* rhodiennes, p. 231.

<sup>2</sup> P. Arcelin, Les civilisations de l'âge du fer en Provence, ds J. Guilaine (dir.) La préhistoire française, Tome II, Paris, CNRS, pp. 657-675.

PI. 59 : MATÉRIEL DU PREMIER  
ÂGE DU FER EN PROVENCE.

POTERIE, INDUSTRIE MÉTALLIQUE.



Connues en Languedoc dès la fin de l'âge du bronze, sans doute à la faveur des relations méditerranéennes qui se sont nouées autour des étangs littoraux, les fibules n'ont fait leur apparition en Provence qu'au premier âge du fer. Apparentées au type "Golfe du Lion" caractérisé par un bouton conique, elles sont alors venues s'ajouter, avant de le supplanter, au vieux système à épingle et fusaiöle utilisé pour attacher ensemble les pièces de vêtement. Les boutons, à bélière puis à perforation, étaient pour leur part connus depuis la fin de l'âge du bronze.

PI. 60 : MATÉRIEL DU PREMIER  
ÂGE DU FER EN PROVENCE.

L'ŒNOCHOÉ EN BRONZE DE PERTUIS.



Datée de la fin du VII<sup>e</sup> siècle, cette belle oenoché (cruche à vin) en bronze est de facture étrusque. On ignore par le biais de quel commerce, étrusque ou grec, elle est arrivée jusque sur les rives de la Durance. Utilisée comme urne cinéraire et déposée à ce titre dans l'un des tumulus de Pertuis, elle contenait les restes d'un enfant de 7 à 12 ans (identifié grâce à ses dents) et du mobilier divers, brisé. A ses côtés se trouvaient les fragments de 2 vases en céramique, une hache polie, les restes d'une cuirasse, les fragments de 3 vases, une armille (bracelet fin), le tout en bronze. ainsi qu'une plaque de fibule en bronze émaillé. On a également découvert les fragments d'un poignard et de son fourreau en fer, et une surprenante trousse de toilette, en fer elle aussi, comportant une pince à épiler, un grattoir et une palette reliés par un anneau. L'ensemble du matériel désigne la tombe comme celle d'un fils de chef et permet de souligner l'apparition de dynastes locaux qui vont tendre petit à petit, par la guerre ou le mariage, à étendre leur territoire.



## 10.3. L'ORIENT EN OCCIDENT.

Avant d'aborder celles-ci il nous faut cependant encore une fois revenir en arrière et bien planter le décor.

Dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, on a vu que les Phéniciens avaient pris le contrôle des routes de Chypre vers l'Occident - en même temps que celui d'une partie de la grande île de la Méditerranée orientale. A l'aube de son règne, autour de 970 avant J.-C., Hiram de Tyr a dû mater une révolte dans sa colonie chypriote d'Itykaïa-Kition. Quelques années après, il a passé un traité avec le roi Salomon pour se partager les routes d'Ophir (sur la mer Rouge) et de Tarshish (Tartessos, en Espagne)<sup>1</sup>.

Dans le deuxième quart du VIII<sup>e</sup> siècle, mus par le même désir de se procurer l'étain d'Occident indispensable à la réalisation du bronze, des Grecs (venant de l'île d'Eubée) se sont à leur tour installés en mer Tyrrhénienne, à Ischia aux côtés des Phéniciens, puis à Cumès. De là ils ont commercé avec les Etrusques, déjà en relation depuis fort longtemps avec les Phéniciens.

Au départ il n'y avait donc pas de rivalité entre Phéniciens et Grecs : à la fin du VIII<sup>e</sup> ou dans le courant du VII<sup>e</sup> siècle un Samien, Colaïos, a même pu atteindre le royaume de Tartessos<sup>2</sup>, aux fabuleuses richesses minières, et s'en revenir impunément - ce qui aurait été impossible quelques décennies plus tard. Car la poussée grecque en Occident a vite amené les Phéniciens à interdire aux nouveaux-venus les routes traditionnelles de leur trafic - et principalement bien sûr celles de l'Espagne et du vaste Océan, sources de leur fortune.

Contrariés sur la mer, il n'allait plus rester aux Grecs qu'à tenter de gagner l'Extrême-Occident... par la terre.

En dépit de quelques percées, comme celle dont témoignent les stèles de Buoux au Bronze final II, il semble que les devanciers des marins orientaux avaient quelque peu négligé les rives du vaste golfe occidental (la mer de Sardaigne ?) qu'ils avaient peut-être en grande partie laissé aux mains de leurs relais liguriens ou tyrrhéniens.

Mais dans la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle les Phénico-puniques et les Etrusques eux-mêmes ont poussé leurs pions vers les côtes de Provence. C'est le cas pour les premiers au Mont-Garou près de Sanary, à Tamaris ou à L'Arquet à Martigues. Et pour les seconds à Saint-Blaise (Saint-Mitre-les-Remparts), à Saint-Pierre-les-Martigues, à Tamaris et à L'Arquet encore, qui ont tous livré du *bucchero nero*. Le littoral pouvait fournir du corail, de la pourpre (extraite d'un joli coquillage, le murex) et aussi du sel : bien que ce sel de mer fût moins apprécié que le celui des sources continentales, plus pur, il constituait une denrée précieuse en Grèce où les côtes rocheuses se prêtent souvent fort mal à sa récolte, et à ce titre il a été l'un des enjeux de la Méditerranée antique.

Pendant cette deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle, les vieilles pistes qui suivaient les grands axes naturels de pénétration vers l'intérieur ont également été prospectées. On a retrouvé des

---

<sup>1</sup> Livre des Rois, I, 10, 11-12 et 22.

En ligne :

[https://fr.wikisource.org/wiki/Bible\\_Segond\\_1910/Premier\\_livre\\_des\\_Rois#Premier\\_livre\\_des\\_Rois\\_10](https://fr.wikisource.org/wiki/Bible_Segond_1910/Premier_livre_des_Rois#Premier_livre_des_Rois_10)

C. Burgess, *The East and the West, Mediterranean influence in the atlantic world in the later bronze age*, ds C. Chevillot et A. Coffyn (dir.), *L'âge du bronze atlantique*, Actes du 1<sup>er</sup> colloque du parc archéologique de Beynac, Association des Musées du Sarladais, Beynac-et-Cazenac, 1991, pp. 25-45, ici pp. 33-34.

<sup>2</sup> Hérodote, Livre IV, CLII (152) et CLIX (159).

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/melpomene.htm>

témoins de cette exploration systématique à Pertuis, Cadarache ou Serres (dans les Hautes-Alpes)<sup>1</sup>.

Bien qu'il soit difficile de dater de simples fragments, on a en outre retrouvé du *bucchero nero* à Lourmarin, sur les pentes situées au sud-ouest de Castel Sarrazin (près du cabanon dit de Castel Sarrazin) et à l'est des Ramades (au Vallat des Vignes)<sup>2</sup>. Ce n'est certainement pas anodin, et cela indique qu'une piste méridienne aussi ancienne qu'importante passait par là : la découverte effectuée au Vallat des Vignes suggère même qu'elle empruntait sans doute déjà le bas de la Combe des Cavaliers et la Combe d'Apt pour gagner les crêtes<sup>3</sup>. En 1981, G. Chapotat a même suggéré que l'axe principal pour rejoindre la région de Vienne devait passer par le Luberon central<sup>4</sup>, mais l'hypothèse n'a pas suscité l'intérêt qu'elle méritait. Nous y reviendrons.

On s'est bien sûr demandé pourquoi ce soudain intérêt pour une région quand même passablement arriérée. Plusieurs explications ou hypothèses s'offrent à nous.

Peut-être tout d'abord l'expansion de leurs activités a-t-elle poussé les Phénico-puniques comme les Etrusques à ne rien négliger : après tout il y avait là, aussi, des ressources à exploiter - même si elles étaient secondaires - et surtout des pistes à explorer pour gagner des contrées plus riches.

Mais peut-être aussi, tout simplement, parce que des Grecs s'avançaient et que la concurrence commençait à poindre : dès la fin du VIIe siècle, des céramiques grecques sont en effet également attestées sur les sites de Saint-Blaise, L'Arquet, Tamaris, Marseille bien sûr, mais aussi à Baudinard dans l'arrière-pays<sup>5</sup>.

Bien que leur présence pût être ressentie comme une menace par les Levantins et les Etrusques, pour les Grecs la situation était pourtant assez inconfortable, sinon franchement intenable. Tard venus, c'était là leur dernière chance, leur va-tout en Occident après l'aventure sans lendemain de Colaïos le Samien. Aussi ne leur suffisait-il pas d'être présents sur un marché où la concurrence, comme on vient de le voir, menaçait d'être rude. Il leur fallait à tout prix trouver de solides points d'ancrage.

---

<sup>1</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis (Vaucluse) et la chronologie des *ænochoés* rhodiennes, dans Gallia, 36, 2, 1978, pp. 219-241, ici p. 222.

B. Bouloumié, C. Lagrand, Les bassins à rebord perlé et autres bassins de Provence, ds Revue Archéologique de Narbonnaise (RAN), 10, 1977, pp. 1-31, ici pp. 2-3 (Cadarache) et 7-9 (Serres).

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/ran\\_0557-7705\\_1977\\_num\\_10\\_1\\_1004](https://www.persee.fr/doc/ran_0557-7705_1977_num_10_1_1004)

Voir aussi B. Bouloumié, Recherches sur les importations étrusques en Gaule du VIIIe au VIe siècle avant J.-C., Thèse de doctorat ès lettres et sciences humaines, Paris-Sorbonne, mai 1980, p. 39.

<sup>2</sup> L. Tallah, Carte archéologique de la Gaule (CAG) 84/2, Le Luberon, le pays d'Apt, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2004, p. 269 (068, 10) et p. 270 (068, 13).

<sup>3</sup> L. Rochetin citait en 1894 ces crêtes parmi les lieux où l'on avait retrouvé le plus de monnaies massaliotes : L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1894, p. 148 n. 2.

En ligne (MAV 1894) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57460472/f3.image>

Les Mémoires de l'Académie de Vaucluse sont en ligne sur [gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb344275870/date](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb344275870/date)

<sup>4</sup> G. Chapotat, La voie protohistorique Sud de la Croisée de Vienne, Essai de reconstitution de son tracé jusqu'à Marseille, ds Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est, XXXII (Etudes offertes à Jean-Jacques Hatt), fasc. 3-4, 1981, p. 83-91, spécialement fig. 1 p. 84.

Depuis Marseille, la piste serait passée par Eguilles, Cadenet, Lourmarin, Goult, Gordes, Vénasque, Vaison, Le Pègue et le Rocher des Aures...

<sup>5</sup> Par exemple fragments d'un petit bol corinthien de la fin du VIIe s. dans la "grotte C" : J. Courtin, S. Pélouard, Un habitat chasséen en Haute Provence la " Grotte C " de Baudinard (Var), ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (BSPF), Études et travaux, 68, 2, 1971, pp. 540-561, ici p. 542.

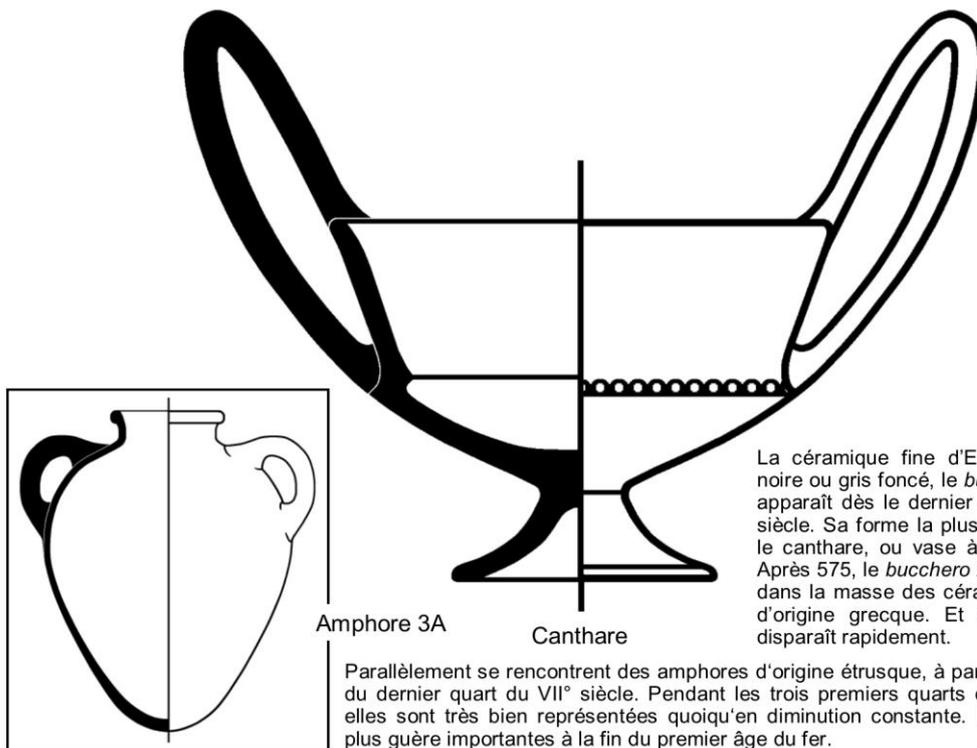
[https://www.persee.fr/doc/bspf\\_0249-7638\\_1971\\_hos\\_68\\_2\\_10345](https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1971_hos_68_2_10345)

Plus récents, on a des fragments d'une coupe attique des "petits maîtres" (550-525) dans la grotte de l'Eglise : J. Courtin, S. Gagnière, La grotte de l'Eglise, à Baudinard (Var), ds Gallia Préhistoire, 10, 2, 1967, pp. 282-300, ici p. 283.

[https://www.persee.fr/doc/galip\\_0016-4127\\_1967\\_num\\_10\\_2\\_1293](https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1967_num_10_2_1293)

# Pl. 61 : MATÉRIEL DU PREMIER ÂGE DU FER EN PROVENCE.

## CÉRAMIQUE ÉTRUSQUE ET GRECQUE D'OCCIDENT.

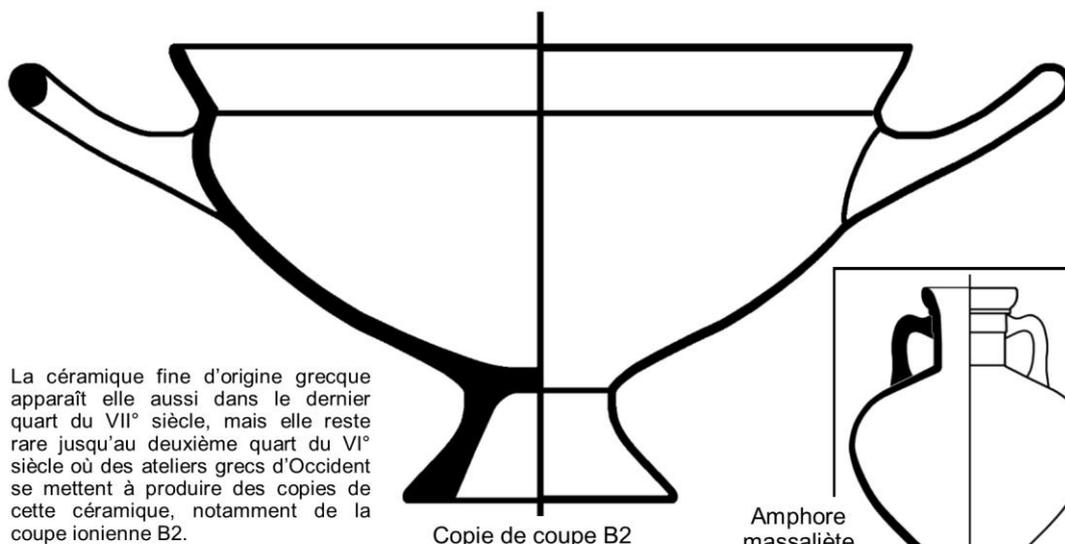


Amphore 3A

Canthare

La céramique fine d'Etrurie à pâte noire ou gris foncé, le *bucchero nero*, apparaît dès le dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle. Sa forme la plus courante est le canthare, ou vase à boire le vin. Après 575, le *bucchero nero* est noyé dans la masse des céramiques fines d'origine grecque. Et après 550 il disparaît rapidement.

Parallèlement se rencontrent des amphores d'origine étrusque, à partir également du dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle. Pendant les trois premiers quarts du VI<sup>e</sup> siècle, elles sont très bien représentées quoiqu'en diminution constante. Elles ne sont plus guère importantes à la fin du premier âge du fer.



Copie de coupe B2

Amphore  
massaliète

La céramique fine d'origine grecque apparaît elle aussi dans le dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle, mais elle reste rare jusqu'au deuxième quart du VI<sup>e</sup> siècle où des ateliers grecs d'Occident se mettent à produire des copies de cette céramique, notamment de la coupe ionienne B2.

Quant aux amphores d'origine grecque, elles sont également très rares au départ, les Grecs s'étant sans doute fournis chez les Etrusques. A partir du milieu du VI<sup>e</sup> siècle cependant, les ateliers grecs d'Occident ont commencé à diffuser des amphores "massaliètes" que l'on va retrouver sous différentes formes jusqu'au II<sup>e</sup> siècle.

(échelles indéterminées)



C'était chose faite autour de 600 avant notre ère. Selon la légende en effet, qui semble assez précise quant à la datation de l'évènement, des Grecs de Phocée (une ville d'Asie Mineure située à l'embouchure du golfe de Smyrne-Izmir) ont alors fondé Marseille après que l'un des leurs, nommé Protis, eut séduit la fille du roitelet régnant sur cette portion du littoral, la jeune Gyptis. Voilà pour la version classique fournie par Trogue Pompée et son abrégiateur Justin (IIe s. de notre ère)<sup>1</sup>. Pour une autre version, plus ancienne, reposant sur un texte d'Aristote transmis par Athénée de Naucratis (un Egyptien du IIe s. avant notre ère), le Grec s'appelait Euxène, et la jeune femme Petta (qu'Euxène aurait rebaptisée Aristoxène) : c'est leur fils qui se serait appelé Protis<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, en l'espace d'un quart de siècle après cet épisode, les Grecs ont multiplié les avancées dans toutes les directions, déployant la même énergie qu'ils avaient manifestée quelque temps auparavant aux côtés des Phéniciens - et qui avait rapidement amené ceux-ci à les considérer comme des rivaux encombrants. Toutes les pistes s'enfonçant vers l'intérieur ont été de nouveau prospectées.

L'une d'entre elles, la vieille artère Rhône-Saône, s'est naturellement révélée comme la plus importante - entre Marseille et Vienne, soit par la vallée soit par les premiers contreforts<sup>3</sup>. Par elle, les Grecs ont pu atteindre Vix, sur les pentes du mont Lassois, en Côte-d'Or, où ils ont émulé un commerce de deuxième main vers les rives de l'Océan et ses richesses en étain. En 1953, l'archéologue René Jouffroy a mis au jour dans la tombe d'une princesse à Vix le plus gros vase de bronze jamais retrouvé<sup>4</sup>. Il s'agissait d'un grand cratère<sup>5</sup> qui a dû être fabriqué à la fin du VIe siècle près de Tarente dans les Pouilles : haut de 1,64 mètre, il représentait une masse de 208 kilogrammes de bronze remarquablement ouvragé ! On imagine bien que pour payer avec un objet de ce prix, qu'il avait auparavant fallu acheminer, la contrepartie devait être énorme !

Par l'axe Rhône-Saône encore les Grecs ou leurs intermédiaires ont pu gagner le Jura et ses gisements salicoles - de ce sel "de source" dont on appréciait par-dessus tout la qualité dans l'Antiquité : une superbe amphore en bronze argenté d'origine étrusque, retrouvée à Conliège, à quelques kilomètres de Lons-le-Saunier, en témoigne de manière éclatante pour la fin du VIe siècle encore<sup>6</sup>. Au-delà du val de Saône, c'était l'Alsace qui s'ouvrait à eux avec ses gisements de soude (fort précieuse pour la fabrication du verre) et puis l'Allemagne, son or et ses fourrures, et encore la Baltique et son ambre - toutes régions qui constituaient déjà les objectifs du commerce naissant de l'Etrurie au Bronze final après avoir été plus ou moins ceux de Jason et de ses Argonautes au XIIIe siècle avant notre ère...

---

<sup>1</sup> Justin, Histoire Universelle, Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée XLIII, III.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/justin/livre41.htm#XLIII>

<sup>2</sup> Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, Le banquet des Sophistes, Livre XIII (joliment intitulé *De l'Amour*), 36.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/athenee/amour2.htm>

<sup>3</sup> G. Chapotat, La voie protohistorique Sud de la Croisée de Vienne, Essai de reconstitution de son tracé jusqu'à Marseille, ds Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est, XXXII (Etudes offertes à Jean-Jacques Hatt), fasc. 3-4, 1981, p. 83-91, spécialement fig. 1 p. 84.

<sup>4</sup> R. Joffroy, La tombe de Vix (Côte-d'Or), ds Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot (Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), 48, 1, 1954. pp. 1-68.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/piot\\_1148-6023\\_1954\\_num\\_48\\_1\\_1652](https://www.persee.fr/doc/piot_1148-6023_1954_num_48_1_1652)

<sup>5</sup> Grand vase où l'on mêlait l'eau et le vin pour rendre celui-ci buvable.

<sup>6</sup> L. Lerat, L'amphore de bronze de Conliège (Jura), ds Actes du colloque sur les influences helléniques en Gaule, Dijon, 1958, pp. 89-98. - S. Verger, Note sur un graffite archaïque provenant de l'habitat hallstattien de Montmorot (Jura), ds Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 142, 3, 1998. pp. 619-632, p. 630 et fig. 3 p. 631 (photo).

[https://www.persee.fr/doc/crai\\_0065-0536\\_1998\\_num\\_142\\_3\\_15894](https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1998_num_142_3_15894)

B. Bouloumié, Recherches sur les importations étrusques en Gaule du VIIIe au VIe siècle avant J.-C., Thèse de doctorat ès lettres et sciences humaines, Paris-Sorbonne, mai 1980, p. 424.

A détailler ces richesses, auxquelles il faut ajouter des esclaves par dizaines, on comprend mieux l'importance des présents offerts à la princesse de Vix - même s'il existait des voies secondaires : vallées du Massif central (que l'on pouvait gagner par les affluents du Rhône ou les fleuves côtiers languedociens) et grand axe durancien qui pénètre jusqu'au cœur des Alpes, par exemple, et que jalonnent les découvertes de Pertuis et Cadarache.

Etain, or, ambre, sel, soude, esclaves... Enjeux formidables dès lors qu'ils devinrent accessibles, et qui entraînaient des combats acharnés.

C'est le cas des conflits qui opposèrent les flottes massaliotes et puniques dans le courant du VI<sup>e</sup> siècle (date et lieu inconnus, peut-être vers 540, mais commémoration à Delphes)<sup>1</sup> puis de nouveau à l'aube du Ve siècle (vers 490, peut-être près du cap de la Nao, l'Artémision d'Espagne)<sup>2</sup> - et qui permirent à la cité grecque victorieuse de montrer qu'elle pouvait s'imposer à l'instar des Carthaginois comme une puissance de première grandeur dans le golfe du Lion.

Le rôle de Massalia fut sans doute tout autre dans la terrible bataille navale qui vit s'affronter entre 540 et 535 (un peu plus de cinq ans après la prise de la ville par les Perses d'Harpagès selon Hérodote)<sup>3</sup> les Phocéens d'Asie qui s'étaient réfugiés à Alalia (Aléria, en Corse), fondée vingt ans avant la chute de leur ville face aux troupes d'Harpagès<sup>4</sup>. Il semble en effet que les forces coalisées des Etrusques et des Carthaginois, victimes habituelles de leurs pratiques de piraterie, aient avant tout cherché là à réduire celle-ci<sup>5</sup>. Malgré la légende grecque qui les crédita d'une victoire "à la Pyrrhus" (les deux adversaires étant censés s'être entre-détruits), les Phocéens furent défaits, leurs bateaux quasiment tous coulés ou gravement endommagés, et les survivants repêchés furent lapidés par les Etrusques d'Agylla-Caere - qui étaient pourtant assez hellénisés pour que leur fût reconnu le droit de consacrer un trésor à Delphes après cette bataille pour "expier" le massacre des Phocéens<sup>6</sup>. Massalia, la Phocée de l'ouest, ne prit pas part au combat<sup>7</sup>. Gênée par les agissements de ses encombrants compatriotes, la ville laissa sans doute faire. Mais elle profita semble-t-il de l'affaiblissement des marines étrusque et punique dans la mer ligurienne, consécutif à la bataille, pour y renforcer sa présence.

Dans le dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle le *bucchero nero*, la céramique sombre des Etrusques, avait quasiment disparu du Midi méditerranéen<sup>8</sup>. Seules ont subsisté leurs amphores vinaires - même si la représentation de celles-ci a fortement chuté tout au long du siècle. Il semble en effet que les Etrusques ont alors privilégié un commerce de deuxième main abandonné aux Grecs - et très naturellement ceux-ci en ont profité pour pousser leurs propres intérêts.

---

<sup>1</sup> F. Villard, La céramique grecque de Marseille, VI<sup>e</sup>-Ve s., Paris, de Boccard, 1960, pp. 87-88.

<sup>2</sup> F. Villard, La céramique grecque de Marseille, pp. 88-90.

<sup>3</sup> Hérodote, Histoire, Livre I, CLXVI.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/cliio.htm>

<sup>4</sup> Hérodote, Histoire, Livre I, CLXV. - F. Villard, La céramique grecque de Marseille, VI<sup>e</sup>-Ve s., Paris, de Boccard, 1960, p. 82.

<sup>5</sup> Hérodote, Histoire, Livre I, CLXVI : « ... comme ils ravageaient et pillaient tous leurs voisins, les Tyrrhéniens et les Carthaginois mirent les uns et les autres en mer, d'un commun accord, soixante vaisseaux. »

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/cliio.htm>

F. Villard, La céramique grecque de Marseille, VI<sup>e</sup>-Ve s., Paris, de Boccard, 1960, p. 84 n. 8.

<sup>6</sup> Hérodote, Histoire, Livre I, CLXVII. - F. Villard, La céramique grecque de Marseille, VI<sup>e</sup>-Ve s., Paris, de Boccard, 1960, p. 84.

<sup>7</sup> F. Villard, La céramique grecque de Marseille, VI<sup>e</sup>-Ve s., Paris, de Boccard, 1960, pp. 83 et 85.

<sup>8</sup> M. Py, *Bucchero nero étrusque (B-NERO)*, ds M. Py (dir.), *Dicocer, Dictionnaire des céramiques antiques (VII<sup>e</sup> s. av. n. è.-VII<sup>e</sup> s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, Lattara 6, 1993 (réédité en 2007), pp. 134-140, ici p. 134.

En ligne (1993) : [syslat.on-rev.com/ArcheOnline/PUB1/PUB000024.pdf](http://syslat.on-rev.com/ArcheOnline/PUB1/PUB000024.pdf)

Pour le sommaire de l'ouvrage :

En ligne : <http://syslat.on-rev.com/DICOCER/d.lattara6.html>

Plus récent, mais plus languedocien : <http://syslat.on-rev.com/DICOCER/d.lattara14.html>

## 10.3.1. La céramique grecque d'Occident.

Tandis que leurs marchands se livraient au commerce du vin, de l'huile et des poteries tournées, dès le deuxième quart du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère certains artisans grecs avaient en effet créé des ateliers pour produire localement celles-ci.

### 10.3.1.1. La céramique grise monochrome.

La première de ces céramiques grecques d'Occident à avoir vu le jour est la céramique grise monochrome, ou céramique grise archaïque<sup>1</sup>.

On a déjà vu que la couleur d'une céramique dépend en grande partie de ce qui se passe pendant la cuisson, et surtout pendant la post-cuisson. Une couleur grise ou noire traduit une post-cuisson réductrice. Dans un four le combustible dégage une abondante fumée, et le carbone qu'elle contient absorbe une partie l'oxygène enfermé dans la pâte, notamment sous forme de composés ferreux. Si l'on veut une teinte grise (plus ou moins sombre) après avoir alimenté une dernière fois le feu, on empêche donc toute nouvelle arrivée d'oxygène et on laisse refroidir ainsi le chargement du four jusqu'à la température ambiante<sup>2</sup>. Ce procédé peut prendre place dans un four ou dans le cadre plus primitif d'une cuisson en meule : dans ce dernier cas les vases et le combustible sont simplement recouverts de mottes de terre. De toute manière on peut avoir des dépôts de carbone sur les parois des vases, plus abondants dans le cas d'une cuisson en meule<sup>3</sup>.

Obtenir une couleur grise uniforme suppose donc une bonne maîtrise technique. Si le potier n'obture pas son four assez rapidement, la pâte ne sera grise ou noire qu'en surface. Si l'étanchéité est incomplète, ou s'il le rouvre trop tôt, elle pourra présenter des oxydations superficielles ou un aspect "flammé".

Pour autant, on ne doit pas s'y tromper, ce ne sont certainement pas des critères esthétiques qui ont guidé les choix. Une cuisson réductrice assure avant tout des pâtes d'une bonne dureté et d'une bonne imperméabilité à des températures plus basses - et donc, à moindre frais<sup>4</sup>...

Telle quelle, la céramique grise monochrome a connu un franc succès : on a décompté en Provence jusqu'à sept centres de productions répartis entre le littoral (Marseille, étang de Berre) et l'arrière-pays (Alpilles, Comtat Venaissin et Var). Et dans certains groupes, notamment le groupe 1 de C. Arcelin, la teinte semble parfaitement identique d'un vase à l'autre<sup>5</sup>.

La réalisation de cette céramique requérait une assez grande technicité tant pour le façonnage au tour que pour la cuisson, et c'est bien pourquoi il semble possible de l'attribuer à des

---

<sup>1</sup> Sur ce sujet C. Arcelin, *La céramique grise archaïque en Provence*, Thèse, Aix-en-Provence, 1975, 3 tomes - publiée en 1984 : C. Arcelin-Pradelle, *La céramique grise monochrome en Provence*, Supplément n° 10 à la *Revue Archéologique de Narbonnaise*, Paris, CNRS, 1984.

Mes notes proviennent de la thèse.

M. Py, *Céramique grise monochrome (GR-MONO)*, ds M. Py (dir.), *Dicocer, Dictionnaire des céramiques antiques (VII<sup>e</sup> s. av. n. è.-VII<sup>e</sup> s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, Lattara 6, 1993 (réédité en 2007), pp. 445-452, spécialement p. 445.

En ligne (1993) : [syslat.on-rev.com/ArcheOnLine/PUB1/PUB000124.pdf](http://syslat.on-rev.com/ArcheOnLine/PUB1/PUB000124.pdf)

<sup>2</sup> C. Arcelin, *La céramique grise archaïque en Provence*, pp. 42-43.

S'il y avait eu arrivée d'air et d'oxygène, on aurait obtenu une couleur orangée (cuisson oxydante).

<sup>3</sup> On pourrait les éliminer en procédant à une nouvelle cuisson à 500° - en atmosphère oxydante.

<sup>4</sup> C. Arcelin, *La céramique grise archaïque en Provence*, p. 44.

<sup>5</sup> C. Arcelin, *La céramique grise archaïque en Provence*, p. 44.

A l'inverse, le groupe 7 (pourtant situé autour de Saint-Blaise) est crédité d'une technique moins assurée ou d'une installation plus précaire ne permettant pas de mettre en œuvre correctement le procédé.

potiers grecs, même si l'un des groupes reconnus en Provence (groupe 2) s'est attaché à produire des vases sombres qui devaient chercher à rappeler le *bucchero nero* sans y parvenir toujours (enduit brun ou orange) du fait d'une technique de cuisson mal maîtrisée<sup>1</sup>.

Cette céramique grise monochrome, ou archaïque, recevait fréquemment un décor incisé au peigne qui évoque, de loin, ses modèles : car le véritable trait de génie de ces artisans est d'avoir souvent décliné des formes empruntées à la céramique indigène, en particulier à la vaisselle de table (coupes et gobelets à boire)<sup>2</sup>.

C. Arcelin avait vu dans les différences relevées entre les groupes, tant au niveau de la technique que des formes, la possibilité de deux écoles. La première (assez curieusement dénommée école B)<sup>3</sup>, paraissant plus influencée par les apports grecs, et tournant à ce titre plus souvent des formes d'origine grecque (notamment le groupe 2 et le groupe 4), aurait été localisée sur la côte ou près de celle-ci (à l'exception du groupe 4 à Glanon/Glanum). Les ateliers de l'autre école (appelée école A) installées plus loin vers l'intérieur<sup>4</sup>, n'auraient fait qu'interpréter les leçons de l'école B avec un façonnage moins abouti. Toutefois C. Arcelin elle-même a signalé que les maladresses techniques des ateliers de l'école A pourraient avoir bien d'autres origines, une moins bonne qualité de l'argile notamment<sup>5</sup>.

En fait, de la même façon qu'on peut mettre en avant un caractère économique dans le choix de la production de céramique grise, on pourrait imaginer une cause politique à la différenciation qui semble s'opérer entre la côte et l'arrière-pays. A force de cadeaux, les Grecs s'étaient acquis quelques complaisances de la part de certains dynastes de l'arrière-pays, mais la situation devait demeurer instable - et souvent, précaire. Les aléas l'histoire de leur cité elle-même, en butte aux attaques de Comanos (frère ou demi-frère de "Gyptis") une génération après leur installation<sup>6</sup>, puis de Catumandus dans le premier quart du IV<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>, tout autant que la pression exercée presque partout au II<sup>e</sup> (qui devait induire Massalia à appeler Rome à son secours pour faire la police) montrent bien que les relations demeuraient fragiles. Il n'y a finalement que le long de la côte (où l'on pouvait s'échapper rapidement par la mer) et dans la zone comprise entre étang de Berre et Alpilles (voire sud du Vaucluse) que les Grecs semblent avoir réussi à s'assurer assez durablement le concours de ces dynastes - et encore, non sans que cela suscite la jalousie des peuplades ou des tribus voisines : Saint-Blaise, le vieux comptoir des rives de l'étang de Berre<sup>8</sup>, a été incendié vers 475 et ne renaîtrait vraiment qu'au II<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>... Dans ce contexte, on peut comprendre que les potiers grecs les plus habiles, ceux qui étaient peut-être déjà reconnus dans leur cité, aient préféré s'installer sur la côte ou dans les Alpilles plutôt que plus avant dans l'arrière-pays - et qu'ils aient laissé

---

<sup>1</sup> Il s'agit du groupe 2 de Ch. Arcelin-Pradelle : C. Arcelin, *La céramique grise archaïque en Provence*, Thèse, Aix-en-Provence, 1975, pp. 334-343, spécialement p. 339.

<sup>2</sup> A l'exception du groupe 4 de C. Arcelin, « *les formes n'ayant rien à voir avec le monde de la Méditerranée orientale dominant nettement l'ensemble des céramiques grises archaïques recueillies en Provence.* » : C. Arcelin, *La céramique grise archaïque en Provence*, p. 228.

<sup>3</sup> Groupes 1, 2, 4 et 6.

<sup>4</sup> Groupe 5, un ou plusieurs ateliers entre les gorges du Verdon et Salernes ou Carcès ; groupe 3 probablement plusieurs ateliers entre Saint-Blaise et le nord de la Durance.

<sup>5</sup> C. Arcelin, *La céramique grise archaïque en Provence*, p. 455 et s.

<sup>6</sup> Justin, *Histoire Universelle*, Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée XLIII, IV.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/justin/livre41.htm#XLIII>

<sup>7</sup> Justin, *Histoire Universelle*, Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée XLIII, V.

<sup>8</sup> Seul site où l'on aurait eu des ateliers (définissant le groupe 7) susceptibles de regrouper les caractères des deux écoles de C. Arcelin : C. Arcelin, *La céramique grise archaïque en Provence*, p. 455.

<sup>9</sup> Par exemple, B. Bouloumié, *Guide archéologique de Saint-Blaise, Saint-Mitre-les-Remparts, Bouches-du-Rhône*, Rognes, Ed. Provence, 1980.

celui-ci à leurs apprentis les plus aventuriers<sup>1</sup>... Il n'est donc pas exclu qu'il y ait eu une forme de filialisation des ateliers à partir de Massalia : à force de parler de régions plus ou moins arriérées, il ne faut pas oublier que les techniques productives, commerciales et financières avaient connu au Moyen-Orient puis au Proche-Orient un développement de quelques millénaires déjà si l'on veut le faire remonter jusqu'aux Sumériens et aux Babyloniens...

### 10.3.1.2. La céramique à pâte claire.

Poterie grecque d'importation, poterie grecque d'Occident empruntant à la poterie indigène... Pour occuper tous les créneaux, il manquait une imitation locale - adaptée au goût indigène - des vases tournés importés de Méditerranée orientale : c'est le rôle qui a été dévolu à la céramique à pâte claire anciennement appelée céramique pseudo-ioniennne - et plus récemment "céramique tournée claire" puis "céramique à pâte claire massaliète et de tradition massaliète"<sup>2</sup>.

La première est apparue dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Il s'agissait de céramique à pâte jaune paille, jaune rosé, jaune ocre (cuisson oxydante) reprenant principalement des formes grecques, ioniennes et plus tard attiques (coupe B2, *œnochoé* à embouchure ronde). Le décor était constitué de bandes peintes parallèles.

A la fin du VI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, assez loin dans l'arrière-pays (contreforts de la vallée du Rhône, région du Pègue dans la Drôme) s'est développé un style beaucoup plus exubérant qualifié de subgéométrique rhodanien. Quelques formes originales déjà (bols ou vases carénés munis d'une anse bifide) s'y ajoutaient aux formes classiques du répertoire, telle l'*œnochoé* à embouchure ronde. Mais c'est surtout son décor - mêlant à satiété croisillons, échelles verticales ou formant des zigzags horizontaux, chevrons, triangles ou rectangles hachurés, voire représentations figuratives (notamment d'oiseaux) - qui le caractérise. Il n'est pas exclu qu'il s'inspirât en partie du répertoire décoratif de la céramique indigène - faisant parfois appel aux chevrons et croisillons incisés en plus d'impressions fusiformes - mais celui-ci demeure bien plus discret.

Comme pour la céramique grise monochrome, on soupçonne ici l'existence de nombreux ateliers qui demeurent difficiles à cerner. Celui du Pègue a pu être identifié, mais ce n'était peut-être pas le seul à produire le style subgéométrique rhodanien.

### 10.3.1.3. Les amphores massaliètes.

Pour diffuser son produit phare, le vin, il restait enfin à Marseille à s'affranchir des productions grecques d'Orient ou étrusques et à créer son propre contenant, qui allait permettre aux indigènes d'identifier la Cité et ses marchands.

---

<sup>1</sup> Dans le cas du groupe 2, connu pour ses imitations fréquentes de formes grecques mais des problèmes techniques de cuisson réductrice mal maîtrisée, on pourrait même avoir l'un de ces artisans de deuxième rang sur la côte.

<sup>2</sup> C. Arcelin, La céramique grise monochrome en Provence, pp. 442-446.

Voir aussi M. Bats, Céramique à pâte claire massaliète et de tradition massaliète (CL-MAS), ds M. Py (dir.), *Dicocer, Dictionnaire des céramiques antiques (VII<sup>e</sup> s. av. n. è.-VII<sup>e</sup> s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, Lattara 6, 1993 (réédité en 2007), pp. 206-221.

En ligne (1993) : [syslat.on-rev.com/ArcheOnLine/PUB1/PUB000063.pdf](http://syslat.on-rev.com/ArcheOnLine/PUB1/PUB000063.pdf)

Plus récent (2001) : [syslat.on-rev.com/LATTARAPUB/PUBLAT/LATTARA14/PDF/028-20-CL-MAS-montage.pdf](http://syslat.on-rev.com/LATTARAPUB/PUBLAT/LATTARA14/PDF/028-20-CL-MAS-montage.pdf)

<sup>3</sup> M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, Collection de l'Ecole Française de Rome, 131, 1990, Rome-Paris, Ecole Française de Rome, tome 2, p. 550.

Dès le milieu du VI<sup>e</sup> siècle sont donc apparues dans l'arrière-pays les premières amphores massaliètes, rejointes à la fin du siècle par une seconde forme plus trapue<sup>1</sup>. A la fin du VI<sup>e</sup> siècle les amphores massaliètes représentaient les trois quarts environ du total des amphores retrouvées sur les sites de l'arrière-pays nîmois<sup>2</sup>.

Avec ces productions, céramique grise monochrome, céramique tournée claire, amphores, c'est dans la vie même des tribus de l'arrière-pays, à travers leur culture matérielle, les objets de leur quotidien, que les Grecs ont pris pied. C'est sans doute là que l'hellénisation toute relative de la région, qui aboutira au II<sup>e</sup> s. à la présence d'inscriptions gallo-grecques, trouve ses racines.

### 10.3.2. Grecs et Ligures au premier âge du fer.

Dès le VI<sup>e</sup> siècle il y a donc eu, malgré les divers conflits illustrés par l'épisode de Comanos, des contacts étroits entre Grecs et indigènes.

Pour la première fois on va trouver mention de ceux-ci dans des textes écrits par des Grecs de l'époque dite archaïque. Ils sont nommés Ligyes ou Ligyens, que l'on traduit en Ligures. Comme toujours, ou presque, c'est un nom que les Grecs leur ont attribué, et on ne sait pas exactement pourquoi.

Comme il se doit, l'origine de ce nom a fait couler beaucoup d'encre. Les premiers écrits nommant ceux-ci sont apparus sous le calame des Grecs de l'époque dite archaïque.

Ils ont nommé ses habitants Ligyes ou Ligyens (traduit en Ligures).

Ils ont nommé ses habitants Ligyes ou Ligyens (traduit en Ligures), du nom d'un peuple sauvage d'Asie Mineure qui occupait l'arrière-pays lointain de la Phocée d'Asie - selon le procédé qui consistait à attribuer à toute nouvelle peuplade que l'on abordait le nom d'un peuple déjà connu en Méditerranée orientale, en fonction de ses traits propres ou de critères géographiques de son territoire<sup>3</sup> : ainsi la litanie des peuples barbares rencontrés au cours d'un périple fournissait de précieuses indications sur ce que le voyageur devait s'attendre à trouver.

#### 10.3.2.1. Les Ligures, d'est en ouest.

Les Grecs ont pu emprunter le nom de Ligyes ou Ligyens à l'Asie Mineure. On sait en effet qu'au moins deux peuples voisins de nos Ligures, les Bébryces et les Ibères, sont dans ce cas.

---

<sup>1</sup> M. Bats, Amphores massaliètes (A-MAS), ds M. Py (dir.), *Dicocer, Dictionnaire des céramiques antiques (VII<sup>e</sup> s. av. n. è.-VII<sup>e</sup> s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, Lattara 6, 1993 (réédité en 2007), pp. 60-63.

En ligne (1993) : [syslat.on-rev.com/ArcheOnLine/PUB1/PUB000012.pdf](http://syslat.on-rev.com/ArcheOnLine/PUB1/PUB000012.pdf)

Plus récent (2001) : [syslat.on-rev.com/LATTARAPUB/PUBLAT/LATTARA14/PDF/008-06-A-MAS-montage.pdf](http://syslat.on-rev.com/LATTARAPUB/PUBLAT/LATTARA14/PDF/008-06-A-MAS-montage.pdf)

<sup>2</sup> M. Py, *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise*, p. 559

<sup>3</sup> C'est aussi semble-t-il le cas des Ibères : voir à ce titre O. Menghin, *Migrations mediterranae, origen de los Liguros, Iberos, Aquitanos, y Vascos ds Runa (Buenos aires)*, 1, 1948, pp. 111-195.

Le *Lakydon* lui-même, le paisible petit ruisseau qui coulait au fond du Vieux Port, trouve un équivalent exact en Crète : voir à ce propos F. Villard, *La céramique grecque de Marseille, VI<sup>e</sup>-Ve s.*, Paris, de Boccard, 1960, p. 76.

Les premiers admettent en effet des homonymes qui vivaient autour de Lampsaque, ville grecque fondée près de Troie par la Phocée originelle, celle d'Orient, comme Emporion a été fondée auprès des Bébryces d'Occident par la nouvelle Phocée, Massalia. Ces Bébryces orientaux sont cités par Charon de Lampsaque au Ve s. avant notre ère et par les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes au IIIe avant notre ère<sup>1</sup>.

Les Ibères pour leur part possédaient également des homonymes en Orient. Ils occupaient au IIIe s. avant notre ère un vaste territoire partagé aujourd'hui entre la Turquie et la Géorgie - entre Colchide, Sarmatie, Arménie, et une Albanie orientale. Ces Ibères orientaux, que l'on qualifie encore parfois de caucasiens, sont mentionnés entre autres très explicitement par Appien au IIe s. de notre ère dans son récit de la Guerre contre Mithridate (Ie s. avant notre ère).

Et les Ligures, alors ? Leur cas est plus complexe. On a effectivement trace de Ligures ou plus exactement de Ligyens d'Orient qui auraient occupé un territoire voisin de celui des Ibères caucasiens. Ils sont notamment cités par Hérodote qui mentionne dans l'armée de Xerxès, en 480, un corps de troupes formé, d'une part de Ligyens (ou Ligyens), d'autre part de Syriens ou Cappadociens<sup>2</sup>. Mais le nom lui-même pose problème parce que les copistes antiques paraissent avoir souvent confondu les lettres grecques *gamma* et *bêta*, ce qui ferait parfois de ces Ligyens des... Libyens<sup>3</sup>. C'est à ce titre que l'on a récusé de nombreux textes mentionnant ces Ligyens d'Orient - et que celui d'Hérodote, qui est pourtant sans ambiguïté puisqu'il les associe aux Perses et aux Cappadociens, a lui-même parfois été frappé de suspicion.

En fait, il semble plausible qu'à l'instar des Bébryces et des Ibères occidentaux, les Ligures ont été nommés selon le nom d'un peuple d'Orient connu des navigateurs antiques. Car ce sont eux, explorateurs, aventuriers, qui ont donné leur nom aux peuples rencontrés. Et naturellement leur souci n'était pas d'être précis sur le plan linguistique, mais bel et bien de mémoriser le plus facilement possible des données éventuellement utiles. De la sorte, un procédé très répandu depuis les Phéniciens au moins consistait à attribuer à tout nouvel emplacement<sup>4</sup> ou toute nouvelle peuplade que l'on abordait, en fonction des critères géographiques de son territoire ou de son caractère particulier, le nom d'un lieu ou d'un peuple déjà connu en Méditerranée orientale<sup>5</sup>. La litanie des peuples barbares rencontrés au cours

---

<sup>1</sup> K. et T. Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, 1, Paris, Firmin Didot, 1841, 1, *De rebus Lampsaci*, fragm. 6 et 7, p. 33.

En ligne (mais en latin) : <https://archive.org/details/fragmentahistori01mueluoft/page/n133>

Apollonios, Argonautiques, chant II.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/poetes/falc/apollonius/livre2.htm>

<sup>2</sup> Hérodote, Histoire, Livre VII, XXII.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/>

<sup>3</sup> Les Libyens, précurseurs potentiels des Berbères puisqu'ils seraient venus en Afrique du Nord depuis l'Espagne (mais 6.000 à 7.000 ans avant notre ère...) étaient clairement identifiés depuis le dernier quart du XIIIe s. avant notre ère : sous le vocable de Libous associés aux redoutables Peuples de la Mer (Mycéniens, puis Chypriotes), ils menaçaient alors l'Égypte.

<sup>4</sup> V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris, Armand Colin, 1902 (tome 1), ici pp.31-43 pour le modèle phénicien des villes grecques d'Astypalée.

<sup>5</sup> V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris, Armand Colin, 1902 (tome 1), ici p. 27 : « *Les thalassocrates imposaient une onomastique à leurs sites préférés.* »

En ligne :

tome 1 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5724558d/f12.image>

Le *Lakydon* lui-même, le paisible petit ruisseau qui coulait au fond du Vieux Port, trouverait lui-même un équivalent exact en Crète : F. Villard, *La céramique grecque de Marseille, VIe-Ve s.*, Paris, de Boccard, 1960, p. 76.

d'un périple fournissait ainsi de précieuses indications sur ce que le voyageur devait s'attendre à trouver. C'est même là l'origine de l'Odyssée, et V. Bérard l'a magistralement démontré<sup>1</sup>.

Pourquoi Ibères, ou Ligures ? Nous ne le saurons peut-être jamais, parce que nous ne pouvons pas appréhender le monde comme les découvreurs de l'Occident, Mycéniens, Chypriotes ou Phéniciens, puis Grecs, ont pu le faire.

Une hypothèse séduisante - parmi tant d'autres possibles, indécélables pour nous - c'est que le nom des Ligures leur venait d'une langue, criarde et naturellement barbare aux oreilles des Grecs, qui faisait appel à beaucoup de sons haut perchés. C'est en tout cas ce que peut suggérer le sens d'un mot grec assez proche, le terme de *lygies* qui qualifie le son de la harpe mais aussi les voix des sirènes<sup>2</sup>.

### 10.3.2.2 Les textes originels.

On ne sait pas davantage à quel moment précis apparaît le nom des Ligures. On dispose de plusieurs textes que l'on peut certes placer dans un ordre chronologique, mais cela ne nous aide guère.

Le premier document connu demeure difficile à exploiter. Il s'agit d'un fragment d'Hésiode (VIIIe s. avant notre ère) rapporté par Eratosthène cité par Strabon<sup>3</sup>... Hésiode y aurait mentionné les Aethiopiens, les Lygiens (Ligures) et les Scythes Hippémolges. Quatre siècles plus tard dans un autre texte Ephore de Cumes (IVe s. avant notre ère) a nommé les Celtes à la place des Ligyens<sup>4</sup>, entre les Aethiopes et les Scythes. Cela a parfois servi d'argument pour illustrer la progression des Celtes en Europe. Parce que deux des noms sont communs aux deux textes, on a en effet supposé qu'Ephore avait repris le texte d'Hésiode en l'actualisant. Mais cela semble incertain : d'abord l'authenticité du premier texte a fait question (en partie du fait de sa brièveté) ensuite il n'est pas sûr du tout qu'Ephore ait voulu se calquer sur l'énumération d'Hésiode - dans le cas même où elle serait authentique et où il l'aurait connue.

---

<sup>1</sup> V. Bérard, Les Phéniciens et l'Odyssée, Paris, Armand Colin, 1902 (tome 1), notamment pp. 52, 53-54 pour le principe et pp. 54-56 pour l'exemple très concret de Charybde et Skylla.

p. 52 : « C'est un document géographique. C'est la peinture poétique, mais non déformée, d'une certaine Méditerranée avec ses habitudes de navigation, ses théories du monde et de la vie navale, sa langue, ses Instructions Nautiques et son commerce. »

pp. 53-54 : « Ces marins écoutent plus volontiers les vers qui peuvent les servir dans leurs navigations. Tout en passant une heure agréable, ces hommes pratiques veulent apprendre le chemin des eldorados, la longueur du voyage et le retour à travers la mer poissonneuse ».

p. 54 : « Le plus souvent, en regard de l'Odyssée, on peut copier quelque passage de nos Instructions Nautiques. »

En ligne :

tome 1 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5724558d/f12.image>

<sup>2</sup> P. Arnaud, Les Ligures : la construction d'un concept géographique et ses étapes de l'époque archaïque à l'empire romain, ds V. Fromentin, S. Gotteland (dir.), Origines Gentium. Séminaire Bordeaux, 1996-1997, Bordeaux, Ausonius, 2001, p. 327-363.

En ce sens déjà Camille Jullian Histoire de la Gaule, Paris, Hachette, 1920-1926, p. 112, note 4.

En dernier lieu D. Garcia, Les Celtes de Gaule méditerranéenne. Définition et caractérisation, ds M. Szabó (dir.), Celtes et Gaulois, l'archéologie face à l'Histoire, les civilisés et les barbares du Ve au IIe siècle avant J.-C., Actes de la table ronde de Budapest 17-18 juin 2005, Centre archéologique européen, Bibracte, 2006, pp.63-76, ici p. 67.

<sup>3</sup> Strabon, Géographie, Livre VII, 3, 7.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/strabon/livre73.htm>

<sup>4</sup> Ephore de Cumes, Histoires, Livre IV, ds E. Cougny, H. Lebègue, Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules, Paris, Renouard, 1878-1892, Tome II : « ... dans ceux qui sont vers le notos et le midi sont les demeures des Aethiopes. Du côté du zéphyr et du couchant le pays est possédé par les Celtes ; vers borée et les ours habitent les Scythes. »

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/livres/cougny/polybe.htm>

Ephore a en effet fourni dans son texte une indication (les Æthiopes au midi, les Celtes au couchant, les Scythes au nord) que Strabon citant Eratosthène citant Hésiode n'a pas mentionnée. On a proposé de voir dans le fragment d'Hésiode les Éthiopiens au sud, les Scythes à l'est et les Ligures à l'ouest<sup>1</sup>. C'est un choix. Car on pourrait tout aussi bien lire les Éthiopiens au sud, les Scythes au nord et les Ligures à l'est - ce qui les placerait donc en Asie Mineure. On a vu qu'Hérodote mentionne dans l'armée de Xerxès, en 480, un corps de troupes formé, d'une part de Ligyens, d'autre part de Syriens ou de Cappadociens<sup>2</sup>. En fin de compte l'absence de localisation des peuples cités par Hésiode permet toutes les hypothèses : il peut s'agir de nos Ligures aussi bien que des Ligures d'Asie Mineure - ou même, encore, d'une autre peuplade appelée Ligyens de son temps... Selon un papyrus égyptien attribué au IIIe s. et parce que certains copistes ont parfois confondu les lettres grecques *gamma* et *bêta*, il pourrait même s'agir de Libyens dans le texte d'Hésiode<sup>3</sup> !

Le second texte citant les Ligures n'est pas vraiment plus sûr. Il s'agit des *Ora Maritima* du poète latin du IVe siècle (de notre ère) Rufus Festus Avienus qui aurait puisé dans des sources massaliotes ou carthagoises du VIe siècle avant notre ère. Il y mentionne les rudes Ligures (*Ligyas asperi*)<sup>4</sup> qui occupent le littoral après les Ibères. Mais Avienus ne semble pas avoir utilisé que des sources très anciennes, ou bien il a établi des liens entre ces sources et des noms utilisés de son temps (exactement comme nous lorsque nous parlons d'Italie, de Grèce ou de Provence) : sous son calame apparaît par exemple le nom d'Orbus (l'Orb)<sup>5</sup> qui n'avait certainement pas cours au VIe siècle<sup>6</sup>. Sa mention des Ligures paraît donc assez peu probante. Le troisième document souvent retenu est celui du pseudo-Scylax<sup>7</sup> qui a également cité les Ligures<sup>8</sup>. Malheureusement ce texte est d'une chronologie très incertaine. Il pourrait remonter à la fin du VIe siècle avant notre ère, mais tout ce que l'on peut avancer avec certitude est qu'il est au moins du IVe siècle.

C'est donc finalement un texte d'Eschyle, cité par Strabon, qui fournit la première mention bien datée du vocable de Ligures sur notre arc côtier. Dans la première moitié du Ve s. avant

---

<sup>1</sup> D. Garcia, Les Celtes de Gaule méditerranéenne, Définition et caractérisation, ds M. Szabó (dir.), Celtes et Gaulois, l'archéologie face à l'Histoire, les civilisés et les barbares du Ve au IIe siècle avant J.-C, Actes de la table ronde de Budapest 17-18 juin 2005, Bibracte (Glux-en-Glenne), Centre archéologique européen, 2006, pp.63-76, ici p. 67.

En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00102133/document>

<sup>2</sup> Hérodote, Histoire, Livre VII, XXII.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/>

Voir aussi D. Garcia, Les Celtes de Gaule méditerranéenne, p. 70.

<sup>3</sup> D. Garcia, Les Celtes de Gaule méditerranéenne, p. 67.

<sup>4</sup> Festus Avienus, *Ora Maritima*, Les régions maritimes, vers 606.

En ligne : <http://www.thelatinlibrary.com/avienus.ora.html>

et : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/avienus/maritimes.htm>

<sup>5</sup> Plus proche de l'*Orobis* de Ptolémée (IIe s. de notre ère) que de l'*Orbis* de Strabon à l'époque augustéenne.

Voir aussi V. Ropiot, Trois exemples d'axes fluviaux en Languedoc occidental et en Roussillon du VIe s. au IIe s. av. n.è., ds Dialogues d'Histoire Ancienne, 29, 1, 2003. pp. 77-107, en particulier p. 79 : « *il n'est pas exclu qu'il ait puisé le nom de l'Orb dans une source de date plus récente et peut-être même d'époque romaine.* »

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/dha\\_0755-7256\\_2003\\_num\\_29\\_1\\_1551](https://www.persee.fr/doc/dha_0755-7256_2003_num_29_1_1551)

<sup>6</sup> Festus Avienus, *Ora Maritima*, Les régions maritimes, vers 584-585.

<sup>7</sup> Il s'agit d'un auteur anonyme que l'on a voulu rapprocher en le nommant ainsi d'un Scylax de Caryanda (Carie) qui aurait exploré les côtes de l'Indus jusqu'à l'Arabie à la fin du VIe ou au début du Ve siècle avant notre ère (aucun rapport avec la Méditerranée occidentale donc).

<sup>8</sup> Pseudo-Scylax, Périple, 3 et 4.

Le passage est cité intégralement par D. Garcia, Les Celtes de Gaule méditerranéenne, p. 67.

Autres versions :

J.-C. Poncelin de La Roche-Tilhac (1797) : <http://encyclopedie.arbre-celtique.com/de-l-europe-10243.htm>

K. Müller (1855, en latin) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k28215w/f168.image>

notre ère, le tragédien a raconté qu'Héraclès s'était heurté aux Ligyens (ou Ligures)<sup>1</sup> dans une vaste plaine - qui allait devenir la Crau après que pour aider son fils Zeus eut fait pleuvoir des grêles de galets ronds sur les importuns. Le choix de placer ces Ligyens en face d'Héraclès (qui a mis ses pas dans ceux du Phénicien Melkart<sup>2</sup> et des Chypriotes en Méditerranée occidentale) suggère que le nom pouvait paraître ancien à Eschyle, mais rien ne permet de qualifier et encore moins de quantifier cette ancienneté.

### 10.3.2.3. Ligures et Grecs.

Voilà donc les Ligures. Et les limites du mot. C'est un terme générique que les Grecs ont attribué à une population rencontrée dans l'arrière-pays de la Phocée d'Occident, Massalia, et en aucun cas le nom que cette population se donnait<sup>3</sup>. Il est assez probable par ailleurs que cette population elle-même ne se concevait pas comme un tout mais comme une mosaïque de peuplades. En 1959, R. Dion avait formulé une excellente définition du terme, que D. Garcia a rappelée en 2006<sup>4</sup> : « *Ligure est le nom que les Grecs ont donné aux moins civilisés des peuples avec lesquels leurs entreprises colonisatrices en Méditerranée occidentale les ont fait entrer en contact. Sa valeur est comparable à celle du nom Indien dans la langue des colons modernes de l'Amérique.* »

Au Ier siècle avant notre ère Poséidonios, repris par Diodore de Sicile et Strabon<sup>5</sup>, décrivait encore ces Ligures comme des êtres frustes et primitifs, maintenus dans la sauvagerie par la dureté de leur vie, et faisant preuve d'une endurance et d'une résistance extraordinaires. Perfide, menteur, mais aussi très malin, le personnage du Ligure peut être considéré dans la littérature antique comme un véritable Ulysse barbare<sup>6</sup> - et la comparaison vient à point pour rappeler que les Grecs n'étaient pas eux-mêmes des modèles d'honnêteté et de rectitude. L'épisode d'Alalia en constitue une bonne démonstration, même si dans celui-ci Massalia en est sortie à son avantage. Que cela fût le fait des uns ou des autres, les relations des Grecs d'Occident avec l'arrière-pays n'ont donc pas toujours été aussi faciles que pourraient le laisser supposer les traces de leurs trafics ou les implantations d'ateliers de céramique dans l'arrière-

---

<sup>1</sup> Strabon, Géographie, Livre IV, Chapitre 1, 7. « Eschyle [...] fait dire à Prométhée dans ses vers pour indiquer à Hercule la route qu'il doit suivre du Caucase aux Hespérides : "Puis tu rencontreras l'intrépide armée des Ligyens [là où] Jupiter [...] amassera au-dessous du ciel de lourds et sombres nuages, et fera disparaître la surface de la terre sous une grêle de cailloux arrondis". »

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/strabon/livre41.htm>

<sup>2</sup> V. Bérard, Les Phéniciens et l'Odyssée, Paris, Armand Colin, 1902 (tome 1) et 1903 (tome 2), ici tome 1, notamment pp. 210-211, 218, 268, et tome 2, notamment pp. 379 et 570.

En ligne :

tome 1 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5724558d/f12.image>

tome 2 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5774174h?rk=21459;2>

<sup>3</sup> En ce sens, parfaitement clair, pour les Ligures comme pour les Celtes : Strabon, Géographie, Livre I, Chapitre II, 27 : « ... ils adoptèrent aussi pour cette partie de la terre des dénominations générales, soit les noms simples de Celtes et d'ibères, soit les noms mixtes de Celtibères et de Celloscythes, étant réduits par ignorance à ranger ainsi sous une seule et même dénomination des peuples séparés et distincts ... »

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/strabon/livre1.htm>

<sup>4</sup> R. Dion, Géographie historique de la France. Annuaire du Collège de France, 59, 1959, p. 494-506.

Cité par D. Garcia, Les Celtes de Gaule méditerranéenne, p. 67.

<sup>5</sup> Diodore, Bibliothèque historique, Livre IV, 20 et Livre V, 39.- Strabon, Géographie Livre III, Chapitre 4, 17 et Livre V, Chapitre 2, 1.

<sup>6</sup> L'expression est empruntée à C. Jullian, Histoire de la Gaule, Tome 1, Paris, Hachette, 1920, p. 132.

On trouve dans cet ouvrage (pp. 127 et suivantes) une bibliographie du Ligure dans l'Antiquité.

pays - et c'est cette fois la tentative de Comanos<sup>1</sup> pour s'emparer de la cité, une génération après l'installation des Grecs, qui en fournit l'illustration.

En fait, comme on peut s'y attendre dans un monde au pouvoir atomisé, de nombreuses situations très diverses ont dû se juxtaposer selon le moment et la peuplade concernée.

D'une manière générale pourtant, et dans la tradition du Bronze final peut-être, il semble que la Provence est restée relativement fermée à la mer. Les productions de l'un des ateliers de céramique grise archaïque, le groupe I de C. Arcelin-Pradelle centré sur Antipolis-Antibes qui a fourni 90% du matériel, en offrent un exemple. De diffusion exclusivement maritime, elles ne sont parvenues qu'exceptionnellement dans l'arrière-pays<sup>2</sup> - exactement comme si en dehors de quelques vallées côtières, comme celle de l'Argens, la Provence littorale demeurait extrêmement méfiante face à la mer. Cette approche mérite cependant d'être nuancée. Elle ne trouve peut-être de sens que dans la partie varoise de la côte. A l'est, le comptoir grec d'*Antipolis* (Antibes) a pris la suite d'un habitat perché indigène dont la présence et l'activité fortement tournée vers les échanges indiquent assez l'intérêt porté à la mer<sup>3</sup>. Bien plus tard, en 181, c'est contre les Ingaunes établis en Ligurie italienne que Massalia réclamerait la première intervention de Rome. Mais en 154, c'est sous le prétexte qu'ils détroussaient les voyageurs sur les chemins côtiers, et non pour piraterie, que la cité demanderait la deuxième intervention romaine contre les Oxybiens et les Décéates du Var et des Alpes-Maritimes. En fait ils menaçaient certainement les installations de pêche que les Grecs déployaient sur le littoral très poissonneux, mais depuis l'intérieur. Sur la côte les établissements massaliotes concurrençaient peut-être quelques villages de pêcheurs indigènes qui tentaient de s'y opposer, mais il n'y avait pas là matière à intervention - et l'argument invoqué, pour paraître vraisemblable à Rome, a fait référence aux routes terrestres.

Même si les Grecs toléraient les autres marines, phénico-punique ou étrusque, avant tout parce qu'ils ne pouvaient pas (encore) les évincer, la mer de notre arc côtier était grecque. Et pour asseoir et affirmer cette primauté, dès le premier tiers du VIe s. les Massaliotes ont commencé à aménager des points d'atterrissage le long du littoral, simples échelles dans des sites indigènes comme à *Antipolis* ou *Agathe* (Agde)<sup>4</sup> mais aussi parfois véritables villes telle Emporion-Ampurias fondée dans le premier quart du VIe s. dans la baie de Rosas<sup>5</sup>. A partir du dernier tiers du VIe s., à l'exemple précoce d'Emporion, on voit se développer de véritables cités grecques sur certains sites de comptoirs précédemment créés en milieu indigène, à Arles<sup>6</sup> par exemple.

---

<sup>1</sup> Fils de Nannos roi des Ségobriges selon Justin - et donc un frère de la jeune Petta/Gyptis offerte à Euxène/Protis...

Justin, Histoire Universelle, Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée XLIII, III et IV.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/justin/livre41.htm#XLIII>

<sup>2</sup> C. Arcelin, La céramique grise archaïque en Provence, Thèse, Aix-en-Provence, 1975, pp. 344-392, ici pp. 277-281.

<sup>3</sup> M. Bats, Antibes, ds (Collectif) Voyage en Massalie, 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud, Marseille, Musées de Marseille/Edisud, 1990, p. 220.

<sup>4</sup> O. Bérard, Agde, ds (Collectif) Voyage en Massalie, 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud, Marseille, Musées de Marseille/Edisud, 1990, pp. 182-185, ici p. 184 (comptoir phocéén à Agde, deuxième et troisième quarts du VIe s.).

<sup>5</sup> M. Aubert, M. T. Llecha, E. Sanmarti, Ampurias, ds Voyage en Massalie, pp. 176-181, spécialement p. 177.

Le nom grec de la ville (Emporion) illustre bien l'évolution de l'échelle devenue *polis*.

Sur le terme d'*emporion*, on peut voir J. Velissaropoulos, Le monde de l'emporion, ds Dialogues d'Histoire Ancienne, 3, 1977, pp. 61-85.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/dha\\_0755-7256\\_1977\\_num\\_3\\_1\\_2689](https://www.persee.fr/doc/dha_0755-7256_1977_num_3_1_2689)

<sup>6</sup> P. Arcelin, Arles, ds Voyage en Massalie, pp. 194-201, spécialement p. 195 (*emporion* grec à partir de 530 environ) et p. 198.

Cette puissance maritime transparaît dans les ambitions de Massalia. Dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, sous le commandement du savant Euthymènes, elle a lancé une expédition vers les côtes d'Afrique qui a atteint le fleuve Sénégal. Abusé par les crocodiles qu'il y avait vus et qui étaient pour les Grecs des animaux exclusivement nilotiques, Euthymènes devait avancer l'idée, réfutée un siècle plus tard par Hérodote, que le grand fleuve d'Egypte venait de l'Atlantique<sup>1</sup>...

## 10.4. L'ÉMERGENCE DE CHEFFERIES ET DE GRANDS AXES DE COMMUNICATION

Le mode de vie des populations s'est-il pour autant brutalement modifié à la faveur de la diffusion des poteries grecques d'Occident ? Naturellement non. On observe au contraire une grande continuité dans les modes de vie.

Mais on voit apparaître et se multiplier à cette époque les témoins matériels d'une inégalité sociale qui ne cessera plus de croître.

Des tombes de chefs, garnies en objet de luxe, trahissent un phénomène d'accroissement de la différenciation sociale connu depuis longtemps en Europe centrale - mais que le Midi méditerranéen avait semble-t-il ignoré jusque-là. Non que la distinction sociale en fût absente, on y a rencontré des objets de prestige bien longtemps auparavant (grandes lames de silex du Néolithique final par exemple) - mais plutôt parce que la rareté des matières premières susceptibles de constituer des enjeux et les conditions climatiques l'avaient maintenu dans une extrême pauvreté. Or les conditions climatiques avaient changé à partir de la fin du XI<sup>e</sup> s. et, sans posséder plus de ressources naturelles, la région se trouvait à présent parcourue par certains des grands axes permettant d'atteindre les régions productrices - et ainsi, en partie (car il y avait aussi le Languedoc et l'isthme gaulois)<sup>2</sup> des destinées de Massalia.

L'activité intense des Etrusques et surtout des Grecs à partir du VII<sup>e</sup> siècle a donc été vraiment déterminante : en proposant des objets d'échanges inconnus des indigènes (et donc, véritablement, sans prix) elle a permis aux chefferies naissantes de mieux s'affirmer matériellement et, partant, de mieux s'affirmer socialement et politiquement.

Mais cette évolution trouve ses racines bien auparavant, dès lors que la possession de biens purement matériels a été reconnue comme une marque et une source de puissance ou de pouvoir. A ce titre l'apparition des "trésors" métalliques de la fin de l'âge du bronze, qui traduit la première revalorisation du métal par des contacts avec l'étranger, a pu se révéler décisive : certains trésors en effet ont pu favoriser le prestige de la tribu ou de son chef - notamment, après qu'ils les eussent constitués ou se les fussent accaparés, en générant les premiers retours. Comment expliquer sinon les deux roues de char avec leur moyeu en bronze trouvés au XVIII<sup>e</sup> siècle à Fa dans l'Aude<sup>3</sup> ? Pourrait lui faire pendant le char "processionnel" de la Côte-Saint-André trouvé en 1888 avec un seau et un bassin en bronze, que l'on pourrait

---

<sup>1</sup> Hérodote, Histoire, Livre II, XX et surtout XXI et XXIII.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/euterpe.htm>

P. Fabre, Les Massaliotes et l'Atlantique, dans 107<sup>e</sup> Congrès National des Sociétés Savantes, Brest 1982 (Paris, 1983), pp. 25-49 et spécialement p. 29.

<sup>2</sup> Le seuil de Naurouze ou du Lauragais.

<sup>3</sup> J. Guilaine, L'âge du bronze en Languedoc occidental, Roussillon, Ariège, Mémoires de la Société Préhistorique Française, 9, 1972, Paris, Klincksieck, pp. 298-300.

situer pour sa part autour de 700<sup>1</sup>. C'est en partie sur la base de cette dernière découverte que G. Chapotat a formulé l'hypothèse d'une voie empruntant non pas les rives du Rhône mais un itinéraire plus en retrait - et passant notamment par Lourmarin, Goult et le Pègue dans la Drôme<sup>2</sup>... On a vu plus haut que ce cheminement pourrait trouver son origine à l'âge du bronze, alors que le Rhône était parfois réduit à peu de choses (notamment au Bronze ancien et au Bronze final)<sup>3</sup> tout en restant soumis aux crues potentiellement très violentes de ses affluents méridionaux. Les premiers reliefs auraient alors été à la fois plus lisibles et plus sûrs. Dans le Luberon, on se souvient que les premiers contacts avec la Méditerranée orientale, matérialisés par les stèles de la Brémonde et de Salen, pourraient dater de la fin du XIe ou du Xe siècle. Cela pourrait conforter l'ancienneté du grand axe de circulation que G. Chapotat avait pressenti. Il n'est certainement pas anodin qu'une stèle voisine de celles de Buoux ait été retrouvée au Pègue en remploi dans un mur du Ve siècle<sup>4</sup>. Par ailleurs on a effectivement retrouvé sur les sites de la Gardi et du Castellar à Goult des témoins du premier âge du fer<sup>5</sup>. Mais il semble préférable de mettre ces deux sites en relation avec l'axe héracléo-domitien - et de situer à Saint-Saturnin-lès-Apt, où l'on a découvert des objets de prestige<sup>6</sup>, les traces de cette très ancienne piste du métal. Celle-ci en tout cas établirait un lien, autour du Fort de Buoux, entre le moule de fondeur de la fin du Bronze moyen (ou début du Bronze final)<sup>7</sup> et le "trésor" que l'on hésite à attribuer à la fin du Bronze final IIIb ou le tout-début du premier âge du fer<sup>8</sup>. On pourrait également intégrer à cette perspective la nécropole des Lauzières (Bronze final II et III)<sup>9</sup>. Pour autant ce n'était pas le seul grand axe méridien connu : en témoigne plus à l'est le groupe des tumulus de Pertuis, au-dessus d'un passage de la Durance situé au

---

<sup>1</sup> G. Chapotat, Le char processional de La Côte-Saint-André (Isère), ds Gallia, 20, 1, 1962. pp. 33-78, ici pp. 33 et 77.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/galia\\_0016-4119\\_1962\\_num\\_20\\_1\\_2348](https://www.persee.fr/doc/galia_0016-4119_1962_num_20_1_2348)

<sup>2</sup> G. Chapotat, La voie protohistorique Sud de la Croisée de Vienne, Essai de reconstitution de son tracé jusqu'à Marseille, ds Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est, XXXII (Etudes offertes à Jean-Jacques Hatt), fasc. 3-4, 1981, p. 83-91, spécialement fig. 1 p. 84.

<sup>3</sup> M. Magny et P. Olive, Origine climatique des variations du niveau du lac Léman au cours de l'Holocène, ds Archives suisses d'anthropologie générale, 45, 1981, 2, pp. 159-169 et spécialement pp. 166-167 (Léman privé d'exutoire au Bronze ancien puis au Bronze final).

<sup>4</sup> D. Garcia, Monuments cultuels du premier âge du Fer méridional, Évolution, transformations, destructions, ds Documents d'Archéologie Méridionale, tome 34, 2011, pp. 341-349, ici p. 343.

En ligne : <http://dam.revues.org/2755>

<sup>5</sup> La Gardi : CAG 84/2, p. 251 (051, 7, traces d'une habitation). Le Castellar de Goult : CAG 84/2, p. 250 (051, 2, fragments d'amphores étrusques du premier âge du fer).

<sup>6</sup> A. Dumoulin, Recherches archéologiques dans la région d'Apt (Vaucluse), ds Gallia, 16-1, 1958, pp. 197-241, ici p. 197-205.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/galia\\_0016-4119\\_1958\\_num\\_16\\_1\\_2229](https://www.persee.fr/doc/galia_0016-4119_1958_num_16_1_2229)

Voir aussi P. Arcelin, Les civilisations de l'âge du fer en Provence, ds J. Guilaine (dir.) La préhistoire française, Tome II, Paris, CNRS, pp. 657-675, ici p. 661. - B. Bouloumié, C. Lagrand, Les bassins à rebord perlé et autres bassins de Provence, ds Revue Archéologique de Narbonnaise (RAN), 10, 1977. pp. 1-31, ici p. 26. - CAG 84/2, pp. 340-341 (118, 37).

<sup>7</sup> J. Vital, Le Bronze moyen, ds J. Buisson-Catil et J. Vital (dir.), Âges du bronze en Vaucluse, Notices d'archéologie vauclusienne, 5, Avignon, Barthélémy, 2002, pp. 106 et 114.

<sup>8</sup> F. Sauve, Le Vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le Village et l'ancien Fort, Saint-Symphorien, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1904, 2, pp. 128-191, ici p. 179.

En ligne (MAV 1904) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5530598g/f3.image>

L. Rochetin, Archéologie vauclusienne, la vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1894, pp. 125-162, ici pp. 135-136.

En ligne (MAV 1894) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57460472/f3.image>

<sup>9</sup> A d'Anna, A. Muller, R. Coutel et J. Courtin, Les Lauzières, ds J. Buisson-Catil et J. Vital (dir.), Âges du bronze en Vaucluse, Notices d'archéologie vauclusienne, 5, Avignon, Barthélémy, 2002, p. 224.

débouché du vallon de la Dévention ou en-dessous de Cavaléry<sup>1</sup>... Sans remettre en cause la validité de la voie imaginée par G. Chapotat, cela en tempère sans doute un peu la portée.

Quoi qu'il en soit le "trésor" de Buoux évoqué dans le chapitre précédent était bien annonciateur de temps nouveaux : en même temps qu'il affirme l'importance du site, qu'il s'agit du magot d'un bronzier, du trésor d'un groupe tribal ou déjà de celui d'un chef l'ayant réuni pour fonder son prestige personnel, il traduit très vraisemblablement une véritable puissance en gestation.

Cette puissance, parce qu'elle était tributaire du trafic des agents méditerranéens, demeurait étroitement liée aux grands axes de communication qui étaient en train de se mettre en place - et que l'on retrouvera, pour certains d'entre eux, jusqu'à l'époque romaine et au Moyen Age. On le voit assez bien dans le vallon de la Dévention : on y a découvert deux nécropoles gallo-romaines qui indiquent la présence d'une voie de quelque importance, et les textes médiévaux révèlent la présence toute proche du petit *castrum* de Sanson<sup>2</sup>. Quant au Fort de Buoux, on verra dans le chapitre suivant, même si cela reste très ténu, qu'il peut être tentant d'y situer la ville de Luerion (Louérien), la ville du Luberon mentionnée par Strabon<sup>3</sup> et jusqu'à présent plus ou moins mythique...

On peut imaginer qu'il existait depuis le Néolithique tout un réseau diffus de chemins empruntant à peu près toutes les voies naturelles de communication. Au Chalcolithique et pendant l'âge du bronze, outre l'effondrement démographique les conditions climatologiques ont dû imposer un tri. Les chemins qui étaient les plus sensibles aux conditions climatologiques, notamment parce qu'ils parcouraient des zones où l'eau était susceptible de tout emporter ou de s'accumuler dangereusement en cas de précipitations violentes ou très abondantes, ont dû être délaissés. A partir du premier âge du fer, certains de ces chemins semblent se démarquer nettement. Ils deviennent surtout plus visibles, parce que ce sont ceux que les aventuriers méditerranéens ont emprunté dans leur quête de matières premières. Ils sont donc jalonnés de trouvailles d'objets de prestige avec lesquels ces derniers ont acheté leur liberté de circuler.

A ce titre ils procuraient un surcroît de prestige aux chefs (sans doute déjà des dynastes)<sup>4</sup> qui régnaient sur les peuplades dont ils traversaient le territoire. C'était sans doute particulièrement vrai là où se trouvaient des passages malaisés qui étaient plus faciles à contrôler où qui nécessitaient l'aide d'un guide ou d'un passeur. A une tout autre échelle, c'est un peu la fortune des Phéaciens de l'Odyssée qui se reproduirait là<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> L. Tallah, Carte archéologique de la Gaule (CAG) 84/2, Le Luberon, le pays d'Apt, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2004, p. 294 (089, 5 et 3).

Le vallon de la Dévention abrite deux nécropoles gallo-romaines qui témoignent de la pérennité de ce passage (près duquel s'est encore établi au Moyen Age le petit *castrum* de Sanson).

Le site de Cavaléry a livré des vestiges d'un âge du fer imprécis.

<sup>2</sup> J. Marsily, Connaissez-vous votre ville, Pertuis ? Extrait du Bulletin municipal n° 4, 1974, pp. 3-22, ici p. 13 (... *castrum quod defensum vocatur Sanson...in quo defensum est quoddam fortalitium quod vocatur Sancti Petri de Sanson...*).

Voir également P.-A. Février (dir.), Inventaire Général des Monuments et des richesses artistiques de la France, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Vaucluse, Le pays d'Aigues, Paris, Imprimerie Nationale, 1981, p. 522.

<sup>3</sup> Strabon, Géographie, Livre IV, 1, 11 et 6, 3.

En ligne :

<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/strabon/livre41.htm>

<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/strabon/livre46.htm>

<sup>4</sup> Il y avait en effet transmission intergénérationnelle d'objets - même si l'on ne peut pas complètement écarter qu'ils fussent liés à une fonction plutôt qu'à un lignage.

<sup>5</sup> C'est aussi sans doute la cause de l'infortune de Troie qui avait sans doute voulu abuser de sa situation de contrôle des Détroits - mais ici il n'était pas question, pas encore, de lancer des opérations militaires dans l'arrière-pays. Il fallait en passer par les exigences, les caprices ou la versatilité des dynastes - en attendant l'entrée en scène de Rome au IIe siècle.

Pour les échanges entre peuplades cela ne changeait pas grand-chose, mais pour leurs maîtres cela changeait tout. Cela leur permettait de se distinguer, d'accroître la distance entre eux et leur peuple - bref, d'être plus... chefs. Quand elle ne la crée pas de toutes pièces, l'affirmation d'une supériorité renforce toujours celle-ci. C'est le propre de toutes les élites politiques auto-proclamées, les nôtres par exemple<sup>1</sup>. C'est le propre également de toutes les politiques de prestige - jusqu'à ce que la vanité les emmène à la démesure (l'hybris ou hubris des Grecs)<sup>2</sup>... Louis XIV ou Napoléon Ier, par exemple, que l'on admire encore tellement en France malgré les millions de morts qu'ils ont causées. Il semble pourtant qu'il y aurait tout lieu de leur préférer Henri IV. Mais c'est ainsi que se forge - ou que l'on forge - la culture socio-politique d'un pays, ou son inculture... Au-delà de la démonstration politique, on pourrait cependant encore se demander s'il n'y a pas chez ces personnages un réel aveu d'impuissance, ou de doute névrotique, pour éprouver le besoin de s'entourer de tant de signes de pouvoir. La grandeur en tout cas est ailleurs.

Au premier âge du fer, dans la région, on ne risquait pas encore la démesure. Mais l'émergence de grands axes de communication, en permettant l'acheminement des symboles de distinction sociale, semble indissociablement liée à celle de chefferies au caractère plus affirmé. A ce titre, on peut considérer qu'il y a sans doute eu une réelle dimension politique dans le développement de ces grands axes commerciaux.

Plus au nord, on parle très rapidement de tombes princières car de nombreux objets de prestige y entourent parfois femmes ou enfants - ce qui établit la présence de dynasties régnautes, même si rien ne permet de présumer leur durée.

se sont donc signalées par leur richesse : on y trouve des bijoux, des armes qui trahissent l'assise guerrière de ces chefferies, ainsi que des vases en bronze le plus souvent d'origine étrusque, mais aussi parfois grecque, représentant des masses de métal d'un prix inouï. C'est dans ce cadre qu'il faut placer l'extraordinaire cratère de Vix déjà mentionné plus haut.

### 10.4.1. La tombe de Saint-Saturnin-lès-Apt.

Dans la région, beaucoup plus modestement, on peut citer la tombe plate à inhumation de Saint-Saturnin-lès-Apt, datée successivement du VIIe siècle ou de la première moitié, puis du milieu, du VIe siècle<sup>3</sup>. On pourrait éventuellement la mettre en relation avec le site de Perréal ou l'on aurait identifié jadis « *un morceau de poterie hallstattiene* »<sup>4</sup>. Elle contenait entre autres un bassin (à fond ombiliqué et bord large orné de trois rainures concentriques), une

---

<sup>1</sup> En dehors de la prétendue supériorité de savoir conférée par les "grandes écoles" (qui tient davantage du carnet d'adresses favorisant l'entre soi) on manifeste sans doute dans ce pays - et d'abord chez les élus - une tendance excessive, bien relayée par les médias, à confondre élu et élite sous prétexte d'une racine commune.

Sur l'entre soi, on peut consulter parmi bien d'autres J. Branco, Crépuscule, Vauvert (30600), éd. Massot, 2019, spécialement pp. 104-105. Si extravagante qu'elle puisse paraître, l'information fournie n'a pas été contestée.

On peut cependant s'interroger sur l'emploi récurrent dans cet ouvrage du terme d'oligarque au lieu de celui de ploutocrate - qui désignait par exemple à Rome un Marcus Licinius Crassus.

<sup>2</sup> Le y se prononçant comme le français u [y en phonétique internationale]. C'est la raison pour laquelle Sylla se lisait sans doute Sulla - mais s'écrivait Sylla, car Sulla aurait dû se prononcer Soulla, parce que le u se prononçait comme le français ou [u en phonétique internationale].

<sup>3</sup> P. Arcelin, Les civilisations de l'âge du fer en Provence, ds J. Guilaine (dir.) La préhistoire française, Tome II, Paris, CNRS, pp. 657-675, ici p. 661. - B. Bouloumié, C. Lagrand, Les bassins à rebord perlé et autres bassins de Provence, ds Revue Archéologique de Narbonnaise (RAN), 10, 1977. pp. 1-31, ici p. 26 (milieu du VIe s.).

<sup>4</sup> CAG 84/2, p. 332 (118, 1).

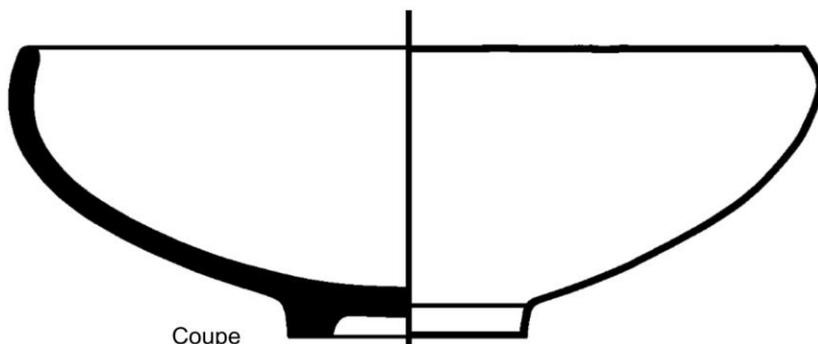
A. Tamisier, S. Raymond, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (BSPF), 47, 11-12, 1950, Séance du 28 décembre 1950, pp. 506-532, ici Correspondance, 16, p. 517.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/bspf\\_0249-7638\\_1950\\_num\\_47\\_11\\_2752](https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1950_num_47_11_2752)

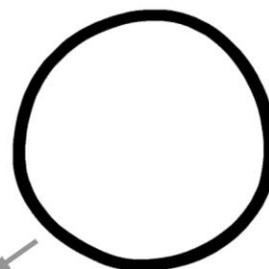
# PI. 62 : MATÉRIEL DU PREMIER ÂGE DU FER EN PROVENCE.

LA TOMBE DE SAINT-SATURNIN-LÈS-APT.

Datée en dernier lieu du milieu du VI<sup>e</sup> s., cette tombe contenait un mobilier très riche dont une partie seulement est reproduite sur cette planche.



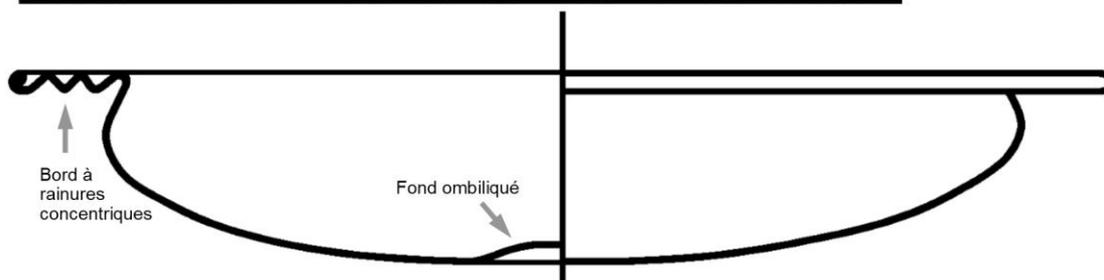
Coupe



Bracelet filiforme de section ovale, orné



(Motif déroulé)



Bord à rainures concentriques

Fond ombiliqué

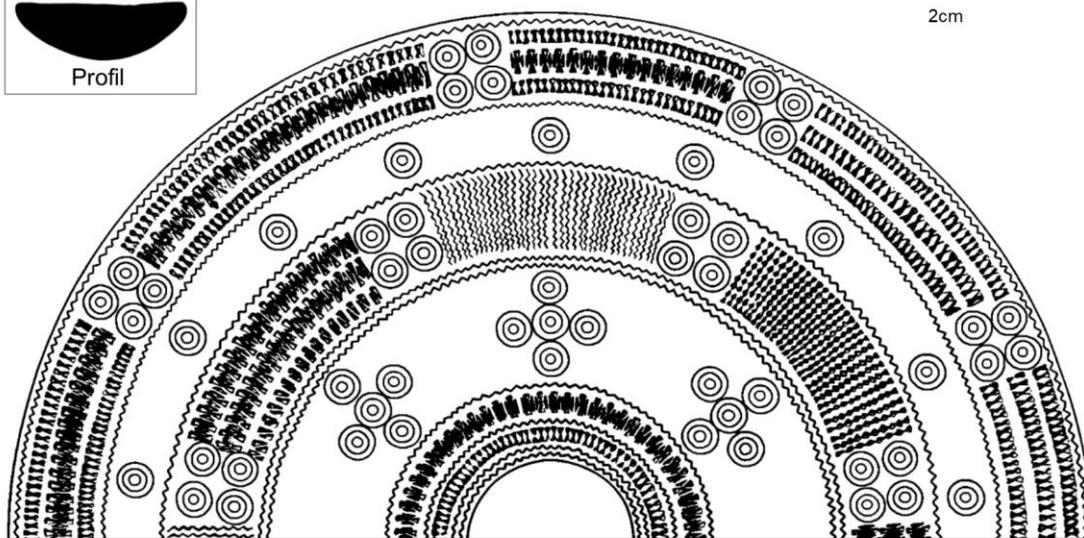
Bassin en tôle de bronze



Profil



2cm



Grande coupe décorée

(Dessin d'après A. Dumoulin)



petite coupe hémisphérique martelée (sans bord ni décor) et divers objets de parure, tous en bronze, ainsi qu'une grande coupe en céramique indigène, mais de facture soignée, ornée d'un riche décor géométrique incisé à cru<sup>1</sup>. Ce dernier a posé quelques problèmes. Il est malaisé de lui trouver des équivalents. A. Dumoulin avait placé son origine vers 900, en plein Bronze final IIIa<sup>2</sup>. Cela paraît vraiment trop éloigné pour que l'on puisse envisager une transmission sur plusieurs générations - une quinzaine ou une vingtaine, ici<sup>3</sup>. Si la datation proposée doit être retenue, il serait plus simple d'envisager qu'il pût s'agir de l'accaparement du mobilier d'une tombe ancienne découverte fortuitement. Ceci pourrait traduire, au-delà de l'éventualité d'un simple d'un choix esthétique, un culte du passé et des ancêtres, même étrangers à la lignée, déjà bien enraciné. Cela pourrait en outre expliquer que le pied de la coupe parût avoir été cassé avant que la coupe fût ensevelie (ou réensevelie) avec le reste du matériel. Mais cela n'apporte pas d'information sur la durée de son utilisation, et la présence éventuelle de dynastes au lieu de simples chefs désignés par leur force ou leur habileté. Tout au plus peut-on dire que la valeur de la coupe de Saint-Saturnin, visiblement considérée comme objet de prestige quelle que fût sa provenance, était assez importante pour qu'elle conservât son statut, même abîmée. Un respect semblable pour l'objet de prestige transparaît dans les diverses réparations du bassin en tôle bronze qui l'accompagnait et qui avait été fêlé à plusieurs endroits<sup>4</sup>. On devine qu'à l'époque où la tombe a été creusée, probablement la première moitié ou le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, ces objets demeuraient extrêmement rares, et précieux. Leur fonctionnalité était très probablement secondaire. C'était sans doute leur possession plus que leur utilisation qui comptait : les posséder, mais aussi les avoir reçus, c'était avoir été distingué parmi tous, placé au-dessus de tous - être au-dessus de tous... Cela aussi fait des maîtres des petites chefferies du premier âge du fer des dynastes : d'une certaine manière ils dépendaient, au moins par les symboles qu'ils en recevaient, d'un pouvoir extérieur qui les distinguait.

## 10.4.2. Les tumulus de Pertuis.

Il y a bien plus à Pertuis, dans les deux tumulus du quartier de l'Agnel déjà évoqués plus haut, les deux seuls en fait à avoir été vraiment fouillés<sup>5</sup>.

Datée de la fin du VII<sup>e</sup> s. la coupe protocorinthienne du tumulus des Trois-Quartiers (ou tumulus 1 du Renard) traduirait, ainsi que l'a signalé B. Bouloumié, « *un rite particulier, lié*

---

<sup>1</sup> A. Dumoulin, Recherches archéologiques dans la région d'Apt (Vaucluse), ds Gallia, 16-1, 1958, pp. 197-241, ici p. 197-205.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/galia\\_0016-4119\\_1958\\_num\\_16\\_1\\_2229](https://www.persee.fr/doc/galia_0016-4119_1958_num_16_1_2229)

<sup>2</sup> B. Bouloumié et C. Lagrand ont souligné l'archaïsme de sa forme et de son style et se sont contentés de dire que celui-ci était certainement antérieur au VI<sup>e</sup> siècle : B. Bouloumié, C. Lagrand, Les bassins à rebord perlé et autres bassins de Provence, ds Revue Archéologique de Narbonnaise, 10, 1977. pp. 1-31, ici p. 26.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/ran\\_0557-7705\\_1977\\_num\\_10\\_1\\_1004](https://www.persee.fr/doc/ran_0557-7705_1977_num_10_1_1004)

<sup>3</sup> Il paraît plus judicieux en effet de retenir des espaces intergénérationnels entre 15 et 20 ans plutôt que de 25 comme on le fait parfois.

A ce titre il faut noter qu'à Rome, l'âge légal du mariage était fixé pour les ingénues (fillettes issues de parents libres) à 12 ans. La majorité des filles (libres, encore une fois) se mariaient donc entre 12 et 15 ans à la fin de la République et entre 15 et 17 ans pendant l'Empire, à la suite peut-être d'une décision d'Auguste qui avait fixé l'âge minimal des fiançailles à 10 ans au lieu de 7 ans.

Voir V. Girod, Les femmes et le sexe dans la Rome antique, Paris, Tallandier, 2013, pp. 102-106.

On peut donc imaginer qu'à la fin de la République l'espace intergénérationnel moyen était pour la population libre proche de 20 ans, les premiers enfants naissant alors que la mère était âgée de 14/15 ans (l'âge des premières règles intervenant entre 12 et 14 ans) plutôt que de 25 ans.

<sup>4</sup> B. Bouloumié, C. Lagrand, Les bassins à rebord perlé et autres bassins de Provence, pp. 6-7

<sup>5</sup>

aux vases importés et conservés, peut-être, depuis plus d'une génération »<sup>1</sup>. Le statut de mobilier de prestige de la coupe protocorinthienne était confirmé par sa place dans la tombe : elle était associée aux débris du crâne, une pratique que l'on a également signalée à Vauvenargues (Bouches-du-Rhône) comme à Serres (Hautes-Alpes) - mais cette fois avec des bassins en tôle de bronze dont la dimension prestigieuse ne peut faire aucun doute<sup>2</sup>.

Le même décalage chronologique apparaît dans le tumulus voisin de l'*Ænochoé*. Parmi une accumulation de matériel de la deuxième moitié<sup>3</sup> et du dernier quart du VIIe siècle<sup>4</sup> se trouvait en effet une armille de la deuxième moitié du VIe siècle<sup>5</sup>. Il fallait donc la considérer soit comme l'élément-clé datant la tombe, soit comme un élément étranger introduit plus tard dans le tumulus. En 1978, B. Bouloumié a préféré y voir une intrusion, peut-être liée à un ensevelissement secondaire<sup>6</sup>. Il lui semblait en effet que la découverte de deux tumulus voisins renfermant chacun du matériel plus ancien relevait d'une certaine impossibilité<sup>7</sup>. Pourtant le fouilleur, C. Cotte, avait précisé au début du XXe siècle que l'armille se trouvait avec les autres pièces dans le foyer, au cœur du tumulus<sup>8</sup> - et il n'avait en outre mentionné aucune trace d'ensevelissement secondaire. A priori l'armille faisait donc partie du matériel de la tombe, et cette dernière datait bien du VIe siècle, même si son mobilier était majoritairement issu, lui, de la seconde moitié ou du dernier quart du VIIe siècle.

Les deux tumulus de Pertuis - les deux seuls en tout cas ayant fait l'objet d'une fouille<sup>9</sup> - contenaient donc du matériel déjà ancien au moment de la construction de la tombe.

Cela suggère que la transmission sur plusieurs générations d'objets de prestige importés de l'étranger a constitué une coutume des populations du premier âge du fer, en tout cas de leurs chefs - qui pourraient ainsi déjà prétendre au titre de dynastes malgré l'étroitesse vraisemblable de leurs territoires.

Mais il y a plus. Le tumulus de l'*Ænochoé* contenait de quoi lever tous les doutes sur la nature héréditaire du pouvoir. A la différence du tumulus des Trois-Quartiers où le défunt avait été inhumé<sup>10</sup>, il avait accueilli les restes d'une incinération pratiquée sur place. Or parmi les cendres C. Cotte a retrouvé les restes de deux dents qui ont permis de définir qu'il s'agissait des cendres d'un enfant de 7 à 10 ans<sup>11</sup>. Cela semble peu, mais c'est beaucoup, car on est donc

---

<sup>1</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis (Vaucluse) et la chronologie des *ænochoés* rhodiennes, dans Gallia, 36, 2, 1978, pp. 219-241, ici p. 222.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/galia\\_0016-4119\\_1978\\_num\\_36\\_2\\_1640](https://www.persee.fr/doc/galia_0016-4119_1978_num_36_2_1640)

<sup>2</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, p. 222. - B. Bouloumié, C. Lagrand, Les bassins à rebord perlé et autres bassins de Provence, ds Revue Archéologique de Narbonnaise, 10, 1977. pp. 1-31, ici p. 9 (Serres) et probablement p. 11 (Vauvenargues) s'il s'agissait bien d'un bassin à rebord perlé.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/ran\\_0557-7705\\_1977\\_num\\_10\\_1\\_1004](https://www.persee.fr/doc/ran_0557-7705_1977_num_10_1_1004)

<sup>3</sup> Trousse de toilette en fer originaire de Rhénanie méridionale, fibule serpentiforme probablement de même origine : cf B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, pp. 239, 231.

<sup>4</sup> *Ænochoé* "rhodienne" et bassin à rebord perlé, tous deux de facture étrusque : B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, p. 239.

<sup>5</sup> Ce type de bracelets fins est connu entre 540 et 450 : B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, p. 239.

<sup>6</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, p. 240.

<sup>7</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, p. 240 : « Mais comment expliquer que dans un tumulus voisin, le même phénomène se retrouve, identique, avec la coupe protocorinthienne du VIIe siècle ? »

Plus haut (p. 239) : « ... ou bien l'armille constitue, elle aussi, une intrusion [...] ou bien il faut abaisser la chronologie des autres objets. »

<sup>8</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, p. 239.

<sup>9</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, pp. 219-220.

<sup>10</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, p. 220.

<sup>11</sup> Précisions fournies après avoir soumis les dents au Dr Granjon, dentiste à Pertuis : C. Cotte, Les Tumulus Hallstattiens Provençaux à vases grecs archaïques, ds L'homme préhistorique, Revue mensuelle illustrée d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, 1910, n° 12 (décembre 1910), pp. 353-368, ici p. 354.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5864517t/f1.image>

B. Bouloumié (Les tumulus de Pertuis, p. 225) a retenu pour sa part un âge de 7 à 12 ans.

là, comme à Vix, et quoiqu'il fût beaucoup moins riche, dans un cadre "princier" - celui de lignages bien établis où les enfants des dynastes, s'ils venaient malheureusement à mourir, avaient droit à tout un mobilier de prestige en partie hérité de leurs aïeux. Les morceaux de cuirasse retrouvés, de même que le probable fourreau d'épée et sa boulerolle, ainsi que le fragment de lame de poignard ou d'épée, indiquent assez clairement par ailleurs le caractère guerrier de ces aristocratie primitives.

Toutefois C. Cotte n'a pas retrouvé d'arme dans le tumulus à inhumation des Mourières situé à 2,2 km à vol d'oiseau au nord-est du tumulus de l'*Ænochoé*<sup>1</sup>, non plus qu'A. Dumoulin dans la tombe plate à inhumation de Saint-Saturnin-lès-Apt<sup>2</sup>. Ces deux dernières tombes semblent être un peu plus anciennes que le tumulus de l'*Ænochoé*. L'une pourrait être datée du deuxième quart du VI<sup>e</sup> s., l'autre de la première moitié ou du milieu de ce siècle - alors que l'incinération de l'*Ænochoé* daterait du troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle. Cela pourrait donc indiquer une évolution, commune de part et d'autre du Luberon malgré les différences de modes d'enfouissement. Mais ce n'est pas sûr. Ni aux Mourières ni à Saint-Saturnin on n'a pu examiner les squelettes, et il pourrait également s'agir de sépultures de femmes.

PL. 064 Tombe Saint-Sat

### 10.4.3. Rites funéraires du premier âge du fer.

A travers les exemples de Saint-Saturnin-lès-Apt et Pertuis, c'est toute la variété des rites funéraires qui transparait (inhumation et incinération, tumulus ou tombes plates) en opposition avec la pérennité de ceux-ci durant la majeure partie de l'âge du bronze. C'est seulement en effet au bronze final que les tumulus, connus à titre exceptionnel en basse Provence depuis le Bronze ancien (tumulus à petit coffre de pierre ou ciste) et le Bronze moyen (sans ciste) ont connu une vaste expansion, notamment vers les zones montagneuses. Au début du premier âge du fer, c'est le rite qui prévaut, souvent avec plusieurs inhumations dans le même tumulus. Au VI<sup>e</sup> s. l'apparition (ou la réapparition) des tombes plates se fait en ordre dispersé selon les sites. Il en va de même de l'incinération. En 1979, B. Dedet a observé que les tombes plates paraissaient inconnues avant la fin du VI<sup>e</sup> siècle en Languedoc oriental<sup>3</sup> - toujours plus proche à cette époque de la Provence que du Languedoc occidental. Sur la foi de celle de Saint-Saturnin-lès-Apt, elles seraient donc plus récentes dans le Luberon. Toutefois, ici comme là, elles semblent coexister un temps avec les tumulus - et dans ceux-ci encore, l'incinération avec l'inhumation. C'était peut-être le cas dans les tumulus de Pertuis où l'on a signalé les deux pratiques. Ce n'est cependant pas certain, car le tumulus des Trois-Quartiers a pu précéder celui de l'*Ænochoé* de quelques décennies. Au VI<sup>e</sup> s. en tout cas, les tumulus étaient toujours très bien représentés : on en compte plus d'une dizaine rien qu'aux environs de ceux des Trois-Quartiers et de l'*Ænochoé*.

La symbolique des tombes, telle qu'on l'a imaginée, pourrait fournir une explication à cette cohabitation des tombes plates et des tumulus. De la même façon que le tumulus serait une

---

<sup>1</sup> C. Cotte, Les Tumulus Hallstattiens Provençaux à vases grecs archaïques, pp. 355 et s.

<sup>2</sup> A. Dumoulin, Recherches archéologiques dans la région d'Apt (Vaucluse), ds Gallia, 16-1, 1958, pp. 197-241, ici p. 198-201.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/galia\\_0016-4119\\_1958\\_num\\_16\\_1\\_2229](https://www.persee.fr/doc/galia_0016-4119_1958_num_16_1_2229)

<sup>3</sup> B. Dedet, Les tombes du Languedoc oriental au premier Âge du Fer dans leur contexte culturel, acquis et problèmes, ds Revue archéologique de Narbonnaise, 12, 1979. pp. 9-42, ici p. 40

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/ran\\_0557-7705\\_1979\\_num\\_12\\_1\\_1035](https://www.persee.fr/doc/ran_0557-7705_1979_num_12_1_1035)

évolution du mégalithe<sup>1</sup> - et celui-ci, une reconstruction de la grotte - la tombe plate pourrait figurer symboliquement le tumulus : dans les nécropoles à incinération (les fameux champs d'urnes) du bronze final IIIb du Languedoc occidental (par exemple la nécropole du Moulin), l'emplacement de la fosse était ainsi souligné par un petit tas de pierres, voire de terre là où les pierres faisaient défaut<sup>2</sup>. Ce n'est donc pas à proprement parler de tombes plates qu'il s'agit souvent, mais de tombes *presque* plates. Or en Languedoc occidental cette particularité a pu être considérée comme annonciatrice de formes de couverture plus développées - connues dans les nécropoles de la séquence suivante (de type Grand Bassin I) - que l'on a pour leur part nettement liées aux tumulus<sup>3</sup>. On pourrait ainsi qualifier les unes et les autres de tumulus à terre pauvre...

Finalement tout évolue, mais rien ne change vraiment.

#### 10.4.4. Stèles et portiques du premier âge du fer.

Tout ceci concourt à dépeindre une société évoluant lentement, encore peu distancée de celle du Bronze final IIIb qu'elle prolonge.

Il y a pourtant quelques éléments qui paraissent marquer une rupture assez nette, quoique le moment de leur apparition demeure pour l'heure impossible à préciser.

L'un d'entre eux, et l'un des rares pour lesquels une datation peut être avancée, a justement été retrouvé dans la bordure occidentale du tumulus de l'*Ænochoë* à Pertuis<sup>4</sup>. Il s'agit d'une stèle, bien sûr anépigraphie (sans inscription) - un simple bloc grossièrement parallélépipédique, long de 90 cm environ pour une largeur de 50 cm et une épaisseur de 30 cm. La stèle était entourée de lauzes ou de dalles de pierre, à peu près horizontales, et de fragments d'autres dalles semblables, qui semblaient marquer son pourtour. L'une de ces lauzes, au nord, paraissait avoir été bordée intentionnellement de galets<sup>5</sup>. Stèle et Lauzes étaient inclinées, sans qu'il soit possible de définir si c'était leur position initiale ou si cela était dû au tassement du terrain ou aux racines des pins. Pour le fouilleur, C. Cotte, il ne s'agissait d'un « *monument religieux contemporain du tumulus ou postérieur* »<sup>6</sup>. Ultérieurement, il est revenu sur le site et

---

<sup>1</sup> Cette évolution a été pressentie très tôt : A. Prunières, Tumuli des âges du bronze et du fer sur les Causses lozériens, ds Association Française pour l'Avancement des Sciences (A.F.A.S.), Rouen, 1883, pp. 683 et s.; Mobilier de trente nouveaux tumuli au milieu des dolmens du Causse de Sauveterre, ds A.F.A.S., Toulouse, 1887, pp. 698 et s.

Elle a été validée plus récemment : Y. Gasco, Les Tumulus du premier âge du fer en Languedoc oriental, Montpellier, Archéologie en Languedoc, 1984, notamment p. 417.

<sup>2</sup> M. Louis, O. et J. Taffanel, Le premier âge du fer languedocien, Bordighera-Montpellier, Institut International d'Etudes Ligures, 1960, Tome 3, p. 380.

On ne peut pas exclure toutefois qu'il s'agît là seulement, plus pragmatiquement, de marquer les tombes qui paraissent regroupées par famille - lignages, encore - et qui faisaient peut-être à ce titre l'objet de cultes rendus aux défunts.

Sur les regroupements possibles des tombes par familles : M. Louis, O. et J. Taffanel, Le premier âge du fer languedocien, Tome 3, p. 380. - O. Taffanel, ds Le Languedoc au premier âge du fer, Colloque de la Fédération Archéologique de l'Hérault, Sète 1975, p. 10-12.

<sup>3</sup> M. Louis, O. et J. Taffanel, Le premier âge du fer languedocien, Tome 3, p. 391. - Sur la présence de tombes hybrides entre les deux nécropoles, voir par exemple Y. Solier, La culture ibéro-languedocienne aux VIe-Ve s., ds Ampurias, 38-40, 1976-78, p. 222.

<sup>4</sup> B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis (Vaucluse) et les *œnochoës* "rhodiennes" hors d'Étrurie, ds Gallia, 36, 2, 1978, pp. 219-241, ici pp. 223-224 et fig. 3 p. 223.

<sup>5</sup> C. Cotte, Découverte d'une *œnochoë* dans un tumulus de Provence, ds L'homme préhistorique, Revue mensuelle illustrée d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, 1909, n° 9 (septembre 1909), pp. 257-274, ici p. 271 et pp. 273-274.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5864498x?rk=107296;4>

<sup>6</sup> C. Cotte, Découverte d'une *œnochoë* dans un tumulus de Provence, p. 274.

a découvert au sud-est « encore quatre dalles en deux paires (une dalle plaquée sur l'autre) ». Il a alors émis l'hypothèse qu'avec celle déjà trouvée là « elles servissent de lit funèbre à l'enfant [...]. Il est à supposer qu'il était couché les pieds au sud, la tête adossée à la stèle, au-delà de laquelle une autre paire de dalles supportait l'œnochoé ou un autre objet. »<sup>1</sup>. A une dizaine de mètres de là, au sud du tumulus cette fois, mais toujours à l'intérieur de ses limites, d'autres dalles semblables à celles qui entouraient la stèle étaient disposées en dos d'âne, et C. Cotte a déclaré y avoir vu « une couche grise qui m'a paru être de la cendre mêlée à la terre » tout en soulignant la difficulté « d'affirmer que l'on a affaire à de la cendre et non à des moisissures ou à des dépôts calcaires »<sup>2</sup>. Et ce n'est pas tout. A Pertuis nous n'en avons pas fini avec les stèles. A 2,2 km à vol d'oiseau au nord-est du tumulus de l'œnochoé, en bordure du plateau des Mourières, C. Cotte a fouillé un autre tumulus (dit des Mourières). Il s'agissait cette fois comme aux Trois-Quartiers (Renard 1) d'un tumulus à inhumation, probablement un peu antérieur ou contemporain à celui de l'œnochoé. A la tête du corps du défunt, C. Cotte a également relevé - sans s'étendre davantage - la présence d'une pierre verticale. Ce pourrait bien être une autre stèle<sup>3</sup>. S'il ne lui a pas accordé toute l'attention qu'elle aurait (peut-être) méritée, c'est probablement parce qu'il lui a paru assez normal de marquer une tombe par une pierre dressée, et parce qu'au début du XXe siècle on ne pouvait imaginer que les stèles pussent avoir d'autres fonctions pendant le premier âge du fer. Mais les découvertes effectuées tout au long du siècle ont changé la donne. On en a en effet retrouvé des centaines, et dans des contextes qui n'étaient parfois apparemment pas funéraires bien que ce soit difficile à préciser. La plupart en effet ont été retrouvées en remploi dans les enceintes des *oppida* du deuxième âge du fer - plus de 160 à Saint-Blaise<sup>4</sup>. En tout R. Golosetti<sup>5</sup> en a recensé 395 et retenu 386 en 2011, tout en soulignant qu'il doit y en avoir encore beaucoup à l'intérieur des murs. En fonction de la date de construction des enceintes, toutes ne remontent peut-être pas aux débuts du premier âge du fer. Mais à Saint-Blaise, où l'on en a retrouvé le plus, la première fortification date des environs de 600 avant notre ère<sup>6</sup>. Si certaines stèles ont été intégrées à celle-ci, on pourrait donc dater les plus anciennes du VIIe siècle. Cela toutefois n'a pas été clairement défini. En revanche, s'il faut bien les rattacher au même groupe que celles découvertes en remploi dans les enceintes, les stèles de Pertuis, quoiqu'un peu plus récentes, permettraient d'établir formellement leur présence à partir du troisième et peut-être du deuxième quart du VIe siècle<sup>7</sup> voire un peu plus tôt si l'on a bâti les tumulus à l'emplacement des stèles.

<sup>1</sup> C. Cotte, Les Tumulus Hallstattiens Provençaux à vases grecs archaïques, ds L'homme préhistorique, Revue mensuelle illustrée d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, 1910, n° 12 (décembre 1910), pp. 353-368, ici p. 354.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5864517t/f1.image>

<sup>2</sup> C. Cotte, Découverte d'une œnochoë dans un tumulus de Provence, p. 274.

<sup>3</sup> C. Cotte, Les Tumulus Hallstattiens Provençaux à vases grecs archaïques, p. 355. - B. Bouloumié, Les tumulus de Pertuis, n. 21 p. 224.

<sup>4</sup> J.-C. Bessac, B. Bouloumié, Les stèles de Glanum et de Saint-Blaise et les sanctuaires pré romains du Midi de la Gaule, ds Revue Archéologique de Narbonnaise (RAN), 18, 1985. pp. 127-187, notamment p. 127 fig. 1, pp. 143 et 147.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/ran\\_0557-7705\\_1985\\_num\\_18\\_1\\_1265](https://www.persee.fr/doc/ran_0557-7705_1985_num_18_1_1265)

<sup>5</sup> R. Golosetti, Les stèles dans le Sud-Est de la Gaule : lieux de mémoire et cultes héroïques au premier âge du Fer, ds Documents d'Archéologie Méridionale (DAM), 34, 2011, pp. 145-161.

En ligne : <http://journals.openedition.org/dam/2708>

<sup>6</sup> R. Golosetti, Les stèles dans le Sud-Est de la Gaule, fig. 5a-b (Tableau de synthèse des contextes de découverte de stèles dans le Sud-Est de la Gaule) p. 148 et pp. 150-151.

<sup>7</sup> Troisième quart pour le tumulus de l'œnochoé, deuxième quart (?) du VIe siècle pour celui des Mourières.

Mais il n'y a pas que des stèles. Sur certains sites, on a également retrouvé les restes de piliers en pierre que l'on a rattachés à des portiques primitifs<sup>1</sup>.

Enfin certaines de ces stèles, peut-être parfois associées à des restes de piliers (au Marduel), ont été trouvées en remploi sur des sites offrant certaines particularités géographiques, ou à leur voisinage : il s'agit soit de sommets (tous les sites d'*oppida*, et en particulier ceux du Pègue, de Saint-Blaise, et du Marduel) soit de l'embouchure d'un fleuve (à Lattes, dans l'Hérault) soit d'une source (à Glanon/Glanum, dans les Alpilles). A la suite de J. Bonnemaïson, D. Garcia - qui a daté le tout des VIII-VIe s. - a donc formulé l'hypothèse qu'il s'agissait de géo-symboles destinés à structurer le paysage, peut-être en amont de l'appropriation durable de celui-ci<sup>2</sup>. Ce dernier point demeure assez sensible. En effet rien ne permet encore de dater stèles et portiques avant le VIIe siècle si l'on veut bien considérer leur remploi dans la première enceinte de Saint-Blaise, et au mieux le deuxième quart du VIe s. si l'on prend en compte les tumulus de Pertuis *stricto sensu*. Or dès la fin du VIIe siècle on a retrouvé les traces de l'émergence de chefferies. Leur caractère héréditaire transparait dans la transmission d'objets de prestige (parfois retrouvés dans des tombes d'enfants) qui permettait à leurs détenteurs d'affirmer leur supériorité. Mais à Pertuis, comme à Saint-Saturnin-lès-Apt, c'est la position géographique qu'occupaient les groupes humains qui valait à leurs chefs ou dynastes de posséder ces objets. Il semble donc assez vraisemblable que l'emprise sur leur territoire fût primordiale pour les maîtres de ces lieux... On pourrait aller encore plus loin pour la définition de lignages - sans qu'il soit néanmoins possible alors de mettre aussi clairement en avant l'importance du territoire. Même si elle reste exceptionnelle, la présence de grandes épées en bronze enfouies dans certaines tombes du VIIe s. (mais probablement transmises de main en main depuis la fin du VIIIe s.) suggère en effet que l'apparition de lignages pourraient dater du début du premier âge du fer. Au-delà, on a parfois évoqué l'apparition de liens lignagers dès la fin de la préhistoire, notamment au moment de la diffusion du cuivre<sup>3</sup>. Il est certain que des éléments prestige sont connus alors - sous forme notamment de grandes lames... en silex - mais on n'a pas de preuve de leur transmission. En outre, si l'on connaît des rassemblements de tombes qui suggèrent alors des groupes familiaux, rien n'indique que cela allait au-delà de la famille immédiate, connue directement - grands-parents, parents, enfants... ce qui n'est sans doute pas suffisant pour parler d'un concept de lignage.

Pour en revenir au premier âge du fer, comme l'émergence de chefferies auquel il est lié, il faut sans doute envisager que le phénomène d'appropriation des sols a dû se manifester progressivement, et très diversement selon les endroits<sup>4</sup>. On peut en dire autant de l'infiltration des dynasties autochtones par les Celtes. Il est possible d'évoquer celle-ci avec le nom (d'origine celte) de la tribu des Ségobroges parmi laquelle sont venus s'installer les Grecs vers 600. Cela reste toutefois un peu incertain car l'auteur qui l'a cité au IIe s. de notre ère, Justin<sup>5</sup>, peut très bien avoir placé là le nom de la tribu qui occupait le territoire à l'époque de Trogue

---

<sup>1</sup> D. Garcia, Monuments culturels du premier âge du Fer méridional, Évolution, transformations, destructions, ds Documents d'Archéologie Méridionale, tome 34, 2011, pp. 341-349, ici p. 342 (sites du Marduel à Saint-Bonnet du Gard, des Caisses de Jean-Jean à Mouriès dans les Bouches-du-Rhône, ou des Touriès à Saint-Jean-et-Saint-Paul dans l'Aveyron).

En ligne : <http://dam.revues.org/2755>

<sup>2</sup> D. Garcia, Monuments culturels du premier âge du Fer méridional, p. 342. - J. Bonnemaïson, La géographie culturelle, Cours de l'Université Paris IV-Sorbonne, 1994-1997 (établi par M. Lasseur et C. Thibault), Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), 2000 et 2004.

<sup>3</sup> D. Garcia, Monuments culturels du premier âge du Fer méridional, p. 344.

<sup>4</sup> M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, Collection de l'École Française de Rome, 131, 1990, Rome-Paris, École Française de Rome, tome 1, p. 113 (L'observation de décalages importants).

<sup>5</sup> Justin, Histoire Universelle, Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée XLIII, III.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/justin/livre41.htm#XLIII>

Pompée qu'il a abrégé ou des sources qu'il a utilisées<sup>1</sup> - exactement de la même façon que l'on emploie couramment aujourd'hui pour préciser des zones géographiques des entités modernes (France, Grèce, Provence, Languedoc) qui n'avaient évidemment aucun sens à l'époque dont nous parlons... La base de buste (probablement bicéphale) retrouvée au Marduel<sup>2</sup> n'est pas soumise à ces réserves. Utilisée en remploi dans une construction du dernier quart du VI<sup>e</sup> s., elle présente en effet un torque<sup>3</sup>. Elle apporte donc pour sa part une preuve matérielle de la percée celte une ou deux générations auparavant - même s'il faut très certainement limiter celle-ci à quelques peuplades. Le buste du Marduel, surtout s'il était bicéphale, indique en effet assez clairement une présence localement assez importante pour qu'il y ait eu appropriation d'un objet typiquement celte par une divinité indigène. On peut écarter un phénomène de mode, car on n'a par ailleurs trouvé que deux exemplaires de torques du premier âge du fer dans la région nîmoise<sup>4</sup>. Mais il reste pour autant exclu que dès le deuxième tiers du VI<sup>e</sup> s. les Celtes aient infiltré la région dans son ensemble - fût-ce au niveau de leurs chefs, comme ce sera le cas au deuxième âge du fer. Leurs traces demeurent trop rares pour cela : aucune céramique avant le III<sup>e</sup> s.<sup>5</sup> et des objets en métal qui répondent aux importations méditerranéennes d'objets de prestige, quoique dans un registre différent (armement, toilette, parure).

On ne sait pas bien sûr quel sens accorder aux deux stèles des tumulus de l'*Ænochoé* et des Mourières. Comme l'avait pensé C. Cotte, ils semblent liés aux rites funéraires qui ont été accomplis là. Cela pourtant n'interdit pas, a priori, de les rattacher à un jalonnement du territoire, à condition d'imaginer qu'elles étaient déjà là auparavant et qu'elles ont été récupérées par les tumulus qui les ont intégrées. Les Mourières comme l'*Ænochoé* occupent tous deux des positions dominantes<sup>6</sup>. Dans ce cas cependant on pourrait potentiellement situer

<sup>1</sup> La plus ancienne œuvre connue (et perdue) qui a fait référence à la fondation de Marseille, la "Constitution de Marseille" d'Aristote (IV<sup>e</sup> s. avant notre ère) ne mentionne pas les Ségobroges, tout au moins dans le passage cité par Athénée de Naucratis au II<sup>e</sup> s. avant notre ère.

Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, Le banquet des Sophistes, Livre XIII (*De l'Amour*), 36.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/athenee/amour2.htm>

Troque Pompée qui était de Vaison-la-Romaine aurait pu connaître en son temps (époque augustéenne) le nom des Ségobroges, mais il a également pu puiser à d'autres sources, sans que l'on sache lesquelles : Aristote directement (qu'Athénée de Naucratis aurait cité de manière incomplète) ou bien d'autres auteurs tels peut-être que Polybe (trois premiers quarts du II<sup>e</sup> s. avant notre ère) ou Poséidonios (fin du II<sup>e</sup> s., première moitié du I<sup>er</sup> s. avant notre ère) dont les œuvres qui nous sont parvenues sont fragmentaires.

<sup>2</sup> M. Py, D. Lebeaupin, avec J.-C. Bessac, Stratigraphie du Marduel (Saint-Bonnet-du-Gard) : VI, Les niveaux du Bronze final au milieu du Ve s. av. n. è. sur le Chantier Central, dans Documents d'Archéologie Méridionale (D.A.M.), 17, 1994, pp. 201-265, notamment p. 253 n° 12 et p. 261.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/dam\\_0184-1068\\_1994\\_num\\_17\\_1\\_1124](https://www.persee.fr/doc/dam_0184-1068_1994_num_17_1_1124)

<sup>3</sup> M. Py, D. Lebeaupin, avec J.-C. Bessac, Stratigraphie du Marduel, p. 261. - D. Garcia, Monuments cultuels du premier âge du Fer méridional, p. 345.

<sup>4</sup> C. Tendille, Mobiliers métalliques protohistoriques de la région nîmoise : autres objets de parure et d'habillement (III), ds Documents d'Archéologie Méridionale, vol. 3, 1980. pp. 95-124, ici fig. 3 p. 100 et p. 101.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/dam\\_0184-1068\\_1980\\_num\\_3\\_1\\_896](https://www.persee.fr/doc/dam_0184-1068_1980_num_3_1_896)

Mais le site de La Liquière paraît exceptionnel jusque dans certains éléments architecturaux : M. Py, La Liquière (Calvisson, Gard) Village du premier âge du fer en Languedoc oriental, Supplément 11 à la Revue Archéologique de Narbonnaise, Paris, C.N.R.S., 1984, Cabane L10B, pp. 298 et 308 (phase II, deuxième quart du VI<sup>e</sup> s. cf p. 210).

<sup>5</sup> M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, p. 523.

<sup>6</sup> Pour les Mourières, C. Cotte avait d'ailleurs insisté sur le fait que la carte d'Etat-Major y avait fixé un point coté : C. Cotte, Les Tumulus Hallstattiens Provençaux à vases grecs archaïques, p. 355.

Pour celui de l'*Ænochoé*, il a bien précisé encore qu'il se trouvait « sur une crête culminante d'où l'on contemple toute la chaîne du Luberon, Sainte-Victoire, la Trévaresse. etc. » : C. Cotte, Découverte d'une *ænochoë* dans un tumulus de Provence, ds L'homme préhistorique, Revue mensuelle illustrée d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, 1909, n° 7 (juillet 1909) pp. 193-205, ici p. 193.

En ligne : juillet 1909 (pp. 193-205) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5864495p/f1.image>

l'origine des stèles dans le premier quart du VI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Cela vieillirait donc quelque peu les datations que l'on a pu recueillir en Languedoc oriental<sup>2</sup>.

Au-delà, il semble toutefois impossible de tenter un rapprochement entre ces stèles anépigraphes, parallélépipédiques ou tronconiques, et les stèles retrouvées à Buoux (Salen, la Brémoude) datées pour leur part entre le XI<sup>e</sup> et le Xe siècle<sup>3</sup> plutôt qu'aux « *environs de 950 et 850* »<sup>4</sup>. Dans ce dernier cas il s'agit d'objets qui se présentent comme de grandes dalles épaisses de forme irrégulière, ornées, et que l'on peut sans doute rattacher, comme en Espagne, à la présence d'explorateurs d'origine levantine. Même si l'on en connaît quelques exemplaires entre Provence et Languedoc (sans que l'on dispose d'éléments pour dire s'ils plus récents que ceux de Buoux)<sup>5</sup> cela paraît simplement traduire la présence dans ces régions de ces acteurs, en quête de métal ou d'autres produits à échanger. Etablir un lien entre ces différents objets - que séparent a priori quatre à cinq siècles - simplement parce qu'il s'agit dans les deux cas de stèles ne permet donc pas ici d'éclaircir les choses.

### 10.4.5. L'apparition des premières enceintes... de l'âge du fer.

Il est une dernière manifestation du pouvoir, collectif et/ou aristocratique, qui se fait jour pendant le premier âge du fer. Il s'agit des enceintes. Non que celles-ci fussent les premières à caractère défensif que l'on connût dans la région. Au Camp de Laure, au Rove, on a vu le phénomène se développer dès notre Chalcolithique récent barbelé (encore généralement qualifié de Bronze ancien 1)<sup>6</sup> entre 2.100 et 1.900 avant notre ère. Mais ensuite il semble avoir connu une longue éclipse, due en grande partie aux conditions extrêmement dures de l'âge du bronze, et on en saurait ici, pas plus que pour les stèles, évoquer une filiation.

Sur le site de Glanon/Glanum, la première fortification assurée remonte à la fin de l'âge du bronze, au VIII<sup>e</sup> s., après une première étape encore hypothétique au IX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup> qui n'est pas sans évoquer les premières incursions des navigateurs méditerranéens, levantins, à qui l'on doit les stèles de Buoux et du Pègue. Le lien paraît toutefois assez mal assuré avec la phase 3 de fortification du site, vers 500 avant notre ère.

C'est donc sur le site de Saint-Blaise, à Saint-Mitre-les-Remparts, que l'on trouve la première fortification de l'âge du fer. Bâtie vers 600, elle a encore très probablement été influencée ou inspirée par les navigateurs méditerranéens, grecs ou étrusques<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> Le tumulus des Mourières étant daté du deuxième quart (?), celui de l'*Enchoé* du troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> M. Py, D. Lebeaupin, avec J.-C. Bessac, Stratigraphie du Marduel, p. 261. - D. Garcia, Monuments cultuels du premier âge du Fer méridional, p. 261 (milieu, voire plein VI<sup>e</sup> s.).

<sup>3</sup> C. Burgess, The East and the West, mediterranean influence in the atlantic world in the later bronze age, ds C. Chevillot et A. Coffyn (dir.), L'âge du bronze atlantique, Actes du 1<sup>er</sup> colloque du parc archéologique de Beynac, Association des Musées du Sarladais, Beynac-et-Cazenac, 1991, pp. 25-45, ici fig. 2 p. 35.

<sup>4</sup> A. Müller, Salen, ds J. Buisson-Catil et J. Vital (dir.), Âges du bronze en Vaucluse, Notices d'archéologie vauclusienne, 5, Avignon, Barthélémy, 2002, pp. 192-199, ici p. 198-199.

<sup>5</sup> D. Garcia, Monuments cultuels du premier âge du Fer méridional, p. 343.

Cinq exemplaires en tout dans l'Hérault à Castelnau-le-Lez (Sextantio), Clermont-l'Hérault (la Ramasse) et Assas, la Dôme au Pègue et le Var à Robenier-Monfort.

<sup>6</sup> T. Lachenal, Le village évanescant, Formes de l'habitat à l'âge du Bronze en France méditerranéenne, ds Archéopages, 40, avril-juillet 2014, pp. 26-35, ici § 3.

En ligne : <https://journals.openedition.org/archeopages/590>

<sup>7</sup> R. Golosetti, Les stèles dans le Sud-Est de la Gaule : lieux de mémoire et cultes héroïques au premier âge du Fer, ds Documents d'Archéologie Méridionale (DAM), 34, 2011, pp. 145-161, ici fig. 5a-b p. 148.

En ligne : <http://journals.openedition.org/dam/2708>

<sup>8</sup> R. Golosetti, Les stèles dans le Sud-Est de la Gaule : lieux de mémoire et cultes héroïques au premier âge du Fer, fig. 5a-b p. 148.

Il faut attendre plus longtemps, jusqu'à l'extrême fin du premier âge du fer (premier quart du Ve s.) pour lui trouver un équivalent dans le Luberon, sur le site des Blaques (ou du Grand Clapier) à Céreste<sup>1</sup>. C'est un peu plus tard que d'autres enceintes défensives connues en Provence : les Caisses de Saint-Jean à Mouriès entre 550 et 525, la Roque à Graveson dans le dernier quart du VIe s., l'Île à Martigues et Saint-Pierre-les-Martigues vers 500... Mais celle des Blaques est la toute première en haute Provence. Il s'agit d'une longue enceinte, d'un tracé serpentiforme assez aléatoire, munie de tours rectangulaires de grandes dimensions : on n'a pu restituer leur élévation mais leur emprise au sol atteignait 9 mètres par 8 mètres. P. Boissinot et D. Peyric ont fait état de structures assez instables, probablement liées à des techniques de construction insuffisamment maîtrisées. Mais il reste possible que l'on n'ait pas accordé toute l'importance requise à l'assiette de l'ensemble simplement parce qu'on avait privilégié le caractère ostentatoire et démonstratif de l'enceinte sans vraiment s'intéresser à son côté défensif.

Il semble bien en tout cas que le site - comme ceux de Lourmarin, de Saint-Saturnin-lès-Apt, du Pègue, de Goult, de Pertuis, de Cadarache ou de Serres - était en relation étroite avec un grand axe de communication. Nous avons eu l'occasion plus haut d'évoquer avec ces sites des axes méridiens, voie péri-durancienne et piste Lourmarin/Saint-Saturnin/Le Pègue. Mais il ne faut pas oublier que le plus ancien cheminement connu par les textes, faisant référence au passage d'Héraclès dans la Crau<sup>2</sup> (c'est à dire aux explorations levantines de l'arrière-pays, Héraclès pouvant être associé au dieu phénicien Melkart)<sup>3</sup> devait emprunter globalement le tracé de la future voie Domitienne. Cet axe, que l'on pourrait qualifier d'héracléo-domitien, devait suivre (déjà) les vallées du Calavon et de l'Encrême<sup>4</sup>. Plus bas on a vu que les sites de la Gardi et du Castellar à Goult pouvaient le jalonner - bien mieux que la grande piste

---

On a signalé il y a longtemps déjà de la poterie étrusque d'importation sur le site de l'oppidum de Tamaris à la Couronne dans des niveaux de la fin du VIIe s. (C. Lagrand, Recherches sur le Bronze final en Provence méridionale, Thèse dactylographiée, Université d'Aix-en-Provence, 1968, p. 207) mais la fortification du site demeure incertaine à cette époque.

<sup>1</sup> P. Boissinot et D. Peyric, Céreste, Le Grand Clapier, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 2005, pp. 26-27, ici p. 26.

En ligne :

<http://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/2007/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-2007-1e-partie>

Tous les BSR : <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/Drac-Paca/Ressources/Archeologie/Bilan-scientifiques-regionaux>

<sup>2</sup> Par exemple Strabon, Géographie, Livre IV, 1, 7, qui cite Eschyle (Ve siècle) : « *Eschyle [...] fait dire à Prométhée dans ses vers pour indiquer à Hercule la route qu'il doit suivre du Caucase aux Hespérides : "Puis tu rencontreras l'intrépide armée des Ligyens [là où] Jupiter [...] amassera au-dessous du ciel de lourds et sombres nuages, et fera disparaître la surface de la terre sous une grêle de cailloux arrondis".* »

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/strabon/livre41.htm>

Voir aussi un texte longtemps attribué à Aristote dont l'auteur est à présent qualifié de Pseudo-Aristote : Pseudo-Aristote, *de Mirabilibus Auscultationibus, Des merveilles entendues*, 85.

En ligne (en anglais) : [http://penelope.uchicago.edu/Thayer/E/Roman/Texts/Aristotle/de\\_Mirabilibus\\*.html](http://penelope.uchicago.edu/Thayer/E/Roman/Texts/Aristotle/de_Mirabilibus*.html)

Transcription de la Loeb Classical Library, Cambridge (Massachusetts) et Londres, 1936 : « *They say that there is a road called "the Heracleian" from Italy as far as the Celts, Celtoligytes, and Iberians, through which, if a Greek or native travels, he is guarded by the inhabitants, that no harm may befall him; and that they exact punishment from those through whom such harm comes.* »

Le texte ne peut être daté précisément, mais son attribution ancienne à Aristote suggère que l'on pourrait le situer au moins au IIIe s. avant notre ère.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet l'immense ouvrage de V. Bérard, Les Phéniciens et l'Odyssée, Paris, Armand Colin, 1902 (tome 1) et 1903 (tome 2), ici tome 1, notamment pp. 210-211, 218, 268, et tome 2, notamment pp. 379 et 570.

En ligne :

tome 1 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5724558d/f12.image>

tome 2 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5774174h?rk=21459;2>

<sup>4</sup> Il semble préférable d'employer ici le terme d'axe à celui de voie, de piste ou de chemin, car il est possible qu'il n'ait été fixé qu'assez tardivement.

méridienne du métal pressentie par G. Chapotat qui devait passer par Saint-Saturnin-lès-Apt. Au niveau de Céreste, on sait que l'obstacle des gorges de l'Enchrême a longtemps posé problème - d'où peut-être l'implantation d'une structure ostentatoire au plus près, destinée à affirmer l'autorité de la peuplade qui en contrôlait le passage. « *On dit qu'il y a une voie appelée héracléenne qui va de l'Italie jusque chez les Celtes, les Celto-Ligures et les Ibères, et que si un Grec ou un indigène l'emprunte, il est protégé par les locaux de sorte qu'aucun désagrément ne l'atteigne - et aussi que si un tel désagrément survient, ces locaux punissent ceux qui en sont responsables* »<sup>1</sup>. A l'époque romaine la voie Domitienne franchissait le Calavon assez bas, et passait entre les Astiés et les Capucins - alors qu'au Moyen Age le chemin d'Apt à Forcalquier passait plus au nord, quasiment sur le tracé de la D 4100 (l'ancienne N 100) jusqu'au pont, avant de rejoindre l'ancienne voie dans la montée vers le site de Céreste. Au premier âge du fer, on ignore quel cheminement on pouvait privilégier, mais on ne peut exclure qu'il passât encore plus près des Blaques - par exemple en traversant le Calavon au-dessus du confluent avec le ruisseau de Valadier avant de monter à l'est de la ferme actuelle de Montblanc...

Cette enceinte des Blaques est à ce jour unique. Mais c'est peut-être parce que l'occupation du site est restée sans lendemain, les hommes du deuxième âge du fer lui ayant préféré celui de la Vache d'Or situé sur l'autre rive du Calavon, à 2 km à l'ouest. On peut imaginer qu'il y avait d'autres sites semblables, sur lesquels les réoccupations successives ont effacé toute trace...

## 10.5. L'HABITAT AU PREMIER ÂGE DU FER.

### 10.5.1. Dans le Midi...

Au fil des pages, nous avons vu poindre une aristocratie locale, maîtresse depuis le dernier tiers du VIIe s. de certains symboles matériels forts (vases en bronze, objets de parure ou de toilette) et forte au moins à partir du milieu du VIe s. d'un certain potentiel belliqueux (cuirasse, fourreau d'épée et fragment de lame dans le tumulus de l'*Ænochoé*). Capable aussi, à partir au moins de la première moitié du VIe s., d'ériger des monuments (stèles et portiques) pour ponctuer l'espace sinon déjà clairement se l'approprier - et à partir du début du Ve s. de faire étalage de puissance en haute Provence, en élevant des enceintes à caractère démonstratif.

Qu'en est-il alors du cadre de vie ? L'ostentation que l'on sent poindre dans le mobilier funéraire et l'apparition d'éléments monumentaux ont-elles connu une traduction dans l'habitat ? Il semble bien que non. On observe avant tout ici, comme dans la céramique traditionnelle, une évolution sans changement radical. Certes des études réalisées par Michel Py dans la région nîmoise ont révélé que les habitats de plein air tendaient alors à s'imposer. Mais les cabanes qu'ils abritaient, pour la plupart d'entre elles toujours de très petites dimensions, ne différaient en rien des abris connus ici ou là à la fin de l'âge du bronze, voire des structures d'habitat les plus rudimentaires du Néolithique.

Bâties autour d'un pilier central, ou de deux piliers reliés par une poutre transversale pour les plus grandes, les cabanes étudiées par M. Py adoptaient diverses formes du fait de leur étroite relation au substrat rocheux. Pour que les sols soient à peu près plats, il fallait en effet souvent entailler le rocher<sup>2</sup>. Les ressauts ainsi obtenus servaient à caler la base des parois des cabanes,

---

<sup>1</sup> Pseudo-Aristote, de *Mirabilibus Auscultationibus*, *Des merveilles entendues*, 85, traduction libre du texte anglais cité plus haut.

<sup>2</sup> M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, pp. 625 et s, doc. 196 p. 629.

toujours réalisées en matériaux légers (clayonnages et torchis). Quand il n'y avait pas de ressaut rocheux, on a construit ponctuellement des murets de deux ou trois rangs de pierre plates pour assurer leur stabilité<sup>1</sup>. On a retrouvé la trace de trous de poteaux contre ces ressauts ou murets. Ils indiquent que les parois avaient une certaine élévation et que la toiture, en matériaux légers également, ne partait pas directement du sol - ce qui eût encore réduit les faibles dimensions utiles des cabanes. Fréquemment reconstruites, les cabanes occupaient toujours les mêmes emplacements. Les restes de l'occupation précédente étaient juste grossièrement nivelés. Dans quelques cas, on a réalisé un pavement très sommaire en galets ou en pierres plates à l'occasion d'une réfection<sup>2</sup>.

On observe une augmentation de la surface des cabanes dans le courant du premier âge du fer : les nouvelles constructions débordaient assez fréquemment les anciennes. Mais cette surface demeure très limitée. En Vaunage, près de Nîmes, elle se situe au Bronze terminal entre 7,5 m<sup>2</sup> (2,50 m x 3 m, pour donner une idée) et 16 m<sup>2</sup> ; au VIIe s., entre 10 m<sup>2</sup> et 16 m<sup>2</sup> encore ; au VIe s. entre 9 m<sup>2</sup> et 25 m<sup>2</sup> environ<sup>3</sup>.

Enfin il faut rajouter des conditions d'hygiène abominables, les déchets étant simplement jetés contre les cabanes<sup>4</sup>. Le cadre de vie des hommes du VIe s. restait donc très proche de celui de leurs aïeux de l'âge du bronze - c'est-à-dire misérable.

On n'a qu'un exemple - un seul - de cabane tranchant un peu sur le reste des constructions. C'est à la Liquière (à Calvisson, dans le Gard). Il s'agit d'une construction du deuxième quart du VIe s. (phase II de la Liquière)<sup>5</sup> de plan ovale, d'une longueur de 7 m pour une largeur maximale de 4,50 m, soit une surface de 25 m<sup>2</sup> environ qui en fait la plus grande cabane du site<sup>6</sup>. Outre sa superficie, son originalité tenait à sa structure. Quatre trous entouraient un foyer un peu décentré. Ils laissaient deviner l'existence de poteaux ou piliers supportant la toiture tout en laissant ouvert un trou pour la fumée<sup>7</sup>. Ce n'était pas grand-chose, mais par rapport aux autres habitations, exiguës et enfumées, cela devait conférer à celle-ci un air de majesté primitive. C'est peut-être la référence implicite à l'Antiquité classique et à ses salles hypostyles (au plafond soutenu par des colonnes) qui crée ce sentiment : il s'agissait peut-être simplement de l'initiative individuelle d'un original pour améliorer son habitat. Mais il reste qu'il y avait là, quand même, une recherche que les autres cabanes ignoraient. Il est assez tentant de la mettre en relation avec les deux exemplaires de torques (en bronze et en fer) de la première moitié du VIe s retrouvés sur le site<sup>8</sup>. On ne connaît pas le lieu précis de leur découverte, mais ce sont les deux seuls torques du premier âge du fer trouvés dans la région nîmoise<sup>9</sup>. Le site recevait donc des *stimuli* divers - car on y a aussi, évidemment, retrouvé des

---

Voir aussi M. Py, La Liquière, village du premier âge du fer en Languedoc oriental, Supplément n° 11 à la Revue Archéologique de Narbonnaise, Paris, CNRS, 1984, pp. 295 et s.

<sup>1</sup> M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, p. 628 [1206], doc. 197, 3, p. 630 et doc. 198, D, p. 631.

<sup>2</sup> M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, pp. 626 [1202].

<sup>3</sup> M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, p. 633 [1212].

<sup>4</sup> M. Py, La Liquière, Village du premier âge du fer en Languedoc oriental, p. 311.

<sup>5</sup> M. Py, La Liquière, Village du premier âge du fer en Languedoc oriental, p. 210.

<sup>6</sup> M. Py, La Liquière, Village du premier âge du fer en Languedoc oriental, p. 145, p. 298 et fig. 182, L10B, p. 299. Pour les superficies : tableau p. 300.

<sup>7</sup> M. Py, La Liquière, Village du premier âge du fer en Languedoc oriental, p. 145, et fig. 187 p. 308 ; Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, doc. 197, 5, p. 630.

<sup>8</sup> Celui en bronze, articulé, a été daté des premières années du VIe s. et celui en fer, torsadé, des deuxième ou troisième quarts de ce siècle : C. Tendille, Mobiliers métalliques protohistoriques de la région nîmoise : autres objets de parure et d'habillement (III), ds Documents d'Archéologie Méridionale, vol. 3, 1980. pp. 95-124, ici fig. 3 p. 100 et p. 101.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/dam\\_0184-1068\\_1980\\_num\\_3\\_1\\_896](https://www.persee.fr/doc/dam_0184-1068_1980_num_3_1_896)

<sup>9</sup> Le buste du Marduel à Saint-Bonnet-du-Gard, surtout s'il était bicéphale, semble cependant indiquer une pénétration assez importante des Celtes puisqu'il y a eu appropriation de l'un de leurs

éléments méditerranéens (*olpé* corinthienne, céramique à pâte claire et céramique grise monochrome dans L10B)<sup>1</sup>. Au final, la cabane L10B de la Liquière pourrait donc nous offrir l'image du palais d'un dynaste indigène du premier âge du fer. Bien sûr, même si les deux régions se ressemblent, cela ne signifie en aucun cas que le modèle d'habitation de prestige qui se devine (peut-être) en Vaunage pouvait se retrouver dans le Luberon. Il n'a aucune capacité normative. Mais cela nous permet d'entrevoir à quoi pouvait ressembler une demeure de prestige au premier âge du fer - et c'est déjà beaucoup.

## 10.5.2. ... et dans le Luberon.

Dans la région nîmoise la pérennité des emplacements déjà notée pour les habitations (qui se sont souvent superposées) se retrouve pour les habitats : sur vingt-cinq d'entre eux datés entre le VIIe et le VIe siècle, 44 % occupaient la place d'un habitat du Bronze final, et 9 % s'en trouvaient à proximité immédiate. Les autres, qui avaient été implantés sur des sites tout à fait comparables aux précédents, ne reflétaient peut-être qu'une légère augmentation de la population<sup>2</sup>.

Il est difficile d'extrapoler vers d'autres régions voisines du fait de la rareté des habitats de l'âge du bronze. Même dans le Luberon, où il était relativement bien représenté, les vestiges étaient on s'en souvient très discrets - et cela non plus ne change pas. La céramique traditionnelle du premier âge du fer prolongeant celle du bronze terminal et se prolongeant elle-même dans celle du deuxième âge du fer demeure difficile à identifier lorsqu'il ne s'agit que de fragments isolés.

Contrairement à ce que l'on supposait il y a une trentaine d'années, on peut penser que les habitations étaient en matériaux légers comme en Languedoc oriental et que les précipitations parfois violentes ont eu raison des restes de certaines d'entre elles tandis que d'autres voyaient leur emplacement proprement nettoyé aux fins de réoccupation.

C'est en tout cas ce que suggèrent les vestiges retrouvés sur le site de l'*oppidum* de la Gardi à Goult où l'on a reconnu 6 trous de poteaux que l'on a assimilés aux poteaux porteurs d'une construction en matériaux périssables, ici quadrangulaire, de plus de 6 m de long par 2,80 m de large<sup>3</sup> soit une surface de 17 à 20 m<sup>2</sup> environ correspondant aux dimensions relevées en Vaunage au VIe siècle.

Au cœur du massif, on sait que les abords du Fort de Buoux ont encore été fréquentés. Mais cette zone, parce qu'elle réunit des conditions exceptionnelles, offre des traces d'occupation continue depuis le Néolithique (Cardial et Chasséen) jusqu'au Moyen Age. Les traces précises d'habitat demeurent par contre inexistantes au premier âge du fer. On a signalé sur 200 mètres des amas de poteries de toutes natures (et couleurs) dans le talus qui jouxte la route en aval du Fort<sup>4</sup>. On a également reconnu en face, de l'autre côté du ruisseau, et sur 300 mètres vers l'aval en partant de la falaise de Moulin clos, les traces d'habitat rupestre associé à des structures en matériaux légers et à des céramiques jugées très primitives<sup>5</sup>. Mais les aménagements qui ont été décrits, notamment les larmiers entaillés dans le rocher pour empêcher que l'eau ruisselât jusque dans les habitats, suggèrent une époque plus récente (Bas Empire, Antiquité tardive) et un possible mélange entre vestiges d'habitat et poteries

---

<sup>1</sup> M. Py, La Liquière, Village du premier âge du fer en Languedoc oriental, p. 157.

<sup>2</sup> M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, pp. 54-55.

<sup>3</sup> CAG 84/2, p. 251 (051, 7).

<sup>4</sup> F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, F. Seguin, Avignon, 1904, p. 158 et n. 1 (p. 32 et n. 1 du tiré à part).

En ligne (MAV 1904) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5530598g/f3.image>

<sup>5</sup> F. Sauve, Le vallon de l'Aiguebrun, Buoux, le village et l'ancien fort, Saint-Symphorien, pp. 161 et 162.

d'origines différente. Seules des fouilles pourraient répondre aux questions qui se posent là - s'il reste quelque chose.

La découverte du "trésor" de Buoux en 1873 n'a pas offert plus de précision, les douze objets en bronze ayant simplement été « *trouvés près du fort de Buoux* » selon le catalogue du musée Calvet<sup>1</sup>. Perdus depuis, seule leur description dans ce catalogue<sup>2</sup> et celle réalisée à la demande de L. Rochetin par un M. de Saint-Venant, inspecteur des forêts à Uzès<sup>3</sup>, permettent de conjecturer que le "trésor" (en fait un lot d'objets abîmés ou de fragments d'objets abîmés) a été constitué, sans doute comme matériau destiné à la refonte, entre la fin de l'âge du bronze et le début de l'âge du fer<sup>4</sup>.

Selon L. Rochetin, il est possible que l'une des grottes sépulcrales du Néolithique situées entre la Tuilière et moulin de Belluguet/Saint-Symphorien (Baume Chabaud, Baume de Buoux) ait livré un « *vase en métal* » à L. Jullian qui l'avait fouillée en 1884<sup>5</sup>.

On a également trouvé du matériel du premier âge du fer dans les réduits funéraires du Chaos des Roches, « *quelques pièces* » selon la Carte Archéologique de la Gaule<sup>6</sup> - mais quand même une coupe à profil arrondi et un vase à pied annulaire dans la Grotte Sépulcrale<sup>7</sup>. A quelques kilomètres de là, le premier âge du fer est également représenté à la Grotte Saint-Gervais (ou Baume Croupatière) à Bonnieux. G. Sauzade y a identifié une coupe à fond plat et bord rentrant, le fond plat d'un vase à panse peignée et des fragments de vases à profil en S et à panse décorée de courtes impressions ou de larges sillons ondulés<sup>8</sup>. Il s'agit, comme les abris du Chaos des Roches, d'un site utilisé à des fins funéraires, mais il faut bien reconnaître que l'on dispose de bien peu de choses - et de moins encore pour tenter de définir l'habitat.

S'il y a eu (comme cela semble vraisemblable en Languedoc oriental) une augmentation de population, il paraît difficile d'imaginer que l'époque de Hallstatt ait ignoré les plateaux (qui étaient intensément occupés au Néolithique final) de même que certains au moins des grands sites perchés que nous retrouverons au deuxième âge du fer - en particulier le Fort de Buoux - mais l'on ne dispose pour l'heure d'aucune trace.

Il en va de même à Castel-Sarrazin qui surplombe l'Aiguebrun au débouché de la Combe de Lourmarin, juste en face du vieux site des Lauzières. Mais on a retrouvé du *bucchero nero* au cabanon dit de Castel Sarrazin (sur une pente peu accusée au sud-ouest de l'*oppidum*) ainsi

---

<sup>1</sup> L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1894, pp. 125-162, ici p. 135.

En ligne (MAV 1894) : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57460472/f3.image>

<sup>2</sup> L. Tallah, Carte archéologique de la Gaule (CAG) 84/2, Le Luberon, le pays d'Apt, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2004, p. 206 (023, 8)

<sup>3</sup> L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, pp. 135-136.

<sup>4</sup> Déjà décrit dans le chapitre précédent, parce que son matériel, sans doute tout en bronze (et non en partie en cuivre comme indiqué dans le catalogue) paraît appartenir majoritairement à la fin de l'âge du bronze : il y avait là 9 bracelets ou fragments de bracelets (dont un filiforme et plusieurs à tampons terminaux) de 50 à 82 mm de diamètre, une plaque décorée de bosselures (2,1 x 1,9 cm) ainsi que cinq fragments provenant de deux coupes de 13 à 14 cm de diamètre (chacune percée en son centre d'un trou circulaire et ornée de 7 cercles de mamelons repoussés) probablement à l'origine reliées ensemble pour former une boîte sphéroïdale aplatie, ou sphéroïde - objet connu au terme de l'âge du bronze quoique d'un usage assez imprécis.

Ces sphéroïdes souvent rencontrés avec des haches à ailerons ou à douille, étaient déjà considérés à la fin du XIXe siècle comme annonçant « *la fin de la période du bronze et même le plus souvent l'aurore du fer* » : L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, p. 136.

<sup>5</sup> L. Rochetin, La vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, p. 135.

<sup>6</sup> CAG 84/2, p. 201 (023, 4).

<sup>7</sup> H. Bonnetain, L'âge du bronze en Provence (Bronze ancien - Bronze moyen), D.E.A., Maison de la Méditerranée et des Sciences Humaines, Aix-en-Provence, 1989, p. 84.

<sup>8</sup> G. Sauzade, La grotte Saint-Gervais ou Baume Croupatière, berceau de la Société Préhistorique Française, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 230-233, ici p. 231.

qu'à l'est du quartier des Ramades près du Vallat de Vignes (là encore sur une faible pente)<sup>1</sup>. La présence de ces fragments de *bucchero nero*, bien plus explicite que celle de la poterie traditionnelle qui a de fortes chances de passer inaperçue, suggère que l'on recherchait les emplacements bien exposés, situés à proximité et en contrehaut de ruisseaux, sur des pentes douces favorisant les écoulements sans nécessiter trop d'efforts d'aplanissement pour installer les cabanes.

Malgré les signes trouvés dans la région nîmoise, et ceux que nous avons relevés autour du Luberon dès la fin de l'âge du bronze, c'est encore toutefois un espace en voie de repeuplement que nous devons considérer au premier âge du fer - et malgré l'amélioration des conditions climatiques, ce repeuplement a dû prendre du temps, et même beaucoup de temps. Les conditions d'hygiène relevées en Vaunage autour des habitats ne sont peut-être pas étrangères à cette pauvreté en hommes.

En tout cas les abords des sites funéraires reconnus de part et d'autre du Luberon ne se révèlent pas plus riches en traces d'occupation. Pas plus à Saint-Saturnin-lès-Apt qu'à Pertuis, on ne connaît d'habitats. Tout au plus peut-on mentionner à Pertuis, au sud-est du tumulus de l'*Enoché*, la colline des Pécouillons située au-dessus d'un gué de la Durance, où les premières traces d'occupation remonteraient à l'âge du bronze et au premier âge du fer<sup>2</sup>.

A défaut d'objet de prestige, on aurait peut-être plus de chance de trouver des vestiges d'habitat - et peut-être même d'habitation un peu moins misérable - sur le site des Blaques à Céreste, en arrière de l'enceinte du début du Ve siècle. Il faudrait cependant pouvoir y entreprendre des fouilles de grande ampleur...

Situé sur le tracé d'une des plus importantes pistes méridiennes, et même peut-être de la plus importante d'entre elles (l'axe Massalia-Vix) le Luberon a dû continuer de jouer un rôle clé - mais la nature de celui-ci a complètement changé. Finie la zone d'habitat privilégié qui offrait des refuges face au déchaînement des éléments - ceux-ci s'étaient enfin apaisés. Finie aussi la montagne plus ou moins sacrée où s'exerçait la magie des maîtres du métal. Avec les Grecs les métallurgistes n'étaient plus que des artisans plus ou moins habiles, et s'il en restait ceux du Midi n'étaient rien de plus que des brutes malhabiles au regard des artistes méditerranéens.

## 10.6. LE MONDE INDIGÈNE ET LES APPORTS MÉDITERRANÉENS.

Lourmarin, Buoux, Saint-Saturnin-lès-Apt, Céreste, Pertuis<sup>3</sup>... On a déjà souligné l'importance des grands axes de communication.

A partir du dernier tiers du VIIe siècle le commerce méditerranéen a profondément modifié l'économie, et les mentalités. Le phénomène n'a fait que s'accroître pendant le VIe et le début du Ve siècle - et pas forcément d'ailleurs pour le bien-être des populations. L'émergence d'une élite, ou plutôt d'une fraction de la population qui se conçoit telle, et n'a de cesse de s'affirmer telle, n'a que très exceptionnellement des effets positifs pour le reste de cette population.

---

<sup>1</sup> CAG 84/2, p. 269 (068, 10) et p. 270 (068, 13).

<sup>2</sup> CAG 84/2, p. 297 (089, 19).

<sup>3</sup> Dans un article de 2010, on a mentionné à la fin du VIe s. en plus des sites déjà mentionnés ici (mais sans préciser les sources) le site de Saint-Julien à La Bastidonne : R. Golosetti, D. Isoardi, S. Agusta-Boularot, La déesse Dexiua du Castellar (Cadenet, Vaucluse). Confrontation des témoignages épigraphiques et des données archéologiques à l'occasion des premières fouilles, ds Revue Archéologique de Narbonnaise, 43, 2010, pp. 109-126, ici p. 110.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/ran\\_0557-7705\\_2010\\_num\\_43\\_1\\_1802](https://www.persee.fr/doc/ran_0557-7705_2010_num_43_1_1802)

## 10.6.1. L'économie grecque en Provence.

A partir du VI<sup>e</sup> s. en tout cas le commerce grec s'est imposé comme un élément moteur dans l'évolution de la société.

D'une part ses produits se sont superposés aux articles troqués jusque-là. La céramique grecque d'Occident a permis d'élargir le champ des échanges, en offrant des objets d'une valeur remarquablement située entre les objets courants du trafic indigène traditionnel et les produits de luxe précédemment acheminés par les premiers navigateurs méditerranéens ou leurs agents.

D'autre part ce commerce actif et organisé s'est propagé très vite et très loin - bien plus vite et bien plus loin sans doute que tout ce que l'on avait connu jusqu'alors. Le géographe et historien Diodore de Sicile a rapporté que l'étain des mystérieuses îles Cassitérides était acheminé à dos de cheval depuis le relais de l'île d'Ictis, située quelque part sur les rivages atlantiques, en seulement trente étapes<sup>1</sup>. Il n'a pas précisé depuis quelle époque, mais la fortune de Vix à la fin du VI<sup>e</sup> s. suggère que ce trafic était certainement aussi ancien que la cité phocéenne. Sous tous ses aspects le commerce grec a produit en Provence au début du VI<sup>e</sup> siècle - et jusque dans l'arrière-pays pour peu que celui-ci ne fût pas trop à l'écart des grands axes - une véritable fulguration de l'histoire<sup>2</sup>. Très rapidement les autochtones ont pris l'habitude de ses produits les plus courants, telles que les céramiques grecques d'Occident. Les réseaux, les modalités des échanges s'en sont trouvés augmentés, modifiés. A ce titre il y a eu très tôt un impact des Grecs sur les sociétés indigènes - sans que l'on puisse sans doute pour autant parler déjà d'hellénisation. Il s'agissait plutôt d'une évolution interne sous l'effet d'un *stimulus*. Mais elle a dû servir de terreau à l'hellénisation (toute relative dans l'arrière-pays) qui est venue plus tard et s'est manifestée au II<sup>e</sup> s. sous la forme d'inscriptions gallo-grecques.

Dès le VI<sup>e</sup> siècle, l'intérêt de la Provence ne résidait plus pour les Grecs dans ses médiocres ressources en métal - mais dans les libres passages, les débouchés commerciaux et même l'assise territoriale qu'elle pouvait offrir aux comptoirs de la côte, à la faveur d'un jeu subtil d'alliances dûment pesées et achetées. Plus que de acteurs essentiels dans la gigantesque partie que les Grecs avaient engagée (comme les princes de Vix) les dynastes locaux étaient des roitelets dont il fallait acheter la neutralité pour pouvoir circuler en toute tranquillité, écouler les produits du commerce grec, voire s'installer ou s'étendre sur les modestes territoires dont ils avaient le contrôle.

On a vu que très tôt des ateliers de poterie grecs se sont implantés dans l'arrière-pays, en particulier dans la zone comprise entre étang de Berre et Alpilles.

Elles n'ont pas laissé autant de traces, mais on peut imaginer que très vite également des exploitations grecques, en tout cas dirigées par des Grecs sous l'égide des roitelets locaux, s'y sont également développées. Au début du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, Poséidonios d'Apamée visitant la région a été l'hôte d'un Grec installé dans l'arrière-pays où il faisait travailler dur des indigènes (notamment des femmes)<sup>3</sup> qui visiblement lui avait été prêtés par un dynaste

---

<sup>1</sup> Diodore, Bibliothèque historique, Livre V, V, XXII.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/diodore/livre5a.htm>

Sur le commerce de l'étain, on peut toujours lire avec profit l'ouvrage de F.Villard, La céramique grecque de Marseille, VI<sup>e</sup>-Ve s. (Paris, de Boccard, 1960) pp. 143 et suivantes.

L'île d'Ictis a été rapprochée de l'île de Wight, ou des Mont-Saint-Michel britannique ou français.

<sup>2</sup> L'expression est (pour le Languedoc) de J.-J. Jully, Céramiques grecques ou de type grec et autres céramiques en Languedoc méditerranéen, Roussillon et Catalogne, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. av. n. è., et leur contexte socioculturel, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, volume 275, 1982, p. 510.

<sup>3</sup> Poseidonios d'après Strabon, Géographie, Livre III, Chapitre IV, 17, et Diodore, Bibliothèque historique, livre IV, XX.

local. Ils travaillaient en effet pour un salaire versé par le Grec et qu'ils craignaient par-dessus tout de perdre. On peut donc penser qu'une partie sinon la totalité de celui-ci devait revenir au dynaste. Dans l'épisode en effet qui est conté par Poséidonios, celui d'une jeune femme ligurie s'étant retirée à l'écart pour accoucher avant de revenir bien vite au travail pour ne pas perdre le salaire de sa journée, ce n'est pas le Grec que la femme semblait redouter : averti, celui-ci lui a donné ce salaire et l'a renvoyée chez elle. On ne peut guère soupçonner Poséidonios d'avoir voulu enjoliver l'anecdote pour montrer l'humanité de ses compatriotes : à l'époque la dureté était la règle. C'est plutôt qu'il y avait quelqu'un que la jeune femme craignait bien plus que Charmolaos, et c'était sans doute le maître sur les terres duquel elle s'échinait - un dynaste, probablement d'origine celte en ce début du Ier siècle avant notre ère où les terres n'avaient pas encore été complètement redistribuées par Rome.

Sur les terres qu'ils louaient, les Grecs devaient faire pousser du blé, et aussi peut-être des oliviers<sup>1</sup>. Ce n'est cependant que plus tardivement, au IVe s., que l'on verra se développer la meule à fente utilisée pour les céréales (type grec d'Olynthe, toujours à va-et-vient), de même que les premières exploitations oléicoles en milieu indigène (à Martigues, fin du IVe s.)<sup>2</sup>. On devine que tant qu'ils ont pu, les Grecs ont dû cultiver à l'extérieur et ramener les récoltes à Massalia ou dans les comptoirs littoraux pour les y traiter, afin de conserver le monopole de la production. Mais ils ne pouvaient empêcher les indigènes de consommer les olives noires, une fois que le gel était passé dessus et leur avait enlevé leur amertume.

Et la vigne, alors ? Il est indiscutable que le vin a été le fer de lance de la pénétration étrusque et grecque. Qu'il s'agisse d'amphores pour le transporter, de cratères pour le couper d'eau (en céramique ou en bronze, comme celui de Vix), d'*ænochoés* pour le puiser dans ces cratères (là encore en poterie ou en métal), de bassins en tôle de bronze pour poser ces *ænochoés*, ou de coupes pour le boire, le vin avec son cérémonial est omniprésent - et omnipotent, si l'on en croit Diodore qui au temps d'Auguste a rapporté qu'une amphore de vin achetait encore auprès des Gaulois l'esclave qui versait celui-ci<sup>3</sup>... Par-delà la belle légende de Gyptis tendant son gobelet à Protis, c'est selon toute vraisemblance le vin qui a acheté le territoire de Marseille - et peut-être aussi la jeune indigène, simple cerise sur le gâteau.

On a découvert, avec le développement des céramiques grecques d'Occident, un certain désir des Grecs de s'affranchir des importations orientales. Très tôt, dès qu'ils ont pu se rendre maîtres d'un territoire, dès la fondation de Massalia peut-être, il est donc probable qu'ils ont été tentés de planter la vigne qui les rendrait moins dépendants de la Grèce.

---

En ligne, Strabon : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/strabon/livre34.htm>

En ligne, Diodore : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/diodore/livre4a.htm>

<sup>1</sup> On a vu plus haut que des différences dans les caractères anatomiques du bois (et du charbon de bois) entre l'olivier sauvage et l'olivier cultivé ont permis de définir que l'olive a été le premier fruit tempéré cultivé (au moins en Espagne et dans les Pyrénées-Orientales au début du Néolithique) sinon dans des champs après défrichage, tout au moins en favorisant par la taille la venue d'oliviers sauvages ou peut-être arrachés jeunes et replantés à des endroits jugés propices.

Sur les débuts de la culture (ou plutôt de la végéiculture) de l'olivier en Espagne et dans les Pyrénées-Orientales (sites de la Cova de l'Espérit à Salses et de la grotte de Montou à Corbère-les-Cabanès) voir :

J.-F. Terral, Exploitation and Management of the Olive Tree During Prehistoric Times in Mediterranean France and Spain, ds *Journal of Archaeological Science*, 27, 2 (February) 2000, pp. 127-133.

En ligne : <https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0305440399904442>

J.-F. Terral, G. Arnold-Simard, Beginnings of Olive Cultivation in Eastern Spain in Relation to Holocene Bioclimatic Changes, ds *Quaternary Research*, 46, 2, 1996, pp. 176-185.

En ligne : <https://www.cambridge.org/core/journals/quaternary-research/article/beginnings-of-olive-cultivation-in-eastern-spain-in-relation-to-holocene-bioclimatic-changes/5E75EC957D3D9DD480FDB15624261890>

Le terme de végéiculture renvoie bien sûr ici à une pratique favorisant la venue de plantes en milieu naturel, et non à l'agriculture biologique végétalienne.

<sup>2</sup> M. Py, *Les Gaulois du Midi*, Paris, Hachette, 1993, texte fig. 42 p. 222.

<sup>3</sup> Diodore, V, XXVI.

Il est cependant difficile sinon impossible de distinguer dans les pépins de raisins retrouvés ici ou là ceux des vignes sauvages de ceux des vignes cultivées. Car de la même façon que les olives ne signifient pas forcément l'huile, la vigne ne signifie pas forcément le vin. On peut cependant supposer que les Grecs ont dû cultiver la plante de Dionysos<sup>1</sup> assez vite autour de Massalia et de ses comptoirs<sup>2</sup>. Le développement des amphores massaliotes en fournit un bon témoignage<sup>3</sup>. Mais pas plus loin que les abords de ces établissements grecs : inutile de chercher des vignobles sur les pentes du Luberon à l'âge du fer. Le danger était grand en effet de voir les Barbares<sup>4</sup> percer les mystères de la fabrication du vin, et ceux-ci devaient tenir du secret d'Etat - bien plus que la production d'huile, au demeurant plus facile à maîtriser. Le vin demeurait vital pour la cité phocéenne, par le pouvoir qu'il lui donnait sur des "sauvages" que l'on ne pouvait parer alors d'aucun mérite de bonté - Rousseau et les salons du siècle des Lumières étaient encore bien loin...

Cela semble avoir fonctionné : le secret est resté bien gardé. Ce n'est vraisemblablement pas avant le Ier siècle et la romanisation que la vigne est sortie du domaine grec - et probablement parce que les Romains ont vu là le moyen d'affaiblir leur vieille alliée devenue un peu encombrante dans l'arrière-pays qu'ils avaient conquis. Il est fort possible au demeurant que garder ce secret n'ait pas été aussi difficile qu'il y peut paraître. Produire et conserver du vin était alors une chose fort complexe si l'on en croit le témoignage de Columelle<sup>5</sup> et de Pline<sup>6</sup> au Ier siècle de notre ère. Quant au résultat... il découragerait bon nombre d'amateurs modernes du divin nectar : si les Dieux seuls pouvaient consommer pur le vin antique<sup>7</sup>, ce n'était certes pas seulement pour combattre l'intempérance !

## 10.6.2. Le monde indigène.

Au-delà, ou autour, de l'activité grecque, c'était cependant le monde indigène. Malgré l'exemple qu'ils ont lui ont fourni dans leurs ateliers de potiers de l'arrière-pays ou dans les exploitations agricoles où ils faisaient travailler des indigènes, les Grecs semblent avoir eu peu d'impact sur ses pratiques. L'élevage, les façons culturales paraissent être restés longtemps très traditionnelles.

On observe peut-être une présence accrue du cheval, attestée par le nombre croissant des éléments de harnachement, mais ce phénomène se rattache probablement davantage à

---

<sup>1</sup> Dionysos était lui-même le petit-fils, par sa mère Sémélé, du Phénicien Cadmos, fondateur de Thèbes... Où que l'on se tourne, comme l'a bien montré V. Bérard, on retrouve toujours des Chypriotes et/ou des Phéniciens.

<sup>2</sup> Justin (ou Trogue Pompée qu'il a abrégé) a décrit derrière Massalia un « *sol étroit et aride* » : Justin, Histoire Universelle, Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée XLIII, III.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/justin/livre41.htm#XLIII>

Ce sol ne se prêtait pas à la culture du blé mais pouvait parfaitement convenir à celle de la vigne et de l'olivier.

<sup>3</sup> Les Massaliotes en effet ne transvasaient pas dans leurs propres récipients du vin grec qui leur aurait été fourni dans des vases plus gros. Vu l'instabilité du produit, cela reste impossible. Et toutes les amphores retrouvées n'avaient pas fait non plus à vide le voyage vers la Grèce pour qu'on les y remplît. Le coût de l'entreprise eût sans doute été trop élevé par rapport à des vases achetés sur place.

<sup>4</sup> Pour les Grecs, étaient barbares (pratiquement) tous ceux qui n'étaient pas grecs...

<sup>5</sup> Columelle (*De re rustica*) y consacre tout son livre III et la majeure partie de son livre IV.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/columelle/index.htm>

Livre III : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/columelle/livre3.htm>

Livre IV : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/columelle/livre4.htm>

<sup>6</sup> Pline, Histoire Naturelle, Livre XIV, chapitres I à XXVII et Livre XVII, chapitres XXV, XXXV et XXXVI.

En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/index.htm>

Livre XIV : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/livre14.htm>

Livre XVII : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/livre17.htm>

<sup>7</sup> Pour un bref aperçu des techniques et additifs utilisés pour la conservation et la stabilisation des vins, voir Pline, Histoire Naturelle, Livre XIV, chapitres III (§ 7) et XXIV.

l'émergence de petites aristocraties locales davantage qu'à son utilisation dans l'agriculture. C'est dans des tombes riches que l'on retrouve les éléments de harnachement. Le témoignage de Diodore sur l'acheminement de l'étain, même s'il est tardif, indique pourtant que le cheval était utilisé pour le portage. C'est probablement l'indice le plus probant que le texte de Diodore s'applique à une époque pour lui fort lointaine. Au premier âge du fer en effet, le char demeurait sans doute d'un usage assez exceptionnel en dehors de petits déplacements ou de manifestations de prestige : outre l'insécurité que combattaient les dynastes le long des grands axes (selon le témoignage cette fois du pseudo-Aristote)<sup>1</sup>, on peut imaginer que le problème de l'entretien des pistes a longtemps fait obstacle à l'usage du char sur de longues distances.

De nombreuses fouilles menées en Campanie, autour du Vésuve, ont révélé qu'avant l'épisode de l'éruption des Ponces d'Avallino, daté de la fin du Bronze ancien, cette région était déjà parcourue par de larges chemins en terre battue qu'empruntaient des charrettes et peut-être des travois, traduisant clairement une « *activité de transport assez vivante* »<sup>2</sup>... Ces chemins s'inscrivaient de surcroît dans le cadre d'un paysage humanisé. Des champs allongés, travaillés à l'araire et irrigués par un réseau de rigoles orthogonal, alternaient avec des zones de pacage situées à proximité de véritables villages installés le long des voies principales. Rien à voir avec ce que l'on a connu en Provence à la même époque, ni même encore au premier âge du fer qui nous occupe ici. La réalité des échanges à travers la Méditerranée occidentale est pourtant bien illustrée depuis le Néolithique moyen par la diffusion de l'obsidienne à partir de Lipari ou de Sardaigne, et on sait qu'en Corse au moins « *ont transité non seulement la matière première mais également les techniques, les idées, les croyances, voire même les groupes humains* »<sup>3</sup>. Dans un niveau du Néolithique moyen justement, on a retrouvé une pointe en obsidienne dans le Luberon, à Buoux. La diffusion de l'obsidienne, probablement très indirecte, ne supposait certes pas beaucoup d'imprégnation culturelle - mais entre la Campanie du Bronze ancien et la Provence du premier âge du fer la différence de niveau d'évolution paraît exorbitante si l'on considère que plus d'un millénaire les sépare. Cela illustre bien la gravité de la crise climatique qui, par séquences, a affecté l'arc côtier méditerranéen nord-occidental depuis le terme du Néolithique final quasiment jusqu'à la fin de l'âge du bronze.

L'expansion des ovicapridés, également sensible, trouve peut-être place dans des mouvements séculaires que l'on peut lier aux variations climatiques, avec la continuation d'une phase relativement humide et fraîche entrecoupée de brèves séquences plus sèches et plus instables accompagnées d'épisodes orageux : on observe en effet à la fois une augmentation sensible du buis et des fluctuations dans l'activité du comptoir de Saint-Blaise qui peuvent apparemment être mises en parallèle avec certaines traces de ruissellement observées sur ce site<sup>4</sup>.

Ceci pourtant ne semble pas pour autant avoir vraiment gêné l'agriculture : les légumineuses ont poursuivi une progression déjà bien entamée au Bronze final, tandis qu'une nouvelle

---

<sup>1</sup> Pseudo-Aristote, *de Mirabilibus Auscultationibus, Des merveilles entendues*, 85, traduction libre du texte anglais cité plus haut.

<sup>2</sup> C. Albore Livadie, Sites et campagnes de l'âge du bronze sous les cendres du Vésuve, ds J. Guilaine (dir.), *Villes, villages campagnes de l'âge du bronze*, Séminaire du Collège de France, Pars, Errance, 2008, pp. 124-141, ici p. 129.

<sup>3</sup> F. de Lanfranchi, L'obsidienne préhistorique corso-sarde : les échanges et les axes de circulation, ds *Bulletin de la Société Préhistorique Française (BSPF)*, 77/4, 1980, pp. 115-122, ici p. 115.

En ligne : [https://www.persee.fr/doc/bspf\\_0249-7638\\_1980\\_num\\_77\\_4\\_5255](https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1980_num_77_4_5255)

<sup>4</sup> Sur ces données voir B. Bouloumié, *Recherches sur les importations étrusques en Gaule du VIIIe au VIe siècle avant J.-C.*, Thèse de doctorat ès lettres et sciences humaines, Paris-Sorbonne, mai 1980, pp. 329, 338-339.

variété de blé, le blé turquet ou poulard<sup>1</sup> encore appelé garagnon ou regagnon en Languedoc, a rejoint les céréales dans les vases de réserves - urnes engobées et polies à l'intérieur ou grands vases en torchis connus depuis le Bronze final.

### 10.6.3. Conclusions.

Avec leur commerce - celui du vin et des objets de prestige puis celui des poteries - les Grecs ont pénétré largement la région. Ils y ont précipité l'évolution sociétale, en particulier en permettant à la distinction sociale, aux marques ostentatoires, de s'affirmer plus nettement. Pour autant il semble bien qu'ils n'ont pas (encore) modifié les traditions ni les coutumes. Les modes de vie, les techniques d'élevage ou de culture, sont restés les mêmes, ou ont peu évolué.

Quoique l'habitat ait fort peu changé, et lentement, c'est sans doute dans les constructions que l'on observe les premières dérogations aux coutumes issues du bronze final. L'habitat de la Gardi à Goult, s'il n'a pu être détaillé faute de conservation, ni précisément daté sinon par référence aux superficies connues en Vaunage, relevait apparemment d'un plan quadrangulaire qui semblerait novateur au VI<sup>e</sup> s. par rapport à la région nîmoise. On ne peut exclure qu'il était peut-être inspiré des constructions grecques, mais rien ne permet de l'affirmer. Cela semble plus net pour l'enceinte élevée sur le site des Blaques à Céreste au début du Ve siècle où l'on a tenté, peut-être assez maladroitement selon les fouilleurs, d'imiter une structure grecque (Massalia) ou reproduisant déjà un modèle grec (Saint-Blaise). Malheureusement on ignore encore tout des habitations qui devaient l'occuper. Il semble malgré toutes ces lacunes que l'installation précoce de Grecs dans l'arrière-pays, les contacts et peut-être les déplacements plus nombreux qu'elle a dû entraîner ont pu influencer certains modèles, voire en créer de nouveaux.

On l'a vu, il ne peut s'agir encore d'hellénisation. Au demeurant celle-ci est restée très relative dans l'arrière-pays. Mais depuis la fin de l'âge du bronze s'étaient maintenues des conditions environnementales moins critiques. Elles permettaient une vie (un peu) plus facile - et parfois, tout simplement, la vie. Elles ont également autorisé une perméabilité à l'étranger que les contacts, les échanges, les déplacements, ont nourrie. A terme, le phénomène a débouché sur l'intégration d'une partie des attributs de la culture grecque prise dans son sens le plus large. Cette part est restée assez modeste, mais suffisante pour laisser des traces - notamment les fameuses inscriptions gallo-grecques, pour les plus évidentes d'entre elles. Après tout il ne faut pas oublier que le menu peuple des villes grecques n'avaient sans doute accès lui-même qu'à une faible part de ce que l'on nomme aujourd'hui la culture grecque - et qu'il contribuait, pourtant, à créer...

A la fin du VI<sup>e</sup> s. et dans le premier quart du Ve s. en tout cas, Massalia se pose comme le seul interlocuteur méditerranéen des populations indigènes. Les Etrusques, dont le rôle en Provence est resté incertain et peut-être tributaire du commerce grec, ont été repoussés au fur et à mesure que Massalia grandissait - en tout cas la diffusion de leurs produits a régressé jusqu'à devenir anecdotique. Mais de sérieux bouleversements dans le monde continental, à Vix notamment, ont alors affecté le commerce de Massalia. Profitant d'une hésitation ou d'une déstabilisation de la cité, les Etrusques se sont montrés très réactifs : ils ont réussi à implanter un comptoir à Lattes, dans l'Hérault et à Gênes, en Ligurie italienne - assez loin chaque fois de Massalia. Mais pas assez. Ils ont vite été délogés de Lattes, et des traces d'incendie ainsi

---

<sup>1</sup> C'est un blé (*Triticum Turgidum* var. *Turgidum*) très proche du blé dur méditerranéen (*Triticum Turgidum* var. *Durum*) largement cultivé à l'époque romaine, mais plus adapté au froid et à l'humidité que celui-ci. Il se caractérise par ses pailles longues et fortes.

que le démantèlement du rempart qui a suivi suggèrent que cela s'est peut-être accompli de manière assez brutale<sup>1</sup>.

A la fin du VI<sup>e</sup> siècle encore, en 509, une autre ville, restée sous leur domination pendant près d'un siècle, a également réussi à faire reculer les Etrusques en s'émancipant de leur pouvoir. S'ouvrant à la mer, elle allait s'y heurter, comme les Grecs, à la domination de Carthage, maîtresse des routes de l'Ouest et des bastions sardes et baléares. L'antagonisme irréductible qui devait naître de cet affrontement allait pousser cette ville, la Ville, Rome, à la conquête du Monde.

---

<sup>1</sup> D. Lebeaupin, P. Séjalon, I. Fauduet, I. Odenhardt-Donvez, Lattara et l'Étrurie, nouvelles données sur l'installation d'un comptoir vers 500 av. J.-C., ds Gallia, 65, 2008, pp. 45-64, ici p. 62.  
En ligne : [https://www.persee.fr/doc/galia\\_0016-4119\\_2008\\_num\\_65\\_1\\_3330](https://www.persee.fr/doc/galia_0016-4119_2008_num_65_1_3330)

## Table des matières du chapitre 10

CHAP. 10 : HALLSTATT OU LE PREMIER ÂGE DU FER. ....	1
10.1. L'APPARITION DU FER : LE CONTEXTE GÉNÉRAL.....	1
10.2. LA CULTURE MATÉRIELLE : MOBILIER MÉTALLIQUE ET CÉRAMIQUE INDIGÈNE.....	5
10.2.1. Le mobilier métallique. ....	5
10.2.1.1. Mobilier en fer.....	7
10.2.1.2. Mobilier en bronze. ....	8
10.2.2. La céramique traditionnelle. ....	9
10.3. L'ORIENT EN OCCIDENT. ....	12
10.3.1. La céramique grecque d'Occident. ....	17
10.3.1.1. La céramique grise monochrome. ....	17
10.3.1.2. La céramique à pâte claire. ....	19
10.3.1.3. Les amphores massaliètes. ....	19
10.3.2. Grecs et Ligures au premier âge du fer. ....	20
10.3.2.1. Les Ligures, d'est en ouest. ....	20
10.3.2.2 Les textes originels. ....	22
10.3.2.3. Ligures et Grecs.....	24
10.4. L'ÉMERGENCE DE CHEFFERIES ET DE GRANDS AXES DE COMMUNICATION .....	26
10.4.1. La tombe de Saint-Saturnin-lès-Apt.....	29
10.4.2. Les tumulus de Pertuis.....	31
10.4.3. Rites funéraires du premier âge du fer. ....	33
10.4.4. Stèles et portiques du premier âge du fer. ....	34
10.4.5. L'apparition des premières enceintes... de l'âge du fer. ....	38
10.5. L'HABITAT AU PREMIER ÂGE DU FER. ....	40
10.5.1. Dans le Midi.....	40
10.5.2. ... et dans le Luberon. ....	42
10.6. LE MONDE INDIGÈNE ET LES APPORTS MÉDITERRANÉENS. ....	44
10.6.1. L'économie grecque en Provence.....	45
10.6.2. Le monde indigène.....	47
10.6.3. Conclusions.....	49